

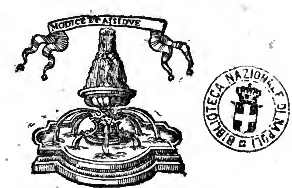
121

553

PARALLELE DE LA MORALE CHRETIENNE AVEC CELLE DES ANCIENS PHILOSOPHES

Pour faire voir la ſupériorité de nos ſaintes Maximes ſur celles de la Sageſſe humaine.

Par le P. MICHEL MOURGUES, *de la Compagnie de* JESUS, *Profeſſeur Royal dans l'Univerſité de Toulouſe.*



A PARIS,
Chez GREGOIRE DU PUIS, ruë ſaint Jacques, à la Fontaine d'Or.

M. DCCII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MONSEIGNEUR

CHARLES LE GOUX

DE LA BERCHERE,

ARCHEVÊQUE,

ET SEIGNEUR D'ALBY.



ONSEIGNEUR,

Personne n'a encore vû ce que je prens la liberté d'envoyer à VOSTRE GRANDEUR, & personne ne le verra si Elle ne veut; c'est-à-dire, si Elle n'a la bonté de se le faire lire à son tres-grand loisir, & celle de

me faire informer des corrections qu'elle y aura jugé necessaires, avec la plus médiocre application : car il n'en faut pas davantage à un homme qui lit une fois chaque année toute l'Ecriture Sainte, comme Vous, MONSEIGNEUR, & qui la lit en Grec. Ces deux circonstances avanceront bien le jugement d'une Traduction du Manuël Grec d'Epictete, *accompagné d'un autre Manüel imaginé sur le modelle de celui-là, & presque tout composé de passages de l'Ecriture Sainte. Cette Traduction fut faite pour m'amuser à la Campagne pendant les derniéres vacations ; & je ne sçay par quel hazard elle s'acheva le propre jour du saint & sçavant Archevêque saint Charles, dont vous avez le nom & les caractéres, & qui trouvoit le Manüel d'Epictete délicieux. J'ignorois alors qu'il y en eût une traduction moderne en nôtre langue : ayant sceû depuis qu'elle étoit d'une bonne main, je l'ai cherchée, mais*

à ma maniére tiéde, si bien que je n'ai pû encore l'avoir; ce qui m'auroit peut être fait éviter quelques fautes que vous ne manquerez pas de découvrir dans ma Traduction. Lisant Epictete, j'étois continuellement frappé de la ressemblance du Philosophe *avec le* Chrétien, *& je pardonnois sans peine à quelques Cesars d'aprés Tybere, d'avoir pris l'un pour l'autre. Mais j'observois pourtant que le Chrétien va toûjours plus loin sur chaque matiére de la Philosophie Morale que le Philosophe même : & comparant ensemble les motifs qui les gouvernent l'un & l'autre, je trouvois que les nôtres, quoique moins guindez, paroissent plus élevées : que rien n'est moins rêvé que nôtre grande maxime* d'agir toûjours en vûë de plaire à Dieu, *que rien n'est plus aisé que de s'appercevoir d'une obligation aussi naturelle & aussi indispensable que celle-là ; & qu'il est pourtant*

audessus de l'homme de s'en apperce-voir, puis que nulle Ecole ne s'en est apperceuë hors celle qui a eû Dieu pour Maître. Je considerois avec un plaisir secret que les personnes les plus simples peuvent estre Chrétiennes ; supposé toûjours le don surnaturel de la Foi, qui ne demande nulle sorte de rafinement du côté du Fidelle ; & qu'au contraire il n'y avoit que les plus rafinez qui pussent estre Philosophes : je voyois enfin nôtre élevation & nôtre triomphe sur eux en ce que la Divinité est peu mêlée dans la Philosophie, & qu'elle est pour beaucoup, & pour tout dans le Christianisme. Allant plus loin, & passant de la comparaison à la critique, je trouvois absolument fausses quelques maximes de la Philosophie ; celle-ci, par exemple, qu'on peut voir dans le Chapitre XVI. *de la premiére partie du Manüel d'Epictete, ainsi que je l'ai partagé ;* Qu'il faut estre sans compassion

pour le prochain. *Cela me paroiſſoit dur, & d'un méchant cœur ; car à ſuppoſer même le Philoſophe inſenſible à ſes propres diſgraces, ce ne ſeroit pas à dire qu'il dût eſtre ſans nulle ſenſibilité pour celles d'autrui : puiſque ſelon toute la politeſſe du monde, ce que nous nous devons à nous-mêmes ne fait point régle pour ce que les autres doivent attendre de nous. Ainſi un homme qui ne s'eſtime point quelque mérite qu'on lui trouve, eſt un homme charmant : mais un homme qui n'eſtime perſonne, eſt ou un ſuffiſant, ou un miſantrope que l'on abhorre. Ariſtote dit que c'eſt à faire à un fat de ſe loüer ſoi-même, & à un ſot de dire du mal de ſoi : cependant parler des autres avec eſtime, c'eſt ſçavoir vivre; & en dire du mal, c'eſt ſe faire regarder comme un mal honnête homme. Le vrai Sage nous avertit bien* Qu'on nous fera la même meſure que nous ferons aux autres : *mais il ne nous dit pas de nous faire la*

même mesure que nous leur faisons : tant s'en faut, Jugez-vous vous-mêmes, *nous dit-il,* & ne jugez point les autres. *Cela est bien d'un caractére plus divin, & même plus humain, que de nous dire,* gardez-vous bien de plaindre les affligez : faites tout au plus semblant de les plaindre en leur présence ; parce que vous ne devez jamais vous plaindre vous-même. *Epictete ne me satisfait pas davantage quand il me dit,* Que pour souffrir sans altération les sottises des valets, & les hauteurs des gens de qualité, on n'a qu'à supposer que des Serviteurs ne peuvent jamais estre que des sots, & que les personnes qualifiées sont essentiellement vaines. *Je trouve bien plus sérieuse & plus raisonnable la maxime* de porter les fardeaux les uns des autres. *Je remarque encore que la Philosophie est un peu fanfaronne en de certaines rencontres. Epictete, par exemple, qui*

n'est qu'un esclave, de qualité par conséquent à pouvoir estre battu, reçoit un grand coup de pied de son maître Epaphrodite sur l'os de la jambe; & faisant mal-à-propos le Philosophe & le bel esprit, il lui dit froidement, qu'à frapper de cette force il pourroit bien venir à bout de casser une jambe, *comme si c'eût esté celle d'un autre* Ἐφιλοσόφει ὥσπερ ἐν ἀλλοτρίῳ τῷ σώματι, *dit saint Gregoire de Nazianze: il ne manque pas de s'attirer par là un second coup plus vigoureux, duquel elle est effectivement cassée: alors il se contente de dire à son maître, en soûriant,* Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous vous joüiez à rompre une jambe? *Et à ce sujet un* Celse *a l'impudence de demander à Origene si nôtre Dieu parmi ses supplices a rien dit de si beau? Origene lui répond fort bien,* Nôtre Dieu n'a rien dit, & cela est encore plus beau. *Epictete auroit conservé*

sa jambe s'il avoit gardé le silence. Toutes ces observations, MONSEIGNEUR, *m'ont fait venir la pensée qu'on pourroit rectifier le* Manüel du Philosophe *par un* Manüel Chrétien, *dans lequel on feroit voir sensiblement la supériorité de nos Divines Maximes. J'ai un grand dessein, mais il faudroit en estre capable : il faudroit estre plein de l'Ecriture ; il faudroit avoir fait de sa main, comme Vous, sept ou huit volumes de Collections sur toute la litterature sacrée & profane, lesquels j'ai eû l'honneur de voir dans vôtre Cabinet curieux, & dans vôtre riche Bibliotheque : il faudroit, dis-je, tirer l'esprit de tout cela pour faire un juste* Parallele de la Morale du Chrétien avec celle du Philosophe, *& opposer ensuite à chaque article du Manüel d'Epictete l'endroit de nos Ecritures le plus fort & le plus exprés sur la matiére. C'est ainsi*, MONSEIGNEUR, *que je conçois que*

vous seriez seul capable d'executer ce dessein si vous vouliez bien vous en donner la peine : & c'est dans cette persuasion que j'ose prendre la liberté de vous supplier de voir ce que j'ai faits vôtre bonté extraordinaire me rendant plus hardi que je ne devrois l'estre. Au moins il semble MONSEIGNEUR, *que c'est à Vous seul qu'il appartient de juger des corrections que j'ai faites dans le Grec d'Epictete, tel que nous l'avons dans le Commentaire de Simplicius. C'est ici une sorte d'importunité à laquelle tous les Prélats ne sont pas exposez, même en un temps où la France en a de si consommez. La difficulté sera de trouver dans une vie toute occupée aux fonctions Episcopales & Apostoliques, comme la vôtre, quelques momens assez vuides pour cette lecture ; mais elle ne presse en nulle façon. Je supplie encore* V. GRANDEUR, *de ne me pas deffendre de lui dédier cet Ecrit, au cas qu'Elle juge qu'il puisse voir*

le jour aprés les changemens qu'Elle m'aura ordonné d'y faire. Les loüanges ne seront point de cette Dédicace, car je sçai qu'elles ne lui plaisent pas; & je sçai aussi qu'Elle n'a aucun besoin qu'on la fasse connoistre, sur tout des Sçavans. J'ai l'honneur d'estre avec un tres-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant Serviteur, MICHEL MOURGUES de la Compagnie de JESUS.

A Toulouse ce 15. Septembre 1700.

Ce qu'on ſçait de la vie d'Epictete, & de ſes Ouvrages.

IL nous apprend lui même tout ce qu'il veut qu'on ſçache de ſon hiſtoire, par deux Vers Grecs qu'il a fait à ſa loüange; mais peu de gens auroient voulu ſe loüer comme lui.

Δοῦλος Ἐπίκτητος γενόμην, καὶ σώματι πηρὸς,
Καὶ πενίην Ἶρος, καὶ φίλος Ἀθανάτοις.

Je fus, ſi de mon ſort quelqu'un eſt curieux,
Eſclave, eſtropié, pauvre, & cheri des Dieux.

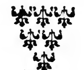
C'étoit ſe déclarer contre les ſentimens du vulgaire, qui auroit pris pour un homme aſſez maltraité des Dieux, un homme fait comme Epictete. Mais il en jugeoit autrement lui qui étoit Philoſophe, & de la ſecte des Stoïciens, qui étoit la plus élevée. Cependant ce n'étoit qu'un ſimple eſclave natif d'Hierapolis en Phrygie, dit *Suidas*; qui ajoûte qu'il fut à un Officier de la garde de Neron, nommé *Epaphrodite*, le même, à ce qu'on croit, que cet Epaphrodite dont il eſt parlé dans l'Epitre aux Philippiens, *un des Saints de la maiſon de Ceſar*, & qui eût le bonheur *de ſervir*

ſaint Paul dans ſes beſoins. Ce qui fait juger qu'Epictete, qui pourtant devoit eſtre bien jeune, comme on verra, a pû entendre plus d'une fois nos maximes Evangeliques à l'ombre d'un Maître ſi attaché à cet Apôtre. Auſſi a-t-il donné par tout une teinture de Chriſtianiſme à ſa Philoſophie, dont il renfermoit tout l'eſprit dans ces deux mots, Ἀνέχου, καὶ Ἀπέχου, *ſoûtenir, & s'abſtenir*, qui reviennent aſſez à *Porter ſa Croix, & renoncer à tout.* Il eût même quelque part aux perſecutions qui s'éleverent contre les Chrétiens, recherchez alors ſur le pied de Philoſophes; & ayant eſté chaſſé de Rome ſous l'Empire de Domitien, il ne manqua pas d'y retourner ſous des Gouvernemens plus tranquilles. On tient qu'il y vieillit; mais c'eſt le faire bien vieux que de mettre ſa mort, comme on fait, peu de temps avant le regne de Marc-Antonin; qui a bien voulu publier l'obligation qu'il avoit à *Ruſticus* ſon Précepteur *de s'eſtre deſſaiſi en ſa faveur d'un Exemplaire d'Epictete, qu'il avoit dans ſon Cabinet;* & celle qu'il avoit *aux Dieux de l'avoir préſervé de mauvais Maîtres de Philoſophie, comme Sophiſtes, faiſeurs de gros Livres, débroüilleurs de Syllogiſmes, diſ-*

coureurs à perte de vûë sur les impressions secrettes des Astres. Car enfin, ajoûte-t-il, *je n'aurois sceû estre aussi heureux que cela, si les Dieux secourables ne s'en étoient mêlez avec la Fortune.* Ce sage Empereur parle de la sorte dans ce rare Ecrit, qu'il composa sur le modelle de ce qu'il avoit veû d'Epictete, & qu'il intitula, *Antonin s'entretenant avec lui-même.* On voit par là quel cas il faisoit de la doctrine de ce Stoïcien, de qui nous avons un volume considérable d'éclaircissemens Philosophiques recueillis par *Arrian*, l'un de ses Disciples, ou de ses Auditeurs assidus; outre le Manüel dont on donne ici la Traduction. Au reste, il ne faut pas s'imaginer qu'Epictete ait donné lui-même le titre de *Manüel* au recüeil de ses propres maximes. Car ce nom étant affecté à de certains petits Livres que l'on aime, que l'on veut avoir ordinairement sur soi, & souvent à la main; un homme médiocrement modeste ne fait point paroître tant de complaisance pour ses pensées: on ne fait son Manüel que de celles d'autrui. Ce seroit encore équivoquer dez le titre de *Manüel d'Epictete*, ΕΠΙΚΤΗΤΟΥ ΕΓΧΕΙΡΙΔΙΟΝ, d'entendre par là un Recüeil que ce Philo-

ſophe eût fait des meilleures choſes qu'il avoit ou lûës, ou entenduës. Le Manüel n'eſt pas à lui, mais la doctrine en eſt à lui; c'eſt un abregé de ſa Morale qui a eſté intitulé *Manüel* par Arrian, ou par quelqu'autre. L'Empereur Antonin nomme ce qu'il avoit de ce Philoſophe, *Memorial des ſentimens d'Epictete*, ΕΠΙΚΤΗΤΕΙΑ ΥΠΟΜΝΗΜΑΤΑ: car le terme d'Ὑπόμνημα qui eſt auſſi d'Arrian, ne ſignifie ici qu'un E*crit pour ſoulager la memoire*, quoique ailleurs il ſignifie bien d'autres choſes. Ce n'eſt donc qu'un pur ſynonyme de *Manüel* dans le ſens que lui donnent ces deux Auteurs, comme a fait Platon dans cet endroit de l'une de ſes Lettres, qui convient litteralement à Arrian, Ὑπομνημάτων χάριν ταῦτ᾽ ἔγραψε, *il a écrit ceci pour le ſoulagement de ſa memoire*. Car Arrian nous aſſeûre lui-même qu'ayant mis par écrit pour ſon ſeul uſage, ce qu'il avoit entendu de la bouche d'Epictete, & qu'il n'avoit aucun deſſein de publier; quelqu'un lui enleva ce cahier qui fut ainſi rendu public. Nous donnerons la Traduction de ſa Lettre aprés avoir fait rémarquer pour l'entier éclairciſſement des deux Vers dans leſquels Epictete nous a lui-même laiſſé ſon portrait,

qu'ayant eû une jambe rompuë d'un coup de pied qu'il reçut de son Maître, elle fut si mal soignée qu'il fallut la lui couper audessus du genou. Car c'est un moyen, ce me semble, d'accorder tous ceux qui rapportent l'accident de sa jambe, comme nous l'avons raconté dans l'Epitre, avec *Suidas*, qui dit qu'Epictete *fut mutilé d'une cuisse à cause des humeurs qui s'y étoient jettées.* Il ne faut pas oublier que sa Lampe, quoi qu'elle ne fust que de terre, fut achetée par un Curieux, qui en donna trois mille drachmes ; c'est-à-dire, mille trois cens cinquante livres de nôtre monnoye courante : *s'étant imaginé*, dit Lucien, *que s'il se servoit de cette Lampe pour ses lectures, la science de cet admirable Vieillard lui passeroit dans la tête, & qu'il pourroit bien devenir un autre Epictete.*



LETTRE D'ARRIAN

Arrian souhaite à Lucius Gellius tout ce qui peut lui faire plaisir.

Je n'ay ni travaillé sur Epictete avec une exactitude d'Auteur, ni pris soin de publier moi-méme ses Maximes. Je déclare que je n'y ai eû aucun égard à la composition; & que m'étant seulement attaché à écrire les choses que je lui avois entendu dire, & à y employer ses propres termes autant qu'il m'a esté possible, je prétendois garder ces Memoires pour moi seul, afin de me pouvoir remettre dans la suite, non seulement ses pensées, mais encore cette liberté d'expression qui lui étoit particulière. Or ce qui s'écrit de la sorte ressemble bien davantage à ce que l'on dit dans un

entretien familier selon l'humeur dont on se trouve, qu'à un Livre composé pour paßer dans des mains étrangeres. Cet écrit ayant donc été fait avec si peu d'application, je ne sçaurois dire comment il a esté rendu public contre ma volonté & à mon insçû. Il est vray que s'il n'en arrive d'autre inconvenient que celui de me faire passer pour un Ecrivain negligé, je ne m'en mettrai pas beaucoup en peine : mais il me fâcheroit qu'on en vint à mépriser les choses que je rapporte d'Epictete. Comme en les disant il n'a paru avoir d'autre vuë que celle d'élever l'esprit de ses Auditeurs à tout ce qu'il y a de plus parfait ; pourveu que ses maximes, en l'état où elles sont, produisent ce bon effet, elles auront tout le

succés qu'un Philosophe peut ẽ proposer en publiant sa doctrine. Que si elles sont maintenant sans effet, je dois au moins faire sçavoir à leurs lecteurs, que quand on les lui entendoit débiter, c'estoit une necessité d'en estre frappé autant qu'il le vouloit. De sorte que si elles ne font plus autant d'impression par elles-mêmes; il faut que cela vienne ou de ce que je les ai affoiblies, ou de ce qu'il n'est pas possible de leur conserver toute la force qu'elles avoient dans la bouche de leur Auteur. Portez-vous bien.



PARALLELE

DE LA MORALE

CHRETIENNE

AVEC CELLE DES ANCIENS

PHILOSOPHES

Pour faire voir la supériorité de nos saintes Maximes sur celles de la Sagesse humaine.



E Parallele comprend quatre Parties.

I. Un Discours sur la difference des Principes qui servent de fondement à l'une & à l'autre Morale.

II. La Traduction du Manuël d'Epictete, qui est un Précis des Maximes des Stoïciens, appliquées aux divers accidens de la vie & de la Fortune.

III. Un Manuel Chrétien, ſuivant pied-à-pied celui du Philoſophe, pour faire voir que dans les mêmes cas la Religion nous fournit & plus d'aides & plus de reſſources, & d'un autre ordre.

IV. La Traduction d'une Paraphraſe Grecque du Manuel d'Epictete, faite par un ancien Solitaire, qui appelle ainſi ce même Manuël qu'il a reformé, & mis à l'uſage des Chrétiens.

Cette derniére Piéce, qui eſt curieuſe, & qui n'avoit point encore paru en nôtre Langue, eſt accompagnée de quantité de Notes, pour juſtifier les changemens que le Solitaire Chrétien a été obligé de faire dans le Manuel de ſon Philoſophe.



DISCOURS
SUR LA DIFFERENCE
DES PRINCIPES
qui servent de fondement à la Morale Chrétienne & à celle des Philosophes.

IL n'y a proprement qu'une loi pour les Chrétiens, qui est la loi de la Charité : *Aimer Dieu de tout son cœur, & le prochain comme soi-même* ; ce qui dispose à haïr son Pere & sa Mere, & jusqu'à sa propre personne dans le cas où l'amour du prochain ou de soi-même, affoibliroit ou détruiroit cet amour de de tout le cœur qui est deû à Dieu : de sorte que dans ce cas la haine du prochain & de soi-même est elle-même de l'amour pour Dieu ; ainsi tout se réduit à la charité.

Qu'on y regarde de prés, toute la Morale de l'Evangile est r'enfermée dans ces trois exercices de charité. 1. *Aimer Dieu de tout son cœur* ; & de là cette obligation si précise, si bien marquée

de prier toûjours, & sans jamais discontinuer, de prier en tout lieu; de rendre au Seigneur de continuelles actions de graces, de veiller, & de l'attendre à tout moment, c'est-à dire, d'avoir toûjours la pensée la plus vive & la plus actuelle qu'il est possible de sa présence & de notre dépendance. 2. *Aimer le prochain comme nous-mêmes*, ou faire pour les autres ce que nous serions bien aises qu'ils fissent pour nous; & de là l'aumône, & tant de sortes d'assistances specifiées dans la sentence favorable du grand Juge, J'ai eû faim, & vous m'avez donné à manger & le reste; de là tout ce qu'on nomme vulgairement œuvres de miséricorde spirituelles & corporelles; de là le pardon des injures, l'amour des ennemis. On voit que j'abrege. 3. *Haïr son Pere & sa Mere, sa Femme & ses Enfans, & même sa propre personne* dans le cas qu'on a dit; & de là ces maximes si rigoureuses, si inoüies jusqu'à Jesus-Christ, s'arracher l'œil, se couper le bras & le pied, porter sa croix chaque jour, aller par la voye étroite, s'efforcer d'entrer par la petite porte, jeûner, faire des fruits de pénitence tels qu'il faut, traiter rudement son corps, mortifier ses membres terrestres

reſtres, crucifier ſa chair avec ſes vices & ſes deſirs déréglez.

Le Chrétien a donc ſon principe de Morale, *Aimer Dieu, & lui raporter toutes ſes intentions, & toutes ſes actions:* le Philoſophe a le ſien qui eſt ; *Aimer ſon propre repos, & y rapporter toutes choſes* ; on le verra bien-tôt dans l'analyſe que nous ferons du Manuël d'Epictete. On ne ſçauroit voir des principes plus différens, puiſque l'un eſt l'établiſſement du regne de l'amour propre, & que l'autre en eſt l'extinction. Cependant, ce qui paroît d'abord incroyable, de ces deux principes ſi oppoſez, on tire à peu prés les mêmes conſéquences pour tout ce qui fait comme le corps de la Morale, car pour ce qui en fait l'ame & l'eſprit c'eſt autre choſe ; mêmes conſéquences, dis-je, pour le deſintéreſſement, pour la droiture, pour la frugalité, pour le mépris de la proſpérité & de la gloire humaine, pour la modération dans l'une & dans l'autre fortune, pour la conſtance à ſouffrir ſans foibleſſe certaines choſes où les gens du commun font paroître beaucoup de foibleſſe, parce qu'ils agiſſent ſans aucun principe ni bon ni mauvais. Il eſt certain que tout ce que je viens de dire nous produit du repos

ſi nous n'y cherchons autre choſe ; ou nous unit à Dieu ſi c'eſt-là ce que nous nous propoſons. De ſorte qu'à regarder le Chrétien & le Philoſophe par leurs dehors, il ſeroit aisé de les confondre comme ont fait plus d'une fois les Empereurs, qui par un même Edit de banniſſement porté contre les Philoſophes, ont chaſſé de Rome les Chrétiens, les Juifs, les Philoſophes mêmes : & on tient qu'Epictete a eſté enveloppé dans l'un de ces Edits.

Mais comment ſe peut-il faire que ſur deux principes ſi différens, dont l'un eſt bon & l'autre mauvais, on ait bâti à peu prés un même ſyſtéme de Morale ? Je crois en voir la raiſon. Il faut neceſſairement que le Chrétien ſe concilie du repos & de l'indépendance du côté des créatures pour donner avec liberté toute ſon application à ſon Créateur. *Débaraſſez-vous de toute autre affaire*, nous dit-on, *& voyez ce qu'il y a de douceur à eſtre avec le Seigneur.* Il faut que le Chrétien paſſe par le repos & par l'indépendance du Philoſophe, pour aller à Dieu : Ils s'accompagnent juſqu'à un certain lieu, l'un s'y arrête, & l'autre paſſe outre. Qu'on ſe figure, ſi l'on veut, deux voyageurs qui

vont de compagnie à la ville Impériale, l'un pour ſes propres affaires, l'autre pour les affaires du Maître : même route, même voiture, même traitement, mêmes journées, quoi qu'ils ayent de fort différents deſſeins dans la tête : arrivez à la ville ils ſe quittent ; l'un va dans ſa maiſon donner ordre à ſes propres affaires, l'autre à la Cour où il a l'honneur de voir & d'entretenir le Prince. Le Chrétien ne traitte qu'avec Dieu, & n'agit que pour Dieu ; il lui deſtine l'heureux loiſir qu'il s'eſt donné en congédiant les occupations du dehors ; c'eſt pour ne dépendre que de Dieu ſeul qu'il s'eſt dégagé de toutes les ſervitudes humaines : le Philoſophe y a auſſi renoncé, mais ç'a eſté pour être à ſoi, & pour n'avoir point de Maître. Car pour les Dieux, il croit qu'il y en a, mais il ne ſe croit pas digne de leur application particuliére, & il ſe perſuade que la ſienne leur eſt ou inconnuë ou indifférente : comme l'un de nos voyageurs n'ignore pas le lieu où le Roi tient ſa Cour, mais il n'a point de caractére pour s'y préſenter, & il s'y croit inutile ; quoi qu'il ne manque d'ailleurs ni de ſoûmiſſion ni de reſpect pour ſon Souverain, & qu'il ſoit diſpoſé à quitter ſes propres affaires

pour éxecuter ſes ordres s'il en étoit honoré.

Voila, ſi je ne me trompe, la véritable ſituation des Philoſophes à l'égard de la Divinité : qu'on examine tout ce qui nous eſt reſté d'eux, on n'y en trouvera pas davantage. Ils n'étoient pas groſſiérement impies, mais ils n'avoient pas de pieté, du moins au ſens que nous prenons aujourd'hui ce mot, qui exprime une attention continuelle, tendre, & affectueuſe à tout ce qui peut plaire à Dieu, à le prier, à l'honorer de toutes les maniéres, à le faire ſervir, à luy procurer de la gloire, à nous tenir en ſa préſence, à traiter intérieurement avec lui. Cette pieté eſt un trait de diſtinction des plus ſpécifiques entre le vrai Chrétien & le Philoſophe, mais il y a encore beaucoup de Philoſophes en ce ſens parmi les Chrétiens. On peut compter qu'on tient plus du Philoſophe que du Chrétien, lorſqu'à la vérité on eſt homme de bien, mais qu'on n'eſt pas pieux, c'eſt à dire, interieur & zelé.

J'ai fait voir, ce me ſemble, d'où procede la conformité des deux Morales ; il faut en faire voir la différence, & l'avantage infini de la nôtre, à la prendre dans ſa perfection : car on avoüe

qu'à voir de qu'elle maniére grand nombre de Chrétiens la pratiquent ; on pourroit, à la créance prés, les souhaitter Philosophes. Cette différence des Morales est peu remarquable, comme on l'a dit, dans ce qui en fait le corps, dans ce qui en paroît au dehors ; elle est toute dans ce qui en fait l'ame & l'esprit : la voilà en un mot, *le Philosophe vit pour luy*, *le Chrétien vit pour le Seigneur.* La Morale du Philosophe ne fait point partie de sa Réligion, mais c'est sa Réligion qui fait partie de sa Morale ; je m'explique. La Réligion est tout le culte intérieur & extérieur qui se rend à la Divinité ; la Morale est l'assemblage des maximes qui réglent la vie. Je dirois que la Morale fait partie de la Religion, si toutes ses maximes se pratiquoient par le motif de ce culte, si c'en estoit le motif dominant ; & c'est ce qu'on peut dire de la Morale chrétienne. Je dis que la Réligion fait seulement partie de la Morale, quand parmi les maximes differentes de Morale, à chacune desquelles on donne sa sorte de motif, il y en a une qui concerne le culte de la Divinité ; quand les Dieux n'y sont pas pour toute chose, mais qu'ils n'y sont pas non plus oubliez ; & telle est la Réli-

gion du Philosophe. Le Chrétien s'établit un devoir universel d'honorer Dieu par toute sa conduite, outre les actions qui sont plus directement de sa pieté & de la Réligion : ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit au prochain, en un mot tous les autres devoirs sont des devoirs subalternes, dépendans du premier, auquel ils se rapportent, comme ils en sont émanez : le culte intérieur va toûjours, l'extérieur se pratique avec édification, & avec zele, sans négligence & sans ostentation. Le culte intérieur du Philosophe n'est guéres sans l'extérieur, ni hors des cas de l'extérieur, quoique l'extérieur soit peut-être quelquefois sans l'intérieur, comme il l'est encore dans bien des Chrétiens hypocrites. La Réligion du Gentil est une affaire ou de certains jours de cérémonie, ou des seules occurrences de la vie, dans lesquelles la raison & l'industrie humaine se trouvant à bout, il ne réste qu'à lever les mains & les yeux aux ciel, ou à recourir à l'Oracle, comme on le verra dans le dernier chapitre de la premiére partie du Manuël d'Epictete ; les Dieux estoient le pis-aller de leurs sages adorateurs. La Religion du Chrétien entre dans toutes ses affaires, & s'il est

bien ſpirituel, dans toutes ſes actions : Dieu eſt toute ſa reſſource auſſi bien dans les choſes ordinaires que dans les extraordinaires ; nous ſommes toûjours actuellement appliquez à l'honorer, à le ſervir, en un mot à l'aimer, toûjours appliquez à prier d'une maniére ou d'autre ſelon le commandement que nous en avons reçû ; toûjours appliquez à nôtre dépendance, toûjours tendus là-deſſus, ſi nous ſommes intérieurs. C'eſt ce qu'on remarquera dans le Manuël du Chrétien, & c'eſt la différence dominante des deux Manuëls. Et afin qu'on ne prenne pas ceci pour de la Myſticité, c'eſt à dire, pour un état de ſpiritualité qui n'eſt que pour peu de gens, & auquel on peut n'eſtre pas appellé ; qu'on examine bien à la faveur de la lumiere du ciel, l'eſprit de l'Evangile, & ſur tout dans ces paroles qui ſont nôtre principe, *Vous aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces, & de tout vôtre eſprit.*

En conſidérant la différence des deux morales, n'a-t-on pas entre-vû l'avantage de la nôtre ? Déja le principe qui la regle eſt une de ces verités qui n'ont beſoin que d'eſtre propoſées pour eſtre receües, *Qu'il faut aimer Dieu de tout*

son cœur. Cette maxime-là met tout l'intérieur de l'homme dans l'ordre; tout-y va où il doit aller, comme on verra bientôt. La véritable vie de l'homme est sa vie intérieure, c'est à dire, la lumiére & le mouvement qui le fait agir au dehors. La morale qui régle cette vie-là, c'est la bonne sorte de morale. Celle du Philosophe péche dans le principe. *Il faut chercher son repos, & pour cela se rendre indépendant de tout ce qui pourroit l'altérer.* C'est s'établir hors de l'ordre par principe: car c'est s'enraciner, non dans la charité, mais dans le vicieux amour de soi-même; c'est se constituer sa propre fin, ce qui supposeroit qu'on est de soi-même & par soi-même, qu'on est necessairement & de tout tems,& pareilles chiméres à faire pitié. De plus on s'aime de tres-mauvaise foi: qu'on se vante d'estre Philosophe tant que l'on voudra, on se connoist haïssable si l'on se connoist; on sent ses mauvais penchans,aux enseignes qu'on est tout occupé à se redresser. De sorte que ceux qui n'ont voulu regarder JESUS-CHRIST que comme un pur Homme, le devoient regarder au moins comme le plus ferme, comme le plus droit, le plus sincere, & le plus grand de tous les hommes,

pour cela ſeul, que perſonne ne pouvant douter que l'homme ne ſoit haïſſable, il a eſté lui ſeul d'aſſez bonne foi pour mettre en principe, *Que l'homme doit ſe haïr.*

Qu'on prenne la peine de lire avec quelque attention ce que nous allons propoſer pour faire juger que ſa Morale eſt divine.

Afin qu'une Morale faite pour des hommes paroiſſe faite par un Dieu, il faut qu'elle ait ces deux caracteres ; le premier qu'elle ne vienne pas naturellement dans l'éſprit des hommes ; le ſecond que les hommes y puiſſent entrer quand elle leur ſera expliquée. Si elle leur venoit tout naturellement, elle ſeroit humaine ; ſi les hommes n'y pouvoient entrer, elle ne ſeroit pas pour des hommes. Ramenons les trois articles de nôtre Morale. Le premier eſt *Aimer Dieu de tout nôtre cœur* ; rien ne nous paroiſt plus naturel, mais c'eſt aprés qu'un Dieu nous l'a propoſé ; à moins de cela nous n'y ſerions pas venus, pleins dignorance, de corruption, & d'amour propre tels que nous naiſſons tous. Prenez-moi le dernier des hommes, & d'ailleurs l'homme le plus vicieux & le plus déréglé ; un grand Roi ne ſe feroit ni un honneur ni un plaiſir de l'eſtime de ce miſerable ; il

voudroit en tout l'oublier, & en être craint, rien au-de-là. Les hommes naturellement vains se sont imaginez que toute nôtre espece mortelle, & à plus forte raison chaque mortel, étoit regardé sur ce pied de mépris & de dédain par les Immortels ; on les a supofez trop fiers, trop pleins d'eux-mêmes pour vouloir autre chose de nous que du respect & de la crainte tout au plus : on a crû, & on l'a dit, que nos priéres pourroient les fatiguer, & les mettre en mauvaise humeur. Il paroît que les Gentils regardoient leurs Dieux comme une espece d'hommes ordinairement un peu plus raisonnables que nous ; mais qui pouvoient, quand il leur en prenoit envie, faire de plus grandes folies que les nôtres sans conséquence, parce qu'ils n'en avoient à répondre à personne ; au lieu que nous estions retenus par les loix, par les bienséances, & par la crainte des Dieux mêmes. Qu'on lise tout ce qui nous est resté des anciens Philosophes ; rien de plus sec que leur Réligion. Tant de Sacrifices, tant de Fêtes & de réjoüissances publiques qu'il vous plaira en l'honneur des Dieux ; culte tout extérieur : la victime fort blanche & fort parée si vous voulez, & les mains du

ſacrificateur fort pures, c'eſt à dire bien nettes & bien lavées, rien pour le cœur ou tres-peu ; *Il faut avoir bonne opinion des Dieux*, c'eſt tout ce qu'Epictete demande pour eux, lui qui ſçavoit ſa Religion. Le commandement d'aimer fortement ou Junon, ou Jupiter eût paru meſſeant, ou peu ſerieux. Pour l'article du prochain un ſage payen voyoit trop bien que les hommes généralement parlant ſont tres-injuſtes & tres-odieux, puiſque même les plus idiots ont des expériences aſſez journaliéres pour s'en convaincre : comment donc ſe ſeroit-il aviſé de les vouloir aimer tous, par exemple ſes ennemis & ſes perſecuteurs ? Ce que ce ſage croyoit pouvoir faire de mieux, eſtoit de ſe r'enfermer en lui même, d'abandonner tout plûtôt que d'avoir à demêler quelque choſe avec un monde ſi pervers de mépriſer les inſultes pour s'épargner la peine de s'en reſſentir. La penſée de ſe haïr ſoi-même eſtoit la moins naturelle, elle ne pouvoit venir à perſonne : ſi l'on retranchoit ſes deſirs & ſes averſions inutiles, la reforme s'en faiſoit au profit de l'amour propre. Nul homme n'auroit jamais proposé ces trois articles de morale ; la morale chrétien-

ne n'est donc pas humaine, elle passe l'homme, elle est divine par cet endroit.

Mais elle est faite pour des hommes, il faut, disions-nous, qu'ils y puissent entrer : rien de si aisé dez qu'elle est proposée. Il en est de ceci comme d'une vraye Enigme : d'abord nous n'y sçaurions rien comprendre, & du moment qu'on nous a dit le Mot nous avons peine à comprendre comment nous n'y avons point donné. A qui l'homme doit-il tout son cœur ? voila l'énigme. Est-ce à ceux à qui il doit sa vie, ou à sa femme, ou à ses enfans, ou à son ami, ou à son Prince, ou à sa Patrie ? peut-estre se le doit-il à lui-même : l'Enigme embarasse. Mais enfin à qui? A son Auteur, à son Dieu ; voila le vrai Mot de l'Enigme : maintenant l'explication n'en est pas difficile, elle saute aux yeux. Dieu qui nous a faits n'a pû nous faire que pour lui : il est aussi necessairement notre derniére fin que notre premier principe : tout est à lui, tout lui est deû, & par conseqnent tout notre cœur. Il est continuellement appliqué à nous sans que cette application ou l'abaisse ou le partage, application continuelle à nous faire du bien, & tout ce que nous avons de bien ; à considerer

comment nous recevons ses bienfaits : pouvons-nous lui refuser nôtre application à considerer ses biensfaits & à l'en remercier. Si on doit de l'amour pour de l'amour, qui nous aime mieux & d'une maniére plus prévenante que celui qui nous a faits & qui nous conserve ? Nous donner l'estre & nous le conserver, c'est le premier & le plus essentiel exercice d'amour en notre endroit. Et puisque cet exercice d'amour s'étend à tous les hommes, on peut dire que Dieu les aime tous & de la plus forte maniére d'aimer. La Réligion nons fournit bien d'autres preuves de son amour général pour tous les hommes, même pour les pécheurs, & dans le temps même qu'ils sont pecheurs, comme dit son Apôtre; car il ne hait que le peché, il aime l'homme son ouvrage, mais il suffit de quelque preuve que ce soit; car obligez de l'aimer de tout nôtre cœur nous aimons dez-là tous ceux qu'il aime, & nous les aimons du même amour dont nons l'aimons, comme S. Augustin l'a remarqué. Voila la charité établie pour tous les hommes & pour nous-mêmes, & cela sans partager nôtre cœur qui est toûjours tout à Dieu, puisque l'exercice de nôtre amour légitime pour les

hommes & pour nous-mêmes, eſt l'actuel exercice de nôtre amour pour celui qui nous eſt toute la raiſon d'aimer. Enfin cet amour pour Dieu eſt une véritable haine pour tout ce qui pourroit nous détourner de l'aimer : & voila encore l'établiſſement de la rigoureuſe maxime de haïr même les perſonnes d'ailleurs les plus cheres & les plus neceſſaires, & juſqu'à ſa propre perſonne dans le cas ſi ſouvent énoncé.

Ce ſyſtéme de morale eſt ſi lié & ſi naturel qu'on ne ſçauroit s'empêcher de l'admettre du moment qu'à la faveur d'une lumiére celeſte on ſe donne l'attention neceſſaire pour l'examiner, du moment dis-je qu'un Dieu nous le propoſe ; mais auſſi il ne nous ſeroit jamais venu dans l'eſprit ſi un Dieu ne nous l'avoit propoſé comme on l'a fait voir auparavant. La Morale de l'Evangile eſt donc divine, au lieu que celle de l'Académie eſt toute humaine.

Pour achever ce Parallele il me ſuffit de donner l'analyſe des deux Manüels ajoutez à ce diſcours, ou ſeulement celle du Manüel du Philoſophe, c'eſt à dire, d'Epictete ; car comme c'eſt un plan arrêté, il a fallu s'y conformer dans le Manüel du Chrétien. Les paroles qu'on

lira à la tête de la ſeconde partie de celui d'Epictete, feront voir qu'Arrian, ou qui que ce ſoit qui l'ait rendu public, le concevoit lui-même diviſé en deux parties ; dont la premiére contient comme la Théorie de la Philoſophie, c'eſt à dire de la ſageſſe ; & la ſeconde en contient la pratique ; de ſorte que le corps entier fournit au Sage & ſes principes, & ſon réglement de vie.

Dans la premiére partie ſuppoſant que le vrai Sage eſt celui qui cherche ſon repos, & que rien ne trouble nôtre repos, ſinon ce qui nous arrive contre nôtre volonté, Epictete propoſe la maxime fondamentale de l'indépendance neceſſaire pour être tranquille ; ſçavoir, *Que tout ce qui ne dépend point de nous, ne nous intéreſſe ni en bien, ni en mal ; qu'il n'eſt ni de bien ni de mal pour nous que ce que nous faiſons nous-mêmes ; que tout le reſte ne nous eſt de rien.* Dans toute la ſuite il pouſſe & il éclaircit cette maxime, la faiſant conſidérer par divers endroits pour en faire remarquer les divers uſages. Par-là le Sage retranche tout d'un coup les deſirs & les averſions inutiles, c'eſt à dire tous les mouvemens du cœur qui le portent à des choſes qui ne ſont point en nôtre diſ-

poſition : telles ſont celles qui arrivent ſelon les loix de la nature ou de l'uſage, à quoi il ne ſçauroit rien changer. Par-là il ſe tire une fois pour toutes de l'empire ou plûtôt de la tyrannie de l'opinion, qui fait ſeule les faux heureux, & les faux malheureux. Il ne ſe permet ni attachement, ni complaiſance pour tous les avantages extérieurs qu'il pouroit avoir ; il ne croit tenir ces ſortes de biens qu'en pur prêt, & il s'imagine les rendre quand ils lui échapent. Un homme raiſonnable ne ſe fait pas une peine de ſe deſſaiſir de ce qui n'eſt pas à lui quand on le lui redemande. Le Sage dont nous parlons n'a garde de regarder comme un mal le manquement de toutes choſes, ſuivant l'idée qu'il s'eſt faite du bien & du mal dez ſa maxime fondamentale. Il ſouffre ſans confuſion de paſſer pour mal-habile dans les affaires du monde, affaires étrangeres & hors de ſa diſpoſition ; il auroit honte d'avoir de cette ſorte d'habileté, qui diminueroit d'autant celle qui régle l'intérieur. Il eſt humain & endurant pour les gens qu'il a à ſon ſervice, afin de s'épargner la peine de prendre garde à leurs manquemens, & de ſe fâcher. En un mot, il eſt ſur la terre com-

me un homme qui entend les bienſéances du monde, qui eſt à table avec d'honnêtes gens, prenant avec diſcretion & avec propreté de ce qu'il a devant lui, ou attendant qu'on le ſerve, & prenant patience ſi on l'oublie ; c'eſt à dire qu'il eſt ſans cupidité & ſans ambition ; toûjours content de ſon état, ſans inquiétude ſur l'avenir, victorieux de tout ce qui tente, incapable d'envie, inſenſible aux mauvais traitemens, ſans attache à tout ce qu'il peut perdre par la mort, par l'éxil, ou par les autres miſeres humaines, ſuivant toûjours ſa raiſon générale, qu'il peut mourir, être banni, devenir malade, & ſubir les autres diſgraces des hommes, ſans qu'il y ſoit intervenu de manquement de ſa part, & indépendamment de ſes vûës & de ſon choix. Le reſte de cette premiére partie eſt employé à fortifier le Sage contre ce qui pourroit le retirer de la bonne voye dans laquelle il marche, comme contre les vains diſcours des idiots, auſquels il n'eſt pas obligé de plaire ; contre leurs railleries, parce qu'ils railleroient encore davantage s'ils le voyoient reculer ; contre la crainte de ſe rendre inutile à ſes amis & à ſa patrie, parce qu'il ſera en effet plus utile en donnant

à ceux qui l'aiment un ami ſage & ſincere, & à ſa ville un citoyen droit & deſintéreſſé, que par tous les autres ſervices qu'il pourroit rendre. Epictete conclut par une idée générale qu'il donne de ce qu'on nomme devoirs reciproques entre les hommes, & du culte réligieux qui eſt dû à la Divinité; réglant les devoirs ſur les caractéres, c'eſt à dire ſur la qualité des liaiſons que nous avons avec les gens; & réduiſant le culte intérieur à l'opinion avantageuſe qu'on doit avoir de la juſtice des Dieux, & l'extérieur à l'uſage ordinaire des lieux où l'on fait ſon ſéjour.

Dans la ſeconde partie, qui eſt comme un réglement de vie, ainſi qu'il a été dit, il recommande fort le ſilence, ou à ſon défaut l'épargne des paroles: en parlant des gens, point de loüanges, point de critiques, point de comparaiſons; & dans quelque entretien que ce ſoit, nulle vanterie, point de jurement, point de contes pour rire, point de paroles libres; rire fort peu. Quant aux choſes qui regardent le ſoin du corps, il y donne d'excellentes régles de bienſéance & de modération dans l'entretien ordinaire, dans les invitations, dans les plaiſirs permis. Il veut de ſon Sage peu de

curiosité pour les spectacles, peu d'habitude avec les grands ; qu'il n'ait jamais honte de faire son devoir, qu'il ne prenne point d'emploi dont il ne se sente capable, qu'il se contente de bien joüer son personnage sans se mêler de faire le personnage d'autrui. Il a, comme hors d'œuvre, un article pour les Femmes, qu'il veut appliquées au solide, modestes, retenües, & de bonne conduite ; il prétend que les hommes peuvent beaucoup à les rendre vertueuses. Reprenant aussi-tôt son Eleve il lui fait considérer de certaines marques de mollesse qui lui peuvent faire juger s'il a peu ou beaucoup à travailler pour se rendre parfait : il lui fournit cette réponse générale à toutes les invectives qu'on peut faire contre lui, *Mes censeurs ne peuvent dire de ma conduite que ce qu'ils en pensent* ; & il le dispose à prendre toûjours les choses les plus désagreables du bon côté par l'allegorie des deux Anses que la postérité a reçeüe avec tant d'applaudissement. Pour le rendre également modeste dans ses sentimens, & réservé sur le chapitre des autres, il lui fait voir qu'on ne se préfére jamais à son pro-

chain, & qu'on ne le condamne presque jamais que par des sortes de jugemens qui n'ont ni forme ni raison : il lui fait encore sentir le ridicule de l'orgüeil & de l'hypocrisie : aprés quoi il lui donne trois portraits pour lui aider à se connoître, celui du sage, celui du sensuel, & celui d'un homme qui est entre-deux, aspirant à devenir sage. Il lui inculque sur toutes choses qu'on n'est pas sage par la théorie, mais par la pratique de la sagesse, & c'est par là qu'il termine cet excellent abregé de toute la Philosophie ancienne. Je ne sçai si à juger d'Epictete par ce seul abregé, on ne trouvera pas que S. Chrysostome a eû raison de le proposer comme l'homme le plus propre à goûter les plus hautes & les plus rigoureuses maximes de JESUS-CHRIST, *Bienheureux ceux qui pleurent ceux qui ont d'humbles sentimens d'eux-mêmes, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui ont faim & soif de la justice, & ceux qui souffrent persecution pour un si bon sujet : soyez doux & humbles de cœûr.* Il ne m'en faut pas d'autre preuve, ajoûte ce Pere, que ce morceau de vers familier parmi les Payens, *Epictete n'estoit qu'un Esclave, un homme perclus de tout*

le corps, aussi pauvre que l'ait esté Irus ; & neanmoins l'ami des Immortels. S. Augustin lui donne entre les Philosophes la distinction de *Tres-noble* par opposition à la bassesse de sa naissance qu'il avoit si bien corrigée par la beauté de son génie. On dit que de plus recente memoire S. Charles faisoit ses délices de lire le Manüel, dont je viens de faire l'analyse, par laquelle on peut se faire une idée de celui que je lui ai non pas tant opposé qu'ajoûté, je veux dire du Manüel du Chrétien. Car j'y ai suivi pas à pas mon Philosophe, tâchant de faire voir, ce qui est vrai, que nous avons dans la Religion, & de plus grandes ressources dans nos foiblesses, & de plus solides principes, & des maximes mieux liées ensemble, & une morale plus épurée, & qu'enfin la charité de JESUS-CHRIST qui est toute sa loi, a un rang fort remarquable de supériorité & d'éminence, comme dit S. Paul, sur toutes les sciences humaines. J'y ai parlé Ecriture autant que j'ai pû, craignant comme je l'avoüe tres-sincerement, que tout ce que je dirois de mon chef ne donnât l'avantage au Philosophe sur le Chrétien. J'aurois pû prendre pour ma proposition

fondamentale, ou *qu'il y a deux vies; la présente fort courte, & la future d'une durée sans bornes*; ou *qu'il y a deux éternitez; l'une heureuse, & l'autre malheureuse*; & de-là tirer toutes mes conséquences pour les cas énoncez par Epictete. Mais aprés quelque examen, j'ai trouvé plus à propos de les tirer de ce qui est en effet le premier mobile de nôtre conduite, nôtre premier but, & nôtre fin, sçavoir: *Que nous ne sommes, ni ne pouvons être au monde que pour aimer & servir nôtre Createur, que pour lui plaire, & pour lui obéir*: Principe absolument vrai indépendamment des châtimens & des récompenses, & quand nous n'aurions que pour un instant à vivre. Il ne me reste qu'à avertir que j'ai employé quelquefois les passages de l'Ecriture par maniére de paraphrase plûtôt que de traduction rigoureuse, afin de leur donner certaine liaison que je prétendois par un tour qui ne change rien dans le fonds: & c'est tout ce que j'avois à dire sur le Parallele que j'ai entrepris. Je ne sçai s'il sera tout à fait inutile à mes lecteurs. Pour moi j'avoüe qu'il me touche, & qu'il me fait faire des reflexions: car je m'examine d'abord sur la Morale du Philosophe, & sur cet-

te situation tranquille dans laquelle il n'est plus remué par aucune chose du monde, sans passion, insensible à tout. Cette vûë m'humilie; & je découvre au de-là une campagne à perte de vûë qu'il me resteroit encore à traverser pour arriver à la perfection d'un veritable Chrétien. Il y a bien loin d'Epictete à saint Paul; mais avons-nous encore atteint Epictete? Cependant nous avons un Dieu pour maître, & sa Grace nous porte, ou tout au moins elle nous dévance, & elle nous soûtient.



LE MANUEL
DU
PHILOSOPHE.

Ce Manuel n'est autre chose que celui d'Epictete, dont on a ici une nouvelle traduction. On y a distingué deux parties, ce qui n'avoit point esté observé dans les éditions précédentes. On a aussi divisé les chapitres en articles aux endroits où les matiéres ont paru liées, & l'on y a ajouté des titres qui en expliquent le sujet.

PREMIE'RE PARTIE

Contenant la Théorie de la Philosophie, c'est à dire, les principales maximes de la sagesse humaine.

CHAPITRE PREMIER.

Se rendre indépendant de toute autre chose pour n'estre qu'à soi. Maxime fondamentale.

Article I.

IL y a des choses dans le monde qui sont en nôtre disposition, & d'autres qui n'y sont pas. Celles dont nous pouvons disposer

LE MANUEL
DU
CHRE'TIEN.

On nomme Manuel *un petit livre qui se peut porter commodément à la main. On n'y met que des choses importantes qu'on ne veut jamais oublier. Celui-ci est rempli des plus belles maximes de l'Evangile, & des autres livres de l'Ecriture. On l'oppose à celui d'Epictete pour les raisons qu'on a pû lire dans le discours précédent.*

PREMIERE PARTIE.

Contenant les motifs tout saints & tout spirituels qui doivent régler la conduite d'un Chrétien.

CHAPITRE PREMIER.

Se rendre indépendant de toute autre chose, pour n'estre qu'à Dieu.
Maxime fondamentale.

ARTICLE I.

J'*Ai trouvé écrit* de vôtre main, *mon Dieu, à la tête du livre*, qui contient mes obligations, que c'en est une in-

disposer, sont nos sentimens, nos inclinations, nos aversions, en un mot toutes nos actions. Celles dont nous ne disposons pas, sont le corps, les biens, la gloire, l'authorité & géneralement tout ce que nous ne faisons pas nous-mêmes.

ARTICLE 2.

CElles de la première classe sont de telle nature que nous y sommes toûjours parfaitement libres, sans qu'on puisse ou nous les interdire, ou nous les faire suspendre. Quant à celles de la seconde classe; outre que nous y agissons foiblement, & toûjours en esclaves, elles sont sujettes à divers empêchemens, & elles nous sont étrangeres.

ARTICLE 3.

SOyez donc bien persuadé que si vous regardez comme des choses qui dépendent de vous ou qui soient à vous, celles qui sont dépendantes d'autrui, ou qui vous sont étrangeres; vous serez traversé, mortifié, troublé, mécontent des Dieux & des Hommes. Mais si vous ne regardez comme vôtre que ce qui est bien à vous, tenant pour étranger tout ce qui l'est en effet; dez-là vous ne trouverez plus personne qui vous gêne ou qui vous traverse, personne qui vous donne sujet de mumure ou de plainte; vous ne

dispensable pour moi, *d'accomplir vôtre volonté. J'en ay esté bien aise, & j'ay placé vôtre loi dans le milieu de mon cœur. Vous craindre, & garder vos commandemens, c'est-là tout l'homme.*

ARTICLE 2.

UN seul devoir, un seul interest, un seul but pour moi ; le voilà. Contenter Dieu, *Faire toûjours ce qui lui est agréable.* Tout ce qui peut me rendre agréable ou desagréable à ses yeux demande toute mon attention & toute ma vigilance. Tout le reste m'est indifférent.

ARTICLE 3.

JE vois deux ordres de choses : les unes qui peuvent me rendre agréable ou désagreable au Seigneur ; ce sont mes seules actions : les autres qui n'y peuvent rien par elles-mêmes ; comme sont les biens & les maux extérieurs, l'état de ma santé ou de ma fortune, l'applaudissement ou la persecution des hommes. Je dois donc toute mon application aux choses du premier ordre, & toute mon indifférence à celles du second. Du reste je n'ay nulle dépendance de

ferez plus que ce que vous voudrez bien faire ; & qui que ce ſoit n'étant en eſtat de vous nuire, vous n'aurez jamais d'ennemi par cette même raiſon que perſonne ne ſçauroit vous nuire.

ARTICLE 4.

A*Spirant donc à de ſi grands avantages, mettez-vous bien dans l'eſprit qu'il ne ſuffit pas d'y deſtiner ſeulement une partie de vôtre application ; mais qu'il faut que vous abandonniez pour jamais une partie de vos deſſeins, & que vous en remettiez l'autre à un autre tems. Car ſi vous partagez vos ſoins à ce projet, & à ceux de vous enrichir & d'entrer dans les charges ; ce que vous en donnerez au premier pourra bien vous empêcher de réuſſir dans les deux autres, mais ne ſuffira pas pour vous établir dans la ſeule ſituation qui produit la liberté & la félicité.*



tout ce qui m'eſt indifferent ; me voilà donc indépendant de toute la créature extérieure. Mon ame, *vous adorerez le Seigneur vôtre Dieu, & vous ne servirez que lui ſeul.*

ARTICLE 4.

LE projet d'eſtre à Dieu, & celui d'eſtre au Monde, ne ſont pas deux affaires à eſtre menées de front ; il faut opter. Les ames qui ſe bornent au tems ne meritent pas d'eſtre immortelles. Abandonnez-leur les chiméres brillantes de l'ambition humaine. *Laiſſez aux morts le ſoin d'enterrer leurs morts. Aprés tout une ſeule choſe eſt neceſſaire.*

ARTICLE 1. In Capite libri ſcriptum eſt de me, ut faciam voluntatem tuam, Deus meus : volui, & legem tuam in medio cordis mei. *Pſ.* 39.

ARTICLE 2. Ego, quæ placita ſunt, facio ſemper. *Joan. Cap.* 8.

ARTICLE 3. Dominum Deum tuum adorabis, & illi ſoli ſervies. *Matt. C.* 4.

ARTICLE 4. Dimitte mortuos ſepelire mortuos ſuos. *Matt. Cap.* 8.

Porrò unum eſt neceſſarium *Luc. C.* 10.



CHAPITRE II.

Usage de la maxime fondamentale pour le retranchement des sensibilitez, des desirs, & des aversions inutiles.

ARTICLE I.

SI-tôt que l'idée de quelque chose vous vient effrayer, répondez-lui : Va, tu n'es qu'une idée, & nullement la chose-même que tu me peins si terrible. Examinez ensuite vôtre objet de plus prés, & jugez-en par les régles que vous avez déja en main, & premierement par celle-ci qui est la plus sure : La chose dont il s'agit est-elle de l'ordre de celles qui sont en nôtre disposition ? *car si vous trouvez qu'elle n'en est pas, il vous sera aisé d'ajoûter : cela ne m'est donc de rien.*

ARTICLE 2.

SOuvenez-vous que c'est le propre du desir de vous promettre que vous aurez les choses que vous souhaittez ; comme c'est

CHAPITRE II.

Usage de la maxime fondamentale pour le retranchement des sensibilitez, des desirs, & des craintes inutiles.

ARTICLE I.

Consolez-moi : je me suis fait un redoutable ennemi qui est en estat de me perdre. Qu'avez-vous fait pour vous l'attirer ? Ma conscience ne m'a pas permis de lui rendre un service qu'il jugeoit tres-important. *Puissiez-vous estre toûjours aussi heureux* que vous l'estes, *puisque vous avez fait une chose agréable aux yeux du Seigneur. Allez donc, & mangez vôtre pain en joye, & buvez vôtre vin avec allegresse, parce que vos œuvres plaisent à Dieu.* Nous ne devons estre affligez que de lui avoir déplû : c'est la reforme la plus générale qui se puisse faire de nos sensibilitez superfluës.

ARTICLE 2.

Qui reduiroit tous les desirs à un seul, & toutes les craintes à une seule, ce seroit donner une assiéte assez

le propre de l'averſion de vous flater que vous ne tomberez point dans les diſgraces qui vous font peur : & que comme on eſt malheureux quand on n'obtient pas les biens qu'on ſouhaitte, on eſt miſerable quand on tombe dans les miſeres dont on a averſion. Or vous n'y tomberez jamais, ſi vous bornez vos averſions aux ſeules choſes qui ne vous laiſſent plus le maître de diſpoſer de vos actions & de tout ce qui doit dépendre de vous. Mais ſi vous abhorrez la maladie, la mort, la pauvreté ; vous ſerez miſerable. Détournez donc vos averſions de toutes les choſes dont nous ne diſpoſons pas, n'en ayez que pour celles qui intereſſent nôtre liberté, & nôtre indépendance. Quant aux deſirs, commencez par les retrancher tous par proviſion. Car s'il vous arrive d'en avoir pour quelqu'une de ces choſes qui ne ſont point en nôtre pouvoir ; vous ſerez ſurement malheureux : & quand vous n'en auriez que pour celles qui dépendent de nous ; vous n'eſtes pas encore capable de ſçavoir à quel dégré d'ardeur il convient de les ſouhaitter. Prenez au moins le parti d'être toûjours moderé, diſcret, & réſervé, ſoit en fait de deſir, ou en fait d'averſion.

ferme à une ame. *Que desirai-je dans le Ciel*, mon Dieu, *& que veux-je sur la terre, sinon vous seul ? Celui qui craint le Seigneur ne craindra rien.* Je ne vois pas par quel endroit l'opulence, l'éclat, l'authorité peuvent faire plaisir à Dieu : je n'y vois rien à desirer. Je ne vois pas ce qui pourroit l'offenser dans la pauvreté, dans la maladie, dans la mort. M'a-t-il défendu de supporter l'indigence, d'estre malade, ou de mourir ? Pourquoi m'en ferai-je des sujets de peine & d'aversion ? Ce n'est pas tout : s'il lui plaît de nous faire considérer dans un certain jour les prospéritez & les miséres du monde, nos aversions changeront de place avec nos desirs : nos desirs s'attacheront aux miséres du monde, & nos aversions à ses prospéritez : nous serons fiers de l'abjection, & contents des souffrances : nous nous résignerons à estre riches & considérez malgré nous.

ARTICLE 1. Bene sit tibi, cùm feceris quod placet in conspectu Domini. 3. *Esdræ. C. 6.*
Vade ergo, & comede in lætitia panem tuum, & bibe cum gaudio vinum tuum : quia Deo placent opera tua. *Ecclesiast. C. 9.*

ARTIC. 2. Quid mihi est in cœlo, & à Te quid volui super terram ? *Psal.* 72.
Qui timet Dominum nihil trepidabit. *Eccle. C.* 34.

CHAPITRE III.

Ne pas se troubler pour tout ce qui arrive conformément à la nature des choses ou aux usages ordinaires ; parce qu'il ne dépend pas de nous d'y rien changer.

ARTICLE I.

*DAns toutes les choses qui vous sont plaisir, ou qui vous sont de quelque usage, accoutumez-vous à considerer leur qualité & leur nature ; en commençant par les moins importantes. Si vous aimez un * vaisseau de terre, faites réflexion que ce n'est aprés tout qu'un vaisseau de terre : car vous ne serez pas surpris s'il vient à estre rompu. Si vous aymez vôtre Fils ou vôtre Femme, souvenez-vous qu'ils sont mortels ; car leur mort ne vous causera aucune surprise.*

* La comparaison d'un vaisseau de terre, *d'un Pot*, χύτρα qui semble grossiére quand on ne connoist pas le stile des Philosophes ; ne peut-elle pas avoir esté prise de ces paroles de la 1. Epitre de S. Paul aux Thessaloniciens qui pouvoit être venüe à la connoissance d'Epictete ? τὸ ἑαυτου σκεῦος son vaisseau, *sa Femme*, selon plusieurs Interpretes.

ARTICLE 2.

SUr le point d'entreprendre quelque chose, examinez-en les circonstances ordinaires. Si vous allez au bain, remettez-

CHAPITRE III.

Ne pas se troubler pour tout ce qui arrive conformément à la nature des choses, ou aux usages ordinaires, parce que tout est réglé par la divine Providence.

ARTICLE I.

CRoirai-je vous consoler de la perte de vôtre Fils ou de vôtre Femme, comme de la perte d'une glace ou d'une porcelaine ; parce qu'il n'y a pas plus de merveille à mourir pour tout ce qui est mortel, qu'à estre cassé pour tout ce qui est fragile ? J'ai quelque chose de mieux à vous dire. Dieu est le maître de nos jours. Il a appellé à la possession de son Royaume une personne qui vous estoit chere. Ne dites-vous pas tous les jours au Seigneur, *Que vôtre volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel?* Estes-vous enfin devenu moins agréable à ses yeux par cette perte ? Comment oubliez-vous que vous n'avez que ce seul intérêt au monde ?

ARTICLE 2.

COmme la volonté du Seigneur est le motif de toutes vos entreprises, n'en commencez jamais aucune sans un

vous ce que vous sçavez qui s'y passe, qu'on s'y jette de l'eau, qu'on s'y dispute les places commodes, qu'on s'y dit des choses desobligeantes, & qu'on y est quelquefois volé. Vous entreprendrez bien cette action avec plus de seûreté pour vôtre vertu, lorsque vous vous serez dit aprés de semblables réflexions, Il n'importe, je veux & m'aller baigner & conserver ma tranquillité naturelle quoi qu'il puisse m'arriver dans le bain. Observez le même quoi que ce soit que vous alliez faire. Car de cette sorte, s'il vous arrive quelque contre-tems en vous baignant; vous serez tout prêt à vous dire, j'en ay bien voulu courir le risque, & je me suis proposé de plus d'y conserver ma moderation ordinaire: ce que je ne ferois pas, si je me tourmentois de ce qui vient d'arriver.



acquieſcement général à tout ce qui en pourra arriver par ſa permiſſion ou par ſon ordre. Suppoſez toûjours que la Providence divine *atteint ſans obſtacle du commencement à la fin* de chaque affaire, *& qu'elle en régle les incidens par des vües qui doivent faire aimer ſa douceur.* Elle vous embarque dans un bon deſſein, elle vous fait luter contre les difficultez, elle vous fait quelquefois abandonner vôtre projet, quand elle permet qu'il vous devienne impoſſible. Ou plûtôt vous n'abandonnez jamais vôtre projet qui eſt celui de lui plaire; & vous ne manquez jamais vôtre coup. Vous ne regardez pas l'homme qui vous inquiette, mais Dieu qui vous conduit: on ne vous donne pas le change. Un Philoſophe inquieté ſe conſole en diſant, *Ne devois-je pas ſçavoir que les hommes ſont des Foux incommodes*; il fonde ſa ſageſſe ſur leur folie. Un Chrétien dit, *Dieu a toûjours raiſon : je n'examine, je ne condamne perſonne.*

ARTICLE 1. Fiat voluntas tua ſicut in cœlo & in terra. *Matth. C. 6.*

ARTICLE 2 Sapientiam autem non vincit malitia. Attingit ergo à fine uſque ad finem fortiter, & diſponit omnia ſuaviter. *Sap. C. 7. & 8.*

CHAPITRE IV.

Qu'on n'eſt miſérable que par opinion ; d'où il ſuit que celui qui ne ſe laiſſe plus gouverner par l'opinion eſt toûjours content.

ARTICLE I.

CE ne ſont pas les choſes mêmes, qui effraient les hommes, mais les idées qu'ils ſe forment des choſes. La Mort, par exemple, n'eſt pas un mal : car Socrate s'en ſeroit bien aperceû. Mais l'idée de ceux qui la regardent comme un mal, fait qu'elle en devient un pour eux, Lors donc que nous nous trouvons ou traverſez dans nos deſſeins, ou alarmez de quelque péril ; ne nous en prennons point aux autres, mais à nous mêmes, c'eſt à dire, à nos propres imaginations.

ARTICLE 2.

IL n'appartient qu'à un ignorant de re-jetter ſur les autres la cauſe du mal qu'il ſouffre : celui qui s'en donne le tort, commence à s'inſtruire : celui qui n'a rien ni à ſe reprocher, ni à reprocher aux autres, je vous le donne pour un homme déja inſtruit.

CHAPITRE IV.

Qu'on n'est misérable que dans les états où Dieu ne nous veut pas : d'où il suit que quand il nous veut dans l'affliction, nous y pouvons estre contens.

ARTICLE I.

CE ne sont point les accidens humains qui troublent nôtre tranquillité ; mais c'est nôtre opposition, ou nôtre inattention à l'ordre divin par lequel ils arrivent. La mort, par exemple, n'est pas un mal : car S. Paul ne diroit pas, *Je desire d'estre dégagé des liens du corps & d'estre avec JESUS-CHRIST.* La pauvreté & la persécution ne sont pas des miseres ; puisqu'il asure *Qu'il est comblée de joye parmi toutes ses souffrances.* Qui fait sa félicité de souffrir, ne sçauroit être misérable, c'est un des secrets de la Philosophie Chrétienne.

ARTICLE 2.

CElui qui s'inquiete de ce qu'il souffre, ne mérite pas le nom de Chrétien : celui qui acquiesce tranquillement à sa souffrance y adorant l'ordre de Dieu, c'est un Chrétien ordinaire : celuy qui s'en fait un sujet de joye & d'action de graces, c'est un Chrétien parfait.

ART. 1. Desiderium habens, &c. *Philip. C. 1.* Superabundo gaudio, &c. 2. *Cor. C.* 1.

CHAPITRE V.

Réfléxions sur la vanité, & contre les attachemens. On se glorifie de choses qu'on n'a point. On prend des attachemens sur une route, oubliant la Patrie.

ARTICLE I.

NE faites jamais vanité d'aucun avantage qui vous soit étranger. Si vôtre cheval se loüoit d'être beau, cela seroit supportable. Mais que vous vous glorifiez d'avoir un beau cheval, c'est vous faire un merite des qualitez d'une bête. Voulez-vous sçavoir ce qui est à vous? C'est l'usage de vos pensées; & lorsque vous vous les donnez les plus justes & les plus naturelles sur chaque chose, vous pouvez en concevoir quelque complaisance; car c'est un bien qui est à vous.

ARTICLE 2.

COmme si durant le cours d'une navigation vôtre vaisseau étant obligé de s'approcher de la côte pour faire de l'eau, on vous avoit permis d'aller à terre; vous pouriez bien peut-être y ramasser en passant ou quelque coquillage ou quelque oignō

CHAPITRE V.

Réflexions contre la vanité, & contre les attachemens. On se glorifie de ce qui est à Dieu. Si peu qu'on s'attache au préjudice de l'amour qui lui est dû, on aime ce qu'on doit haïr.

ARTICLE I.

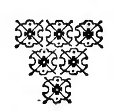
CElui qui croit voir en soi quelque bonne qualité, a fort peu de veritable lumiere ; celui qui s'en glorifie est dans le dernier aveuglement. Le Sage de l'Academie croyoit au moins se pouvoir applaudir de sa vertu : Le Sage de l'Ecole Chrétienne ne voit rien qui soit si peu à lui que sa vertu. Il ne se fait pas dire : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point receu ? Que si vous l'avez receu, pourquoy vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point receu* ? Il se le dit lui-même à toute heure.

ARTICLE 2.

NE conçoit-on pas que les personnes les plus chéres & les plus necessaires sont haïssables du moment qu'el-

ART. I. *Quid habes quod non accepisti ? si autem accepisti ; quid gloriaris quasi non acceperis* ? 1. Cor. c. 7.

de fleur, mais vous auriez toujours l'esprit au navire, & l'oreille tenduë à écouter si le Capitaine n'appelle point à bord; & du moment que vous entendriez sa voix, vous quitteriés tout, crainte d'être garotté & rembarqué à la façon d'un mouton. De même si durant le cours de cette vie il vous a été donné ou une femme ou un fils à la place de ces coquillages ou de ces fleurs dont on vient de parler; vous n'aurez garde de vous y attacher en sorte que vous soiez fâché de finir la navigation. Mais si le Pilote vous appelle afin de vous embarquer pour l'autre monde; abandonnant toutes ces choses, vous courrez au Vaisseau sans regarder derriere vous. Gardez-vous sur tout de vous en écarter beaucoup si vous êtes déja dans l'âge, de peur qu'étant appellé & manquant de forces pour courir, vous ne soyez embarqué d'une maniere desagréable.



les veulent contester à Dieu nôtre cœur? Cependant nul Legislateur n'avoit eû l'assurance de dire qu'il falloit les haïr. En voila un qui a assez de droiture; il faut qu'il soit plus qu'Homme. *Si quelqu'un ne hait pas son pere & sa mere, sa femme & ses enfans, ses freres & ses sœurs, & même sa propre personne, il n'est pas en état de venir à moi, il ne sçauroit être mon disciple*, dit le Maître des Chrétiens. Un sage voyageur ne se fait pas des attachemens sur sa route; & *nous sçavons bien que tandis que nous habitons dans ce corps, nous voyageons loin du Seigneur, & hors de nôtre Patrie: car nous n'avons point ici de ville permanente, mais nous cherchons celle où nous devons un jour habiter. Ainsi, que ceux qui ont une femme, soient comme s'ils n'en avoient point; & que ceux qui usent des choses de ce monde, s'y comportent comme s'il n'y avoit rien qui fust à leur usage, car la figure de ce monde passe.* On peut dire qu'elle est passée pour les personnes âgées, à qui il seroit encore plus honteux qu'aux autres de s'y attacher avec un visible danger de ne pouvoir s'en dégager sur le point où ils sốt d'être embarquez pour l'éternité.

ART. 2. *Si quis venit ad me*, Luc. c. 14. *Scientes quoniam*, Cor c. 5. *Non enim habemus*, Hebr. c. 13. *Reliquum est. &c.* 1. Cor. c. 7.

CHAPITRE VI.

Maxime d'indolence à l'égard des choses qui sont hors de nous ; & nôtre corps est du nombre de ces choses. *Pour tout ce qui arrive indépendamment de nôtre volonté, il n'y a que deux partis à prendre, ou celui de le trouver bon, ou celui de le trouver mauvais : le premier est le meilleur.*

*Ne souhaitez pas que les choses soient comme vous les voulez, mais comme elles sont ; & vous aurez toûjours ce que vous souhaitez. La maladie attaque le corps, & non pas l'ame, à moins que l'ame ne veüille bien s'en tourmenter sans necessité. Boiter * est un desagrément pour le pied, & non pas pour l'esprit. Raisonnant en la même maniere sur les autres accidens de cette nature, vous trouverez qu'ils ne vous regardent pas, mais quelque chose distincte de vous.*

* Epictete étoit luy-même boiteux, comme on l'a pû voir dans l'Epître qui est au commencement de ce livre.

CHAPITRE VI.

Maxime de tranquillité ſur tout ce qui peut nous arriver indépendamment de nôtre volonté, pourveu que d'ailleurs la gloire du Seigneur n'y ſoit point interreſſée. Ce que Dieu fait tout ſeul, eſt le mieux fait.

ARTICLE I.

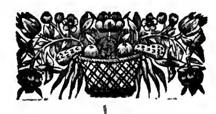
C'Eſt une grande décharge de n'avoir point à nous examiner ſur ce qui nous arrive par la ſeule diſpoſition de la Providence. Où Dieu demande nôtre cooperation, c'eſt où nous devons craindre; car ce qui y ſera de nous y pourra tout gâter. S'il y a quelque choſe de deſagréable dans vôtre taille ou dans vôtre figure; vous aurez toûjours à dire: ***C'eſt luy qui nous a faits; nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes.*** Pouſſez cette réfléxion juſqu'à tout ce qui vous manque du côté de la naiſſance, du côté de l'eſprit, du côté des biens, & de la faveur.

Benè omnia fecit. Marc c. 7.
Ipſe fecit nos, & non ipſi nos. Pſ. 99.

CHAPITRE VII.

Dans les choſes où les hommes prennent des partis differents, on doit juger le meilleur celui qui eſt ſurement au pouvoir de tous les hommes.

SUr chaque choſe qui ſe preſente, examinez ce qui dépend de vous par rapport à ſon uſage. Il ſe préſente un objet capable d'inſpirer de l'amour. Vous trouverez qu'à ſon égard le parti qui dépend de vous eſt celui de la continence. Il en eſt de même de celui de la fermeté à l'égard des choſes pénibles, & de celui de la patience à l'égard des outrages. Si vous vous faites une habitude de cet examen, vous ne vous abandonnerez pas aux premiers mouvemens que les objets excitent en vous.



CHAPITRE VII.

Dans les choſes où les hommes prennent des partis differents, je dois juger le meilleur celui qui donne moins d'affaire à mon cœur aprés les choſes créées.

ICi je vois briller de la beauté, là des dignitez & des richeſſes. Il n'y a que deux partis ; l'un de fermer les yeux à tous ces objets tentans, & mon cœur demeurera libre : l'autre de commencer les démarches ; & ſoit qu'elles réuſſiſſent ou non, je prévois que mon cœur va être bien occupé. Le premier parti eſt préférable : car je ſçai bien à qui je garde mon cœur. *Vous aimerez de tout vôtre cœur le Seigneur vôtre Dieu.*

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo. Matth. 22.



CHAPITRE VIII.

Maxime pour ſoûtenir avec fermeté la perte des choſes extérieures. *On doit rendre de bonne grace ce qui nous avoit été prêté avec beaucoup de bonté.*

NE *dites jamais d'aucune choſe*, Je l'ay perduë ; *mais*, je l'ay renduë. *Un enfant vous eſt mort ; vous l'avez rendu : un domaine vous a été enlevé ; pourquoy ne direz-vous pas auſſi que vous l'avez rendu ? Mais c'eſt un méchant homme qui vous l'a enlevé. Que vous importe de quelle main ait voulu ſe ſervir, pour le reprendre, celui qui vous l'avoit prêté ? Tandis qu'il vous y laiſſe, demeurez-y comme chez autrui, & comme font les voyageurs dans l'hôtellerie.*

CHAPITRE IX.

Maxime contre la crainte de manquer des choſes neceſſaires à la vie. *Il vaut mieux en manquer, que de manquer de ſageſſe.*

S*I vous voulez faire quelque progrez dans l'étude de la ſageſſe, défaites-vous de ces raiſonnemens.* Si je néglige

CHAPITRE VIII.

Maxime pour benir le Seigneur dans nos pertes temporelles. Tout est à lui.

SI quelque chose étoit à nous, ce seroit nous-mêmes : mais nous ne sommes pas à nous ; car *nous sommes au Seigneur* : à plus forte raison tout ce que nous pouvons perdre n'est pas à nous. Disons toûjours, *le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, que le Nom du Seigneur soit beni.* Peut-être verrions-nous avec des yeux éclairez, que plus la façon de reprendre son bien paroît violente, plus elle est amoureuse, & que la discontinuation du bienfait est un plus grand bienfait.

Domini sumus. Rom. c. 14. *Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum.* Job. c. 1.

CHAPITRE IX.

Maxime contre la crainte de manquer des choses necessaires à la vie. Dieu y pense pour nous, tandis que nous pensons à le servir.

NE vous laissez point gagner à telles ou semblables inquietudes pardonnables à des Gentils qui ne reconnois-

mes affaires, je viendrai à manquer des choses necessaires à la vie. Si je cheris mon valet, j'en ferai un faineant. *Car il vaudroit encore mieux mourir de faim sans chagrin & sans crainte, que de vivre troublé au milieu de l'abondance. Il vaut encore mieux que vôtre valet soit faineant que si vous étiez inquiet & malheureux. Commencez à fortifier vôtre vertu dans les petites épreuves. On vous a répandu vôtre huile, on vous a bû vôtre vin de reserve; dites en vous-même: c'est à ce prix-là qu'on me vend l'heureuse indolence; c'est ce qu'il faut qu'il m'en coûte si je veux joüir d'une parfaite égalité d'esprit. On ne donne rien pour rien. Quand vous appellez vôtre valet, songez qu'il se peut faire que ce valet n'entende pas; ou s'il entend ce que vous lui voulez, qu'il lui plaist de faire tout le contraire. Au reste un valet ne merite pas que vous lui fassiez l'honneur de faire dépendre de lui vôtre bonne humeur ou vôtre tranquillité.*

ſent point de Providence. *Qu'aurons-nous pour nous nourrir, & de quoy nous habillerons-nous? Il ſuffit que vôtre Pere Ceſte n'ignore pas vos beſoins. La vie n'eſt-elle pas quelque choſe de plus conſidérable que la nourriture?* Pourquoi donc craignez-vous que tandis qu'il vous accorde ce qui eſt plus, il vous refuſe ce qui eſt moins? *Et le corps ne vaut-il pas mieux que l'habillement?* Quelle raiſon avez-vous donc de craindre que vous ayant donné un corps, il vous refuſe de quoy le couvrir? Au reſte du moment qu'il ne voudra plus vous conſerver le corps & la vie, vous n'aurez plus beſoin ni d'étofes ni d'alimens. *Nous ne vivons pas pour nous*; car en tel cas ce ſeroit à nous-mêmes de pourvoir à l'entretien de nôtre vie; mais *nous vivons, & nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes au Seigneur.* Laiſſons-lui tout le ſoin de ce qui eſt à lui, ſans nous en inquieter.

Nolite ſolliciti eſſe dicentes, Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur? Hæc enim omnia gentes inquirunt. Scit enim Pater veſter quia his omnibus indigetis. Nonne anima plus eſt quàm eſca, & corpus plusquàm veſtimentum? Matth. c. 6.

Nemo noſtrûm ſibi vivit, & nemo ſibi moritur: ſive enim vivimus Domino vivimus, ſive morimur Domino morimur. Sive ergo vivimus, ſive morimur, Domini ſumus. Rom. c. 14.

CHAPITRE X.

La grande habileté d'un homme pour les affaires du monde eſt un mauvais préjugé pour ſon attention ſur luy-même.

SI vous voulez faire quelque progrez dans l'étude de la ſageſſe, conſentez de bon cœur qu'on ne vous trouve ni capacité ni lumière pour toutes les affaires extérieures : ſouhaitez même de paroître n'y rien entendre ; & ſi quelques-uns ont une meilleure opinion de vous pour ce regard, eſtimez-vous-en d'autant moins. Car il n'eſt pas aiſé qu'ayant acquis quelque talent pour les choſes du dehors, vous puiſſiez avoir eû ſur vous-même toute l'attention neceſſaire pour ſuivre toûjours les mouvemens les plus naturels & les plus raiſonnables de l'ame. Il eſt d'une neceſſité abſoluë que s'attachant à l'une de ces occupations on néglige l'autre.



CHAPITRE X.

La grande habileté d'un homme pour les affaires du monde eſt un mauvais préjugé pour ſon application à ce qui eſt du ſervice de Dieu.

S*I quelqu'un de vous s'imagine être ſage ſelon le monde, qu'il devienne fou à cet égard pour être veritablement ſage : car la ſageſſe de ce monde eſt une folie devant Dieu. Nul ne peut ſervir deux Maîtres, Dieu, & le monde :* c'eſt pour cette raiſon que *quiconque s'eſt enrôlé au ſervice de Dieu, ſe débarraſſe inceſſamment des affaires ſeculieres, afin de plaire à ceu à qui il s'eſt donné.*

Si quis videtur inter vos ſapiens eſſe in hoc ſæculo, ſtultus fiat ut ſit ſapiens : ſapientia enim hujus mundi ſtultitia eſt apud Deum. 1. Cor. c. 3.
Nemo poteſt duobus Domini ſervire. Math. c. 6.
Nemo militans Deo implicat ſe negotiis ſæcularibus : ut ei placeat cui ſe probavit. 2. Tim. c. 2.



CHAPITRE XI.

Maxime d'humanité à l'égard des gens que l'on a à son service. *On ne peut attendre que des fautes des gens de cette condition.*

SI vous vous étiez mis dans l'esprit que ni vos enfans, ni vôtre femme, ni vos amis ne dussent jamais mourir, ce seroit une veritable folie ; car ce seroit regarder comme dépendant de vôtre volonté ce qui n'en peut jamais dépendre, & comme étant à vous ce qui n'y est pas ; je veux dire leur conservation Vous n'êtes pas plus judicieux de prétendre que le valet qui vous sert ne doive jamais faillir : car c'est vouloir que la bêtise même ne soit pas bêtise, mais quelque chose de mieux. Si vous voulez n'avoir jamais de desir inutile, c'est une chose qui dépend de vous. Attachez-vous donc à ce qui ne passe pas vôtre pouvoir.



CHAPITRE XI.

Maxime de charité & de douceur pour les gens que l'on a à son service. Ces gens-là ont un autre Maître toûjours prest à leur pardonner leur fautes.

CRoyez-vous que les gens qui vous servent n'ayent d'autre Maître que vous? *Le Seigneur a fait le grand & le petit, & il s'applique à tous avec un soin égal.* Il est le Pere & le Maître commun. *Si le serviteur d'autruy commet quelque faute, cela regarde son maître.* Vôtre serviteur ne manque jamais à vôtre égard sans manquer à l'égard de cet autre Maître. Il fait beau voir que vous soyiez le plus inéxorable des deux qu'il offense. Mesurez la distance de ce Seigneur commun à vous son serviteur, & celle de vous à cet autre serviteur subalterne.

Pusillum & magnum ipse fecit, & æqualiter cura est illi de omnibus. Sap. c. 6.
Tu quis es qui judicas alienum servum? Domino suo stat, aut cadit. Rom. c. 14.



CHAPITRE XII.

Le moyen de n'avoir jamais de Maître, c'eſt de n'attendre ni ne craindre rien de qui que ce ſoit.

ON peut ſe dire veritablement maître d'un homme quel qu'il ſoit, du moment qu'on peut ou lui faire avoir ce qui lui fait plaiſir, ou éloigner de lui ce qui lui fait peine. Que celui donc qui veut être bien libre, & qui ne veut point avoir de maître, ſe garde de deſirer ou de craindre quoy que ce ſoit qui dépende d'autruy. Autrement il prend le train de vivre en eſclave.

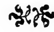


CHAPITRE XII.

Le moyen de n'avoir jamais de Maître incommode, c'est de se dévoüer uniquement au service de Dieu.

SErvir Dieu c'est regner. Qui a pris ce parti s'est mis au dessus de tout. Le Superieur qui lui commande n'est pas proprement celui à qui il obéit : il voit bien loin au de-là de l'homme. L'homme peut être dur & injuste : mais *le Seigneur est doux & droit*, & *c'est le Seigneur qui le gouverne.* On découvre toûjours ce Maître au travers de ceux qui le représentent le plus imparfaitement, & *l'on le regarde* bien moins comme Maître que *comme Pere quand on a receu son Esprit : & où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté.*

Dulcis & rectus Dominus.
Dominus regit me.
Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus Abba, Pater. Rom. c. 3.
Ubi autem spiritus Domini, ibi libertas. 2. Cor. c. 3.



CHAPITRE XIII.

Le Sage se doit comporter dans le monde comme un homme qui sçait vivre se comporte dans un festin.

SOuvenez-vous de vous gouverner dans la vie comme vous faites dans un repas. Quelque chose de ce qui a été servi se trouve naturellement devant vous ; il ne vous est pas deffendu d'y porter la main pour en prendre un morceau avec toute la propreté necessaire. On fait courir une assiette de quelque autre chose, gardez-vous de l'arrêter : On tarde à vous servir de quelque autre, ne laissez pas appercevoir que vous en ayiez envie, & attendez vôtre tour. Si vous reglez vos desirs de la même sorte par rapport à vôtre femme, ou aux enfans qu'elle peut vous donner ; ou quand il s'agit des dignitez & des richesses, vous vous rendrez digne d'être receu quelque jour à la table des Dieux. Que si vous n'acceptez pas même tout ce qui vous vient naturellement, & si vous en sçavez mépriser ce qu'il faut, alors les Dieux ne partageront pas seulement avec vous leur table, mais leur Empire. Car c'est ainsi que

CHAPITRE XIII.

Chrétien se doit comporter dans le monde comme un homme infirme & languissant se comporte dans un festin.

VOyez comme un homme relevé de maladie, ou valetudinaire, est oblide se ménager à une table magnifi-ment servie. Il n'a garde de toucher ragoûts; il laisse les viandes les plus uises pour les plus ordinaires & les s saines; & le moins qu'il peut prende nourriture c'est toûjours le mieux: s'il a son Medecin avec lui, il ne te de rien que par son ordre. *Nous mes si languissans, si malades, nous nos Peres*, qu'il faut que nous soyons faitement temperans dans l'usage de ce qui seroit capable de nous faidevenir pires, en allumant de plus plus la cupidité; car *la cupidité est acine de tous les maux.* Nous sçavons a elle nous vient, & que nous ne rions jamais nous en délivrer. Mais *randeur de l'infirmité nous rend l'asobre & tempérante.* Et il nous est endu du Ciel un Medecin qui nous

Diogene, Heraclite, & quelques autres ont été nommez & ont été effectivement des Hommes divins.

CHAPITRE XIV.

Le Sage ne compatit pas aux maux extérieurs de son prochain, mais seulement il en fait semblant, quand il est necessaire, afin de le consoler.

QUand vous verrez quelqu'un qui s'afflige de l'absence de son fils qui est allé voyager, ou de la perte de ses biens ; ne vous laissez pas surprendre à la pensée qui vous viendra d'abord que la cause de son mal est hors de lui. Mais distinguant ce qu'il y a là d'exterieur & d'interieur à son égard, ne balancez pas à dire en vous-même : Ce n'est pas précisément ce qui luy est arrivé qui l'afflige, puisqu'un autre n'en perdroit pas son repos ; mais c'est le mauvais tour que son imagination y donne. Vous pouvez bien lui dire quelque chose pour le consoler, pourveu toutefois que vous n'y mettiez que

ppris sa qualité, & nôtre état par ces
roles : *ce n'est pas à ceux qui se por-
t bien qu'il faut un Medecin, mais à
x qui se portent mal.* Ne passons point
1 ordonnance ; observons le regime
'il nous a prescrit.

'os & *Patres nostri talibus morbis languemus.* 4. Esdræ.
.*Sobrii, &c.* 1. Petri, c. 1. *Radix, &c.* 1. Tim. c. 6. *Infir-
as gravis, &c.* Eccl. 31. *Non est opus, &c.* Math. c. 9.

CHAPITRE XIV.

: Chrétien compatit du fond du cœur à tous les maux de son prochain, & il le plaint pour des accidens pour lesquels il ne se plaindroit pas luy-même.

) *Leurés avec ceux qui pleurent, vous éloignant du mensonge de quelque espe- qu'il soit*, en sorte que vos yeux ne ientent pas : *car nous sommes membres les 1s des autres*, & les peines sont commu- es entre nous. Nous ne souffrons à pro- rement parler que des maux des autres ; ar pour les nôtres, nous les trouvons oûjours audessous ou de nos pechez, ou e nos desirs. Car comme nous ne ju- geons pas nos freres, nous plaignons des nnocens qui souffrent à la place du cou- able, c'est à dire, à nôtre place ; & omme d'ailleurs nous sommes instruits aimer les souffrances, nous sommes fâ-

des paroles ; & il ne vous est pas même défendu de joindre vos regrets aux siens si la bienséance le demande ; mais gardez bien que ces regrets ne vous partent du cœur.

CHAPITRE XV.

Estre content du rolle qui nous est échû sur la terre, & ne songer qu'à le bien joüer.

*Figurez-vous que vous êtes Auteur d'une Pièce de Thèatre, courte ou longue, ainsi qu'il plaît au Maître de la Troupe. S'il vous fait faire le personnage de Pauvre, acquitez-vous-en le mieux & plus naturellement que vous pourrez, & ainsi de ceux * de Boiteux, de Prince, de Villageois. Car c'est vôtre affaire de bien joüer le rolle qui vous est donné ; & c'est l'affaire du Maître de vous choisir vôtre rolle.*

* Voyez la remarque du Chapitre V I.

hez de manquer ces occasions précieu-
:s que le Seigneur leur donne de lui
narquer de l'amour.

Flete cum flentibus. Rom. c. 12. *Deponentes mendacium quimini veritatem unusquisque cum proximo suo quoniam mus invicem membra.* Ephes. c. 4.

CHAPITRE XV.

Vous persuader que le Seigneur nous a destiné les derniers rolles parmi les hommes, & que nous y pouvons mieux réussir à lui plaire qu'en joüant les premiers.

L me semble que Dieu nous fait paroître sur la scéne de l'Univers *comme s derniers des hommes, & tels* à peu prés *te ces malheureux qui sont destinez à ourir* dans les Amphitheatres ; & que est en cette qualité que *nous sommes nnez en spectacle au Monde, aux Ans, & aux Hommes.* Ce rolle est surèent de son choix ; les autres pourroient en être du nôtre. Au reste nous ne ions jamais mieux à la satisfaction du aître, que quand nous nous faisons ller du Parterre. *Est-ce que je me mets peine de plaire aux Hommes ? Si je isois encore aux Hommes, je ne serois s serviteur de JESUS-CHRIST.*

uto quòd Deus nos novissimos ostendit, &c. 1. Cor. 4. *An quæro hominibus placere? Si adhuc hominibus plam, servus Dei non essem.* Gal. 1.

CHPITRE XVI.

Maximes pour s'affermir contre les maux exterieurs que l'on peut prévoir, ces maux ne s'adressent point à moi.

SI le croassement d'un Corbeau semble vous annoncer quelque malheur, ne vous abandonnés pas à cette imagination : mais vous dissuadant vous-même de tout ce qui est hors de vous, dites : Ce n'est pas à moi que ce cri pronostique quelque chose de sinistre, mais c'est ou à mon corps, ou à mon bien, ou à ma reputation, ou à mes enfans, ou à ma femme. Au contraire, je puis, si je veux, tourner cet augure à mon avantage : car quoi qui m'arrive, il ne tiendra qu'à moi d'en retirer quelque utilité.

CHAPITRE XVI.

Maxime pour s'affermir contre les maux exterieurs que l'on peut prévoir. Ces maux ne ſçauroient m'arracher du cœur l'amour de mon Dieu.

NOus n'abbaiſſons pas la Foy juſqu'à nous en fortifier contre le ra-
iage ou le vol d'un oiſeau ; nous ſup-
oſons qu'il n'y auroit tout au plus
u'un oiſeau qui pût comprendre ce
ue luy voudroit un autre oiſeau. Mais
ie toute la nature, que toute la crea-
ire s'arme, nous lui portons un défi
niverſel. *Je ſuis aſſuré que ni la mort,
la vie, ni ce qui eſt au deſſous de moi,
ce qui eſt au deſſus, ne ſçauroit me
parer de mon Dieu.* Il eſt vrai qu'il faut
re un ſaint Paul pour parler ce langa-
e.

Certus ſum quia neque mors, neque vita, neque altitudo, que profundum, neque creatura alia poterit nos ſeparare charitate Dei. Rom. c. 8.

CHAPITRE XVII.

Le Philoſophe ne veut devoir la victoire des tentations qu'à lui-même.

VOus pouvez eſtre invincible, ſi vous ne vous engagez dans aucun combat, duquel il ne dépende que de vous de ſortir victorieux.

CHAPITRE XVIII.

La Raiſon doit corriger l'opinion touchant la felicité exterieure qui nous rit, & touchant les diſgraces exterieures qui nous font peur..

ARTICLE I.

QUand vous verrez quelqu'un dans un haut degré de gloire ou de puiſſance, ou dans quelque autre ſituation avantageuſe, ne vous laiſſez pas empor-

CHAPITRE XVII.

: Chrétien n'attend la victoire des tentations que de la grace du Seigneur.

NOus abandonnons aux Philosophes leurs fiéres erreurs ; nous nous rennoissons toujours plus foibles que des seaux, mais *nous changeons nôtre foiblescontre la force de Dieu même, quand as sçavons nous défier de nous, & n'esrer qu'en lui seul.*

ii sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. . c. 40.

CHAPITRE XVIII.

1 Foi doit corriger l'opinion touchant les prosperitez & les adversitez temporelles.

ARTICLE I.

Es opinions populaires sont devenuës des sortes d'heresies depuis que la rité a parlé. Nous avons de sa propre uche le livre des *Beatitudes* ou con-

ter par l'opinion jusqu'à dire que cet homme-là est heureux ; car si vous sçavés bien établir vôtre tranquillité dans les seules choses qui dépendent de vous, vous deviendrez également insensible à l'envie & à l'émulation. Vous ne souhaiterez ni d'être General d'Armée, ni d'être Senateur, ni Consul ; mais seulement d'être libre. Or la seule voye pour y parvenir est le mépris de toutes les choses qui ne dépendent pas de nous.

ARTICLE 2.

PEnsez que celui qui dit des paroles offensantes, ou qui frappe, ne fait pas ce que ce traittement a d'injurieux, c'est le pur ouvrage de l'opinion qui le represente comme injurieux. Lors donc que quelqu'un vous a fait mettre en colere ; comptez que c'est vôtre imagination qui vous y a mis. Tachez de resister à la premiere impression d'une fausse idée ; car ayant gagné du temps, vous aurez d'autant moins de peine à vous moderer.



ditions fortunées, reduites a huit : La Volupté, la Gloire & les Richesses n'en sont pas, quoique le vulgaire en pense. Tout cela est en décri sous le nom de *Concupiscence*; comme qui diroit source de desirs inutiles & importuns ; amorce de passions folles & dangereuses ; biens incommodes & empestez.

ARTICLE 2.

LE Philosophe n'a aucun ressentiment des injures ; le Chrétien en a de la joye & de la reconnoissance. Vous êtes *heureux*, nous dit la Verité, *lors qu'à mon sujet on vous couvre d'opprobres, qu'on vous persecute & qu'on dit faussement de vous toute sorte de mal. Réjoüissez-vous alors, & faites-en paroître de la joye, parce que la recompense qui vous attend dans le Ciel est grande.*

ART. 1. Beati pauperes, &c. *Math. c. 6.*

ART. 2. Beati estis cùm maledixerint vobis, &c. *ibid.*



CHAPITRE XIX.

Il est utile de penser aux miseres humaines, & principalement à la mort.

Ayez continuellement devant les yeux la mort, l'exil, & les autres accidens que le vulgaire met au nombre des miseres, mais sur tout la Mort. C'est le moyen de n'avoir jamais de bas sentimens, ni de desirs trop empressez.

CHAPITRE XX.

Choisissez ou d'estre raillé mal-à-propos en suivant le bon parti, ou de l'être avec sujet en l'abandonnant.

Le parti de vaquer à l'étude de la sagesse vous plaît-il? Mettez donc sur vôtre compte que chacun se mocquera de vous, & que chacun vous rira au nez.

CHAPITRE XIX.

Il est necessaire de fortifier la pensée de la mort par celle du Jugement.

LA Mort considerée seule, pouroit inspirer de basses pensées & d'indignes empressemens : témoin ces débauchez qui disent, *Mangeons & buvons aujourd'huy, car nous mourrons demain.* Mais *la consideration de la mort, & celle du jugement, où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres*, jointes ensemble réglent toute la vie, les dernieres rectifient les consequences de la premiére.

Comedamus, & bibamus; cras enim moriemur. If. c. 22.
Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium (Hebr. c. 9.) *
Dei qui reddet unicuique secundum opera sua. Rom. c. 2

CHAPITRE XX.

N'examinez pas ce que les mondains disent de vôtre conduitte, mais ce qu'ils en diront devant le Tribunal du Souverain Juge.

ABandonnerez-vous le bon parti pour les railleries & les insultes des impies? Vous ne le feriez pas pour toutes leurs loüanges & pour toutes

Dieu vous gard Monsieur le Philosophe, *vous dira-t-on*, vous voila venu tout en une nuit comme un champignon : Mais qu'avez-vous à lever ainsi les sourcils ? *pour vous, sans affecter des airs dont on puisse être choqué, soyez inébranlable dans ce que vous avez jugé le meilleur & le plus parfait, comme si c'étoit un poste que Dieu même vous eût donné à garder. Souvenez-vous au reste que si vous payez d'abord de résolution & de constance, vos railleurs se tourneront enfin en des admirateurs ; comme au contraire si vous leur donnez quelque avantage, ils vous trouveront doublement ridicule.*

CHAPITRE XXI.

Le Sage ne cherche point à contenter les autres, il lui suffit d'être content de lui-même.

SI vous sortez hors de vous même pour rechercher l'approbation de qui ce soit, vous voila dez-lors débusqué de vôtre bienhureux poste. Qu'il vous suffise donc *d'une*

leurs caresses. Répondez-leur avec fermeté, *Pour moy je me mets fort peu en peine de quelle manière il vous plaise de me juger pendant le cours de cette vie humaine, qui n'est pour ainsi dire, que d'un seul jour : mais celui qui me juge c'est le Seigneur.* Au reste ce jour fini vos prétendus Juges réformeront leur Sentence. *Insensez que nous étions*, diront-ils, *nous regardions la maniere dont ils vivoient comme une vraie folie, nous pensions que la gloire qu'ils attendoient après leur mort n'étoit qu'imaginaire : mais voyez avec combien de distinction ils sont reconnus pour enfans de Dieu, & comme ils entrent en part de la félicité des Saints.*

Mihi pro minimo est ut à vobis judicer aut ab humano die ; qui autem judicat me Dominus est. 1. Cor. c. 4.

Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, & finem illorum sine honore : Ecce qoumodo computati sunt inter filios Dei, & inter sanctos sors illorum est : Sap. c. 5.

CHAPITRE XXI.

Le Chrétien souhaitte si fort de contenter Dieu, qu'il n'est jamais content de lui-même.

L*E regne de Dieu est au dedans de nous.* Si je suis capable de quelque bien par sa grace, cet approbateur me suffit. Voudrois-je aller mendier au de-

hors des approbations aveugles & suspectes ? Je n'oserois prétendre à la mienne propre, *& quand je n'aurois rien à me reprocher, je ne me croirois pas justifié pour cela.* Toûjours appliqué à plaire au Seigneur, je consens d'ignorer toute ma vie si j'ay le bonheur de lui plaire. Puisse-t-il estre satisfait de moi, & que je ne le sois jamais moi-même ?

Regnum Dei intra vos est. Luc. c. 17.
Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum. 1. Cor. c. 4.

CHAPITRE XXII.

Les impies ont beau traitter d'inutiles les personnes pieuses : il n'y a que la Réligion qui établisse solidement les devoirs de la vie civile.

NE vous alarmez pas mal à propos vous même par vos propres réflexion : Le projet d'être à Dieu me va attirer une cruelle guerre de la part des Impies, ils ont déja publié leur manifeste: *Dressons des piéges à l'homme juste,* disent-ils, *car il ne nous est bon à rien ; il prend le contrepied de tout ce qu'il nous voit faire ; il nous reproche les transgressions de la Loi, & il publie à nôtre confusion les excés de nôtre Morale. De sor-*

ces rencontres ? De même avec quelle justice vous pouroit-on regarder sur le pied d'un homme qui n'est rien, ni bon à rien, *puisque l'on ne peut attendre de vous que vous soyez bon à quelque chose, sinon quand il s'agit des choses qui dépendent de vous, & s'il dépend de vous de faire ces sortes de choses avec beaucoup d'élévation, & avec beaucoup de mérite? Mais vous serez inutile à vos amis. Que dites-vous, inutile? Il est vray que vous ne leur donnerez ni de l'argent, ni le droit de Bourgeoisie dans Rome. Mais qui vous a dit que ce soient des choses que vous puissiez donner, des choses qui soient à vous, & non pas des biens purement étrangers ? Quelqu'un peut-il donner ce qui n'est pas à lui? Pourvoyez-vous-donc, dira-t-on, de quelque chose que vous puissiez donner. Je le veux bien pourveu que vous m'enseigniez le moyen de le faire sans rien perdre ni de ma retenüe, ni de ma droiture, ni de certaine élévation que je me sens dans l'ame. Que si vous exigez de moi que j'abandonne mes véritables biens pour vous en procurer d'imaginaires, voyez vous-même combien vôtre prétention est injuste & déraisonnable. Mais aprés tout lequel des deux aimez-vous mieux, ou de quelque argent que je pourrois vous donner, ou*

te que sa seule vüe suffit pour nous mettre en mauvaise humeur. Il est vrai *qu'un homme de bien est une charge pesante* pour les personnes dereglées : mais le Seigneur lui-même leur pese plus que vous : choisissez ou de leur peser avec lui, ou de sentir *la pesanteur de sa colere* avec eux. Ils se plaignent que vous ne vivez pas comme eux : mais vous vivez comme ils devroient vivre ; à qui est le blâme de cette difference de conduite ? Ils disent que vous publiez leurs déreglemens, mais ce n'est que par vôtre régularité. Enfin on vous traite d'inutile : *Il ne nous est bon à rien*, disent-ils. Vous les empêchez d'oublier leurs obligations, c'est leur rendre un bon office : Tout vôtre procédé vertueux est un acte que vous leur faites pour empêcher que les désordres publics ne prescrivent ; c'est servir utilement toute la societé des Hommes. *La piété est utile à tous, & c'est à elle que les biens de la vie présente & ceux de la vie future ont été promis.* La Réligion ne détruit pas les devoirs de la vie civile, mais elle démêle les vrais d'avec les faux, elle les régle, elle les épure, elle les anime. Etablissez-moi un fond de Réligion dans le cœur d'un homme ; c'est un bon Sou-

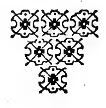
d'un ami respectueux & fidele ? Aidez-moy donc à soûtenir ce caractére, au lieu de demander de moi des choses qui me le feroient perdre. Mais ma Partie ne tirera aucun service de moi. De quelle sorte de service est-il question? Elle n'aura ni portiques ni bains par vôtre moyen : Mais qu'importe ? Elle ne tire pas non plus ni des souliers du magazin d'un armurier ; ni des armes de la boutique d'un Cordonnier. Elle est contente pourveu que chacun la serve selon sa profession. Ne croiriez-vous pas lui rendre quelque service si vous lui formiez, en la personne d'un autre, un sujet fidele & sans ambition ? Il n'y a pas de doute. Vous ne lui serez donc pas inutile quand vous vous formerez vous-même sur cette idée. Mais enfin quel rang aurai-je dans la Ville ? Celui que vous y pourrez tenir sans cesser d'être ce que nous venons de dire. Que si sous prétexte de lui devenir utile vous renoncez à ces bonnes qualitez, à quoi lui peut être bon, je vous prie, un Citoyen ambitieux & perfide ?

verain, un bon Magiſtrat, un bon homme de Guerre, un bon Artiſan. On ne peut agir qu'avec plus de force & qu'avec plus de droiture, quand on n'agit qu'en vûë de Dieu. Les Loix Divines ſont le ſeul ciment de la ſocieté humaine : la République Chrétienne ſurvivra toutes les Républiques & tous les Empires. Comment pourroit-on donc regarder les vrais Chrétiens ſur le pied d'inutiles ? Douze de ces inutiles ont entrepris & commencé la conquête du Monde, & le Chriſtianiſme a enfin ſubjugué l'Univers.

Circumveniamus juſtum quoniam inutilis eſt nobis, & contrarius eſt operibus noſtris, & improperat nobis peccata legis, & diffamat in nos peccata diſciplinæ noſtræ ... Gravis eſt nobis etiam ad videndum &c. Sap. c. 2.

Furor Domini gravis ad portandum. Iſa. c. 30.

Pietas ad omnia utilis eſt, promiſſionem habens vitæ quæ nunc eſt, & futuræ. 1. Tim. c. 4.



CHAPITRE XXIII.

Le ſage ne doit pas être ſurpris de ſe voir peu conſidéré des hommes vulgaires, puiſqu'il ſeroit fâché de mériter leur eſtime.

QUelqu'un a-t-il eſté traitté avec plus de conſidération que vous, ſoit qu'on l'ait invité, ou qu'on l'ait ſimplement ſalué, ou qu'il ait été choiſi pour être d'une Aſſemblée de Ville, où l'on n'a pas voulu de vous ? Si ce ſont là de vrais avantages, vous devez être bien aiſe qu'ils lui ſoient arrivez : ſi ce ſont des diſtinctions frivoles, ne vous fâchez point qu'elles vous ayent été refusées. Mais ſouvenez-vous que puiſque vous avez vos raiſons pour ne rien faire de ce qui ſert à acquerir cette ſorte de biens qui ne dépendent pas de nous, ce n'eſt pas merveille que vous n'y ayez point de part. Il y a un grand Seigneur que vous ne viſitez pas, & un autre le viſite ; vous ne paroiſſez jamais à ſa ſuite, & un autre s'y fait remarquer ; vous ne ſçauriez l'encenſer, & un autre le fait : comment en pourriez-vous attendre les mêmes faveurs ? Vous êtes injuſte, &

CHAPITRE XXIII.

Le Chrêtien n'attend rien du monde ; il n'attend pas même de Dieu les biens du monde : il veut que celui qu'il sert soit luy-même sa récompense.

Comme vous ne servez que le Seigneur lors même que vous êtes le plus utile au monde, car *vous ne sçauriez servir deux Maîtres*, vous auriez tort d'attendre vôtre salaire de celui que vous ne servez pas. Ne trouvez donc pas mauvais que le monde porte à d'autres ses charges & son opulence que vous ne voulez pas gagner par vos services. Si vous étiez à ses gages, vous pourriez arrêter vos comptes avec lui ; il vous satisferoit par des prosperitez temporelles, tant servi, tant payé, & vous seriez quitte à quitte ; ou si, comme il fait souvent, il ne vous donnoit ni honneurs ni richesses, mais seulement des esperances, qui sont les richesses des esprits foibles, vous seriez au moins en droit de vous plaindre de lui. Un Chrétien spirituel ne se plaint jamais des injustices du monde, parce qu'il n'en at-

d'une avidité insatiable, si ne voulant pas donner de ces choses ce qu'on les vend, vous prétendez les avoir pour rien. Dites-moi, combien se vend une salade de laitües? N'est-ce pas trois soûs à peu près ? Si donc quelqu'un, après avoir donné ses trois soûs, emporte ses laitües qu'il a bien achettées, & si vous n'en prenez point retenant devers vous vôtre argent ; vous ne croyez pas sans doute sa condition meilleure que la vôtre : car comme il a ses laitües, ainsi vous gardez vos trois soûs. Il en est de même dans le cas dont nous parlons. Quelqu'un donne un grand souper, auquel il ne vous a point prié : c'est que vous ne lui avez pas donné de son repas ce qu'il en veut : la flatterie & la servitude en sont le prix : vous n'avez qu'à l'acheter ce qu'l coûte si ce marché vous accommode. Que si vous prétendez tirer d'un côté sans mettre de l'autre, vous êtes injuste & intéressé d'une maniere outrée. Mais aprés tout ne retenez-vous pas devers vous quelque chose qui vaut bien toute sa bonne chere ? Oui sans doute : c'est de ne pas loüer un homme que vous n'avez point envie de loüer, c'est de n'en être pas receu avec un air hautain & méprisant entrant dans sa sale.

tend que des traverses : s'il en reçoit quelques faveurs, il s'imagine qu'il y a de la méprise ; que le monde a équivoqué, & qu'il cherchoit quelque ame vénale. Quand le Seigneur luy-même diroit : Que me demandez-vous pour me servir ? quelle récompense voulez-vous ? Le Chrétien lui répondroit, *Point d'autre récompense que vous-même.* Il sçait en effet que le Seigneur a dit à chacun de ceux qui le servent, *Je seray vôtre récompense infiniment plus grande que vos services.*

Nemo potest duobus Dominis servire. Matth. c. 6.
Ostendit ei omnia regna mundi, & gloriam eorum, & dixit ei : Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. Matth. c. 4.
Ego sum merces tua magna nimis .c. 15.



CHAPITRE XXIV.

Plaçons par la pensée nos disgraces dans autruy, & nous trouverons qu'elles sont peu de chose.

Nous pouvons connoître les sentimens qui partent du fond de la nature, en observant ceux qui viennent à tous les hommes sans exception dans les mêmes circonstances. Par exemple, le valet d'autruy lui a cassé un verre : chacun dira sans manquer, qu'il n'y a là rien de fort extraordinaire. Jugez par-là que vous devez être aussi peu ému quand c'est vôtre verre qui a été cassé que quand c'est celui d'un autre. Appliquez cette régle à des accidens plus importans. Le voisin a perdu sa femme ou son fils ; il n'y a personne qui ne dise qu'il ne faut qu'être mortel pour pouvoir mourir. Et cependant si c'est vous-même qui avez fait cette perte, vous vous écriez, Ah ! que je suis malheureux ! C'est alors qu'il faut se souvenir dans quelle situation d'esprit on étoit lorsqu'on entendoit dire que de pareilles disgraces étoient arrivées à d'autres.

CHAPITRE XXIV.

Considérons nos disgraces extérieures dans l'ordre de Dieu, & nous les trouverons souhaitables.

DItes dans la perte des personnes les plus cheres : Le Seigneur me veut bien à lui, puisqu'il m'enleve tout ce qui pouvoit faire quelque diversion de mon application à l'aimer. Dites dans toutes vos disgraces : C'est un soin bien charitable que celui qu'il prend de semer des épines sur le chemin de mon pelerinage pour me faire soûpirer aprés ma patrie. Dites-lui en certaines rencontres, *Vous m'avez rendu l'objet des insultes de l'insensé. Je suis demeuré muet, & je n'ay pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait. Puisque c'est vous qui m'avez humilié, c'est pour mon bien.* Le Philosophe tâche de se rendre insensible à ses maux en les mesurant avec ceux de son voisin : mais le Chrétien cherit ses peines, & n'est affligé que de celles de son frere. *Relisez le Ch. XIV.*

Opprobrium insipienti. Ps. 38. *Bonum mihi.* Ps. 118.

CHAPITRE XXV.

Le plus mauvais ſuccez qu'on puiſſe avoir dans une injuſte entrepriſe, c'eſt d'y réuſſir.

Un but n'eſt pas fait pour être manqué : ainſi ce qui eſt mauvais de ſoi, ne doit jamais être nôtre but, puiſque ce ſeroit commettre un manquement que de donner dans ce but.

CHAPITRE XXVI.

Avant que de ſe déclarer Philoſophe, il faut ſi bien conſulter ſa raiſon ſur le parti qu'on va prendre, qu'on puiſſe ſe répondre d'y perſeverer.

Article I.

Si quelqu'un livroit vôtre corps au pouvoir du premier venu, vous vous indi-

CHAPITRE XXV.

Toute action faite par autre motif que par celui de plaire à Dieu, est hors de l'ordre spirituel & parfait.

SI l'œil est net, il verra clair pour conduire tout le corps; mais si l'œil est gâté, il ne verra goute, & tout le corps s'en ressentira. C'est ainsi que la pureté ou impureté de l'intention influë sur tout le corps de l'action. Je n'ay qu'un seul but; *Je ne vis sur la terre que pour plaire au Seigneur :* Je m'en tiendray donc à ma tâche.

Si oculus tuus fuerit simplex, totum, &c. Mat. c. 6.
Placebo Domino in regione vivorum, Ps. 114.

CHAPITRE XXVI.

Il n'est rien qui puisse suspendre en nous la résolution de nous donner à Dieu, ni qui puisse la faire changer, soit que nous consultions la foy, ou la raison.

ARTICLE I.

N'Abandonnez jamais ce but fixe & invariable de plaire à Dieu; ramas-

gneriez de ce procedé ; & cependant vous ne rougissez pas d'abandonner si absolument vôtre ame à la discretion de tous les allans & venans ; que s'il leur plaist de vous dire quelque chose de desagréable, elle en tombe aussi-tôt dans le trouble & dans l'abbatement. Pour prévenir cette foiblesse, n'entreprenez jamais rien sans avoir mûrement pesé tout ce qui peut vous arriver dans le commencement ou dans la suite de vôtre entreprise. Autrement il pourra arriver que l'ayant commencée avec ardeur, parce que vous n'en aviez point examiné toutes les circonstances, vous viendrez ensuite à y découvrir quelque chose de si desagréable, que vous aurez honte de vous y être attaché.

ARTICLE 2.

VOus voudriez bien, dites-vous, être couronné dans les Jeux Olympiques : je voudrois l'être aussi, car cela fait toûjours quelque honneur. Examinez donc ce qui doit précéder & ce qui peut suivre une telle entreprise, & embarquez-vous-y aprés cet examen, à la bonne heure. Il faut s'y prendre de la bonne maniere, manger peu & par pure nécessité, bannir de la table les confitures & les ragoûts ; se faire dresser par un Maître d'exercices, prendre

:z sur ce seul objet toutes vos pensées; ar l'*homme qui a l'esprit à deux choses, ? inconstant dans toutes ses voyes.* Ce ui régle la navigation c'est l'observa- on du Pole, qui n'est qu'un point dans : Ciel, mais c'est un point fixe. Le 'ilote à qui des nuages en dérobent la ûë durant un temps considérable de luyes & de broüillards, navige avec 'autant plus d'incertitude, qu'il sçait que ı boussole dont il ne sçauroit alors cor- ger la variation, le tire seurement de ı route. *Ne soyons plus flottans comme es enfans*, incapables de prendre leur arti. *Jusques à quand clocherez-vous des eux côtez? Si le Seigneur est Dieu, sui- ez le Seigneur: si c'est Baal qui est)ieu, suivez Baal. Car quelle union y eut-il avoir entre la justice, & l'iniqui- ? Quel commerce entre la lumiere & les 'nebres? Quel accord entre JESUS- 'HRIST, & le Démon?*
)uelle apparence d'allier en vôtre per- onne l'homme spirituel avec l'homme harnel?

ARTICLE 2.

EXaminons ensemble ce qui suspend vôtre derniere résolution. Homme piritual ou non, il faut toûjours que

leçon à l'heure marquée, soit qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, n'oser boire ni une goutte d'eau, ni une goutte de vin que par son ordre exprés ; en un mot s'en tenir au régime qu'il aura prescrit, comme à l'ordonnance d'un Medecin. Aprés ces préparatifs, il en faut venir à la lutte ; on y peut fort bien avoir vû un bras cassé ou un pied démis ; on est toûjours sûr d'y avaler beaucoup de poussiére, on y peut être moulu de coups, & au bout de cela on peut y être vaincu. Aprés toutes ces considerations allez lutter, si vous n'en avez point perdu l'envie. Mais à moins que d'examiner ainsi les choses, vous changerez de resolution à toute heure, comme les petits enfans qui se font tantôt Lutteurs, tantôt Flûteurs, tantôt Gladiateurs, & qui se réjoüissent maintenant à joüer du cornet, & un moment aprés à déclamer des vers de Comédie. Ainsi il arrivera que de divers morceaux de vous-même, pour ainsi dire, vous ferez tantôt un Atlete, tantôt un Gladiateur, ensuite un Orateur, & puis un Philosophe, & que cependant vous ne serez rien de tout vôtre esprit & de toute vôtre personne, prenant feu tantôt pour un exercice & tantôt pour un autre, & n'agissant que par fantaisie comme un singe qui veut copier tout ce qu'il

ous ſozez honnête homme ſur peine
'être chaſſé de la ſocieté civile : cela
it déja tous les devoirs politiques, &
ɔut l'exterieur de la Religion. Que pen-
z-vous que l'homme ſpirituel y ajoûte ?
'e faire tout cela pour Dieu, & d'a-
imer ce cadavre par des intentions pu-
:s & droites. Il y a plus que cela, me
pliquez-vous : car par exemple, cer-
ins tours d'adreſſe pour prendre ſur le
ochain ſans que la choſe crie ; cer-
ins plaiſirs qui ne font pas perdre la
ıalité d'hônête homme pour peu qu'on
:n cache, ou qu'on faſſe mine de s'en
ɔuloir cacher ; c'eſt ce qu'il faudroit
crifier de ſurplus pour vivre ſelon l'E-
ıngile. Prenons donc encore ce ſur-
us que vous faites conſiſter dans quel-
ıes injuſtices, & dans un peu de dé-
ıuche. Eſt-ce-là tout ce que vous con-
ſtez à Dieu ? Je ne conteſterois rien
j'étois bien convaincu ; je n'oſe dire
: quoy. Mais tout ce que j'abandon-
rois il me ſemble que ce ſeroit le ha-
rder & le mettre à une lotterie. Tout
au ; *il n'y a que l'inſenſé qui diſe qu'il
y a point de Dieu ;* encore ne le dit-il
ıe *dans ſon cœur*, ſa bouche n'oſe pren-
e part à un tel blaſphême. Mais uſons
: condeſcendance avec vous ; *car la*

voit faire ; car ſans vous ſonder & ſans rien examiner, vous donnez à tout ſuivant l'impétuoſité de vos premieres penſées. Ainſi il y a de foibles eſprits à qui il prend tout à coup envie de ſe faire Philoſophes pour avoir vû ſeulement un Philoſophe, ou pour avoir entendu quelqu'un qui ſe récriant ſur quelque belle ſentence de Socrate, ſoûtenoit que jamais homme n'avoit ſi bien parlé.

ARTICLE 3.

O *Homme ! ſi vous méritez ce nom, ne formez jamais aucun deſſein ſans avoir examiné premierement la choſe en elle-même ; ſecondement vos talens naturels & vos forces. Vous voudriez bien, par exemple, vous diſtinguer dans les cinq ſortes de combats qui ſe pratiquent dans les réjoüiſſances publiques. Conſiderez bien vos bras & vos jarrets, & voyez ſi vous vous trouvez les reins aſſez forts pour y réuſſir. Car par les forces que la Nature nous donne, elle nous marque à quoy elle nous deſtine. Croyez-vous qu'ayant pris ce parti, il vous ſera permis de manger & de boire comme auparavant, ou de faire le doüillet & le délicat à vôtre ordinaire ? De même vous voudriez bien être Philoſophe, mais pour cela il faut veiller, tra-*

charité de Jesus-Christ *nous presse, & nous fait devenir tout à tous, pour gagner tout le monde à* Jesus-Christ. Venons à ce que vous avez eu l'assurance de nommer Lotterie, & raisonnons. A y mettre ce que vous dittes, vous ne hazardez que cela, & vous pouvez esperer le Royaume du Ciel ; à n'y point mettre du tout, outre que vous renoncez à cette felicité éternelle, vous risquez de vous rendre éternellement malheureux : allez, vous seriez insensé de n'y pas mettre. Je m'en veux mal, mais d'y mettre toutes les douceurs de la vie, cela m'effraye. Quoy donc ? celles d'une bonne conscience, les comptez-vous pour rien ? Croyez-vous y mettre toute vôtre satisfaction & tout vôtre bien ? la vertu, la probité, la bonne foi, les plaisirs honnêtes & necessaires, tout cela vous demeure avec certains plaisirs d'un ordre supérieur que Dieu fait goûter à l'homme juste ; tout cela, dis-je, vous demeure, avec l'esperance d'un avenir infiniment heureux. Que faisons-nous, atomes audacieux ? nous voulons compter avec Dieu ; ne lui devrions-nous pas tous nos services quand il voudroit se faire servir pour rien ? *Quand vous aurez fait tout ce qui vous a esté com-*

vailler, quitter de bonne heure amis & parens : vous vous verrez méprisé, vous aurez du dessous en tout ; en fait de distinctions, de Charges, de procez, d'affaires vous y serez toûjours le plus maltraité. C'est à vous à voir s'il vous convient d'acheter à ce prix l'indolence, l'indépendance, & la tranquillité. A moins que d'y avoir bien réfléchi, prenez garde encore un coup que changeant à tout moment de personnage, comme font les enfans, vous ne vous étaliez au public tantôt en Philosophe, & tantôt en Banquier, maintenant en Rheteur, & peu de temps aprés en Commis avec Patentes de l'Empereur. Tant de caracteres font un contraste desagréable. Croyez-moy, vous ne pouvez être qu'un seul homme, ou bon, ou méchant. Il faut vous déterminer ou à prendre soin de vôtre intérieur, ou à vous appliquer aux choses extérieures ; à vous renfermer pour toûjours en vous-même, ou bien à en sortir une fois pour toutes ; en un mot à joüer ou le rolle d'un homme sage, ou celui d'un homme du commun.



nandé; *dites encore : Nous sommes des erviteurs inutiles, nous avons fait ce que ous devions.* Oüi, Seigneur, quand ous prendrez soin de nôtre salut, *vous ous sauverez pour rien.*

ARTICLE 3.

ECoutons enfin le Maître, qui nous déclare nettement à quelle contion nous pouvons esperer d'être reıs à son service, afin que nous preons là-dessus nos mesures. *Qui d'ene-vous ayant dessein de bâtir une Tour, se met pas à examiner la dépense qu'il udra faire & s'il a dequoi achever, de ur qu'ayant jetté les fondemens & ne uvant achever, tous ceux qui en seıt témoins ne viennent à se mocquer de i, en disant : Voilà un homme qui a nmencé à bâtir & qui n'a pû achever.* u bien : *Quel est le Roy qui étant le point de marcher pour livrer batailà un autre Roy, ne se mette pas à penauparavant, s'il peut avec dix mille mmes aller au devant de celui qui vient lui avec vingt mille? Autrement lors e celui-ci est encore éloigné, il envoye Ambassadeur & demande la paix. nsi quiconque de vous ne renonce pas à*

t ce qu'il poßede , ne peut être mon :iple. Au reste , *nul homme qui met la in à la charruë , & regarde derriere , n'est propre pour le Royaume de Dieu. ais celui qui sera content jusqu'à la fin, ti-là sera sanvé.*

rt. 1. Vir Duplex animo inconstans est omni- viis suis. *Jac. c.* 1.
on simus parvuli fluctuantes. *Eph. c.* 14.
'squequo claudicatis in duas partes ? si Dominus est ıs, sequimini eum ; si autem Baal, sequimini illum. *Reg.* 1. 18.
uæ enim participatio justitiæ cum iniquitate ? Aut : societas luci ad tenebras ? quæ autem conventio isti ad Belial ? 2. *Cor c. 6.*

rt. 2. Dixit insipiens in corde suo , non est Deus. 18.
:haritas enim Christi urget nos. 2. *Cor c.* 5.
mnibus omnia factus sum , ut omnes facerem ros. 1. *Cor. c. 9.*
:ùm feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis , di- : servi inutiles sumus : quod debuimus facere feci- us. *Luc. c.* 17.
ro nihilo salvos facies. *Ps.* 55.

rt. 3. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare , . Aut quis Rex iturus committere bellum , &c. Sic o omnis ex vobis qui non renunciat omnibus quæ sidet , non potest meus esse discipulus. *Luc. c.* 14.
emo mittens manum ad aratrum , & respiciens re- : aptus est regno Dei. *Luc. c. 9.*
ui autem perseveraverit usque in finem , hic salvus . *Matt, c.* 10.

E

CHAPITRE XXVII.

Les differentes relations que les hommes ont avec nous par leurs fonctions ou par leur caractéres, sont la regle de nos devoirs à leur égard.

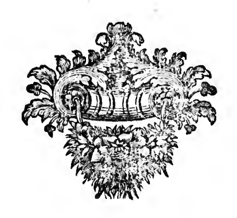
LEs *devoirs, parlant en général, doivent être reglez sur les rélations que que nous avons les uns avec les autres. C'est vôtre Pere : ce caractere vous impute une obligation de le servir & de lui ceder en toutes choses ; s'il vous dit des injures, s'il vous maltraite, il faut souffrir tout de lui : Mais c'est un pere peu raisonnable ; il n'importe, la nature ne vous a pas lié avec lui comme raisonnable, mais comme pere. Vôtre frere vous fait une injustice, ne laissez pas pour cela d'en bien user avec lui à vôtre ordinaire ; & ne regardez pas ce qu'il fait, mais ce que vous devez faire vous-même, suivant les impressions de la nature ; car pour ce qui est du tort qu'il vous fait, ni lui ni tout autre ne sçauroit vous nuire malgré vous, mais on l'aura fait quand vous voudrez bien vous imaginer qu'on l'a fait. Vous déterminez de la mê-*

CHAPITRE XXVII.

Dans le Christianisme tous les devoirs envers le prochain se reduisent à la seule loi de la Charité.

IL suffit aux Chrétiens de la seule loi de la charité pour l'accomplissement de tous les devoirs. *Voila mon Commandement*, dit le Seigneur, *c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimez. Ne vous faites aucun devoir à l'égard de qui que ce soit, audelà de celui de vous entr'aimer. Vous aimerez vôtre prochain comme vous-même. Enfin ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous faites-le pareillement pour eux. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle recompense meritez-vous? les Publicains même ne le font-ils pas? & si vous ne saluez que vos propres freres, que faites-vous d'extraordinaire? Les Payens même ne le font-ils pas? Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persecutent & vous calomnient.* Les autres Legislateurs n'y entendoient rien, ils étoient hommes; c'est-à-dire, *des aveugles, peu propres à*

me maniere ce que vous devez à un voisin, à un ami, à un concitoyen, à un Géneral d'armée, en examinant les liaisons qu'ils ont avec vous par leur caractére.



conduire d'autres aveugles. Comme il faut eſtre homme pour mener un troupeau de bêtes, de même il faut être quelque choſe de ſuperieur à l'homme pour policer les hommes. On ſe contentoit d'établir une ſocieté de mœurs, & il s'agiſſoit d'une ſocieté de cœurs, ſans quoi la premiere étoit periſſable. Mais quel moyen de faire que les hommes, ſi haïſſables par eux-mêmes, ne trouvent les uns dans les autres que de l'amour ? Je me mettray à la place de chacun d'eux, dit le Seigneur; moy qu'ils ne peuvent qu'aimer. *Toutes les fois que vous avez rendu quelque ſervice à l'un des plus petits de mes freres que voila, vous me l'avez rendu à moi-même.* La multitude des loix humaines en prouve l'inſuffiſance. Ces loix ſont des liens interieurs, qui tiennent les hommes unis malgré qu'ils en ayent, mais la loi unique de la Charité leur donne un panchant mutuel à s'ūnir. Les compoſez artificiels ſe détruiſent, parce que les piéces que l'on y aſſemble, tendent d'elles-mêmes à ſe ſeparer; mais le monde ſubſiſte, parce que ce compoſé naturel reſulte de la maniere dont les Elemens ſe placent d'eux-mêmes chacun dans ſon centre. Les autres republiques tom-

CHAPITRE XXVIII.

La Religion du Sage consiste à croire que les Dieux gouvernent le monde avec beaucoup de sagesse.

Article I.

Souvenez-vous que le point capital de vôtre Religion consiste dans les saintes idées que vous devez former de la Divinité, reconnoissant qu'il y a des Dieux; qu'ils gouvernent le monde avec autant d'équité que de sagesse, & que s'ils vous y ont donné une place, c'est afin que vous leur obéissiez, que vous vous soumettiez de bon cœur à toutes leurs dispositions, & que vous trouviez bon tout ce qui arrive, comme étant réglé par la suprême Raison. Cette conviction vous empêchera de murmurer jamais contre eux, & de vous plaindre qu'ils vous oublient. Or vous ne sçauriez conserver pour eux de si religieux sentimens, à moins que comptant pour rien toutes les choses qui ne sont point en nôtre disposition, vous établissiez le mal & le bien dans celles qui dépendent de nous. Car si vous estimez

beront, la Chrétienne se soutiendra toujours sur l'appui d'une seule loi. Il faut dire qu'un Charpentier de Judée, qui a pu former un tel plan de Republique étoit Dieu.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joan. c. 6.* Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis. *Rom. c.* 13. Diliges proximum tuum sicut te ipsum. *Mat. c.* 19. Prout vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis similiter. *Luc. c.* 6. Si enim diligitis eos qui vos diligunt, quam mercedem habetis? nonne, &c. Diligite inimicos vestros, &c. *Mat. c.* 5. Esurivi, & dedistis mihi manducare &c. Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. *Mat. c.* 25.

CHAPITRE XXVIII.

La Religion du Chrêtien consiste à aimer Dieu pardessus toutes choses, à attendre tout de lui, à se tenir continuellement uni & appliqué à lui.

ARTICLE I.

VOus aimerez le Seigneur vôtre Dieu de tout vôtre cœur, de toute vôtre ame, de toutes vos forces & de tout vôtre esprit. Les autres Religions ne permettent pas d'aimer si haut, encore moins d'aimer de cette force; on a trop peu de tout son amour pour s'aimer soi-même; ce sont des hommes qui reglent

bonnes ou mauvaises celles qui ne sont point en nôtre pouvoir, & qui nous sont toutes étrangeres, il est impossible que privé de quelqu'un des biens que vous souhaitiez, ou surpris de quelqu'un des maux dont vous étiez allarmé, vous ne formiez quelque plainte, & que vous n'ayiez même quelque ressentiment contre ces premiers Auteurs de vos disgraces. Car c'est comme un instinct naturel & commun à tous les animaux d'avoir également en aversion & ce qui leur paroît un mal, & ce qui le leur cause; comme au contraire de sentir la même inclination & pour ce qui leur paroît un bien & pour tout ce qui le leur produit. De-là les plaintes d'un Fils contre son Pere qui lui refuse ce qu'il se représente comme un bien. De-là cette fatale guerre qui s'alluma entre Eteode & Polynice, chacun de ces deux freres s'étant fait une idée de l'Empire comme d'une chose desirable & avantageuse. De-là les murmures impies du Laboureur, du Nautonier, du Marchand, & de ceux qui perdent leurs enfans ou leur femme. Car on n'a de Religion qu'autant qu'elle est utile. De sorte que celui qui travaille à régler ses desirs & ses aversions, travaille en cela même à se donner de la Religion. Pour ce qui regarde les libations,

le partage dont la Divinité ſe doit contenter. Ici on nous demande tout nôtre cœur & tout nôtre eſprit ; c'eſt donc Dieu même qui le demande ; autre que Dieu ne le peut demander ; ſa demande & ſon langage eſt la démonſtration de ſa Divinité. Aprés un ordre ſi glorieux, il n'eſt plus poſſible de donner des bornes à nôtre amour. L'aimer lui & toutes ſes Loix, & nous juger dignes de tous les châtimens ſi nous ne l'aimons aſſez pour lui obéir, c'eſt ce que nous appellons le craindre ; nôtre crainte n'eſt qu'une maniere particuliere de l'aimer ; c'eſt le plus indiſpenſable, mais le plus bas exercice de nôtre amour. L'aimer lui, & toutes les diſpoſitions de ſa Providence, ſoit qu'elle nous accable des biens ou des maux de cette vie ; en ſorte que nous n'ayons d'autre volonté que la ſienne, plus contens néanmoins lorſqu'il nous frape & qu'il nous humilie pour nous purifier & pour nous rendre plus ſemblables à ſon Fils : c'eſt le ſecond degré de nôtre amour. L'aimer juſqu'à ne ſoûpirer ſans ceſſe qu'aprés le bonheur de le poſſeder, & aimer davantage ce qui lui revient de gloire de nôtre bonheur que ce qui nous en revient, en ſorte que nous faſ-

les sacrifices, & l'offrande des premiers, il convient que chacun s'en acquitte selon l'usage de son pays, avec la pureté & la décence nécessaire, sans y faire remarquer ou de la négligence, ou de l'épargne, ou une profusion mal-entenduë dont il puisse être incommodé.

ARTICLE 2.

QUand vous allez à l'Oracle, faites réfléxion que quoy-que vous ignoriez encore l'évenement sur lequel vous l'allez consulter, vous devez pourtant, si vous êtes Philosophe, y aller tout instruit de l'intérêt que vous pouvez prendre à ces évenemens inconnus. Car n'étant pas du nombre des choses dépendantes de nous, sur lesquelles il n'y auroit point d'Oracle à consulter, vous ne pourrez le regarder ni comme un bien, ni comme un mal. N'apportez donc ni desir ni aversion aux pieds du Prêtre ; ou autrement vous l'aborderez en tremblant. Comptez tout ce qui peut arriver par hazard pour indifferent, & pour rien ; comptez que vous le pouvez tourner à vôtre avantage, & que personne ne sçauroit vous en empêcher. Allez donc aux Dieux avec beaucoup d'assurance comme à vos Conseillers ; & aprés qu'ils ont répondu, songez bien à qui vous vous

sions toute nôtre felicité de la sienne ; c'est un troisiéme degré plus sublime. S'exercer enfin à l'aimer par les mêmes motifs qu'il a de s'aimer luy-même indépendamment des rapports qu'il a avec les créatures ; ressentir avec transport le plaisir infini que nous sçavons qu'il a de s'aimer pour une infinité de perfections qui passent en toute maniere toutes nos connoissances distinctes & positives, quoy-que ces perfections soient tres-réelles ; s'abîmer, dis-je, de tout le cœur & de toute la pensée dans cet Ocean sans fond & sans nuage ; c'est le plus haut projet des ames élevées, & le plus grand prodige de la grace divine. Si la societé humaine & les nécessitez de la vie nous arrachent de cet objet infini, soûpirer sincerement de cette violence, qui est aprés le péché, la plus grande misere de nôtre état : à cela prés, fixer sur lui toute nôtre attention, & garder fidellement pour le Créateur tout le précieux loisir que nous pouvons sauver de l'importunité des créatures, c'est le plus haut degré de perfection. Où en est la sagesse du Portique ? *L'homme charnel n'est pas capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu ; elles passent auprés de lui pour folie, & il ne les sçan-*

êtes allé conseiller, & à qui vous desobéiriez en négligeant leurs avis. Ne les consultez au reste, suivant la régle de Socrate, que sur les choses où vous n'avez rien à considerer ni à apprendre qu'un simple évenement, duquel vous ne sçauriés vous assurer ni par toute vôtre adresse, ni par toute vôtre raison. Car lorsqu'il s'agit des dangers qui menacent ou vos amis ou vôtre patrie, vous n'avez que faire d'aller au Sacrificateur pour sçavoir de lui si vous y devez prendre part, puisque quand il vous diroit qu'il remarque des signes funestes dans les entrailles de la victime, cela prouveroit bien que vous ne pourriez éviter ou la mort ou la perte de quelque membre de vôtre corps, ou l'éxil; mais la raison devroit venir au secours, & il demeureroit toûjours constant qu'il faut entrer dans les périls de ses amis & de sa patrie. Ainsi en tel cas vous devez en revenir à un Oracle plus sûr, je veux dire, à celui d'Apollon luy-même, qui chassa de son Temple un certain homme qui avoit laissé périr son ami sans secours.

Fin de la premiere Partie.

roit comprendre, parce que c'est par une lumiere intérieure qu'il en faut juger.

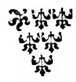
ARTICLE 2.

LEs Oracles de l'esprit de mensonge abuserent long-tems le peuple, mais ils imposerent rarement aux gens d'esprit, même d'entre les Payens. Ces faux Oracles sont devenus muets par toute la terre depuis qu'un Dieu y a paru. Il a laissé sa parole à l'Eglise, elle est nôtre Oracle. Faites-vous un point de Religion de vôtre soûmission & de vôtre docilité.

ARTICLE 1. Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & ex tota anima tua, & ex omnibus viribus tuis, & ex omni mente tua. *Luc. c.* 10.

Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei; stultitia enim est illi, & non potest intelligere, quia spiritualiter examinatur 1. *Cor.* 2.

Fin de la premiere Partie.



SECONDE PARTIE

DU MANUEL D'EPICTETE.

Contenant un Réglement de vie pour un homme qui veût s'appliquer à l'étude de la Sagesse.

Dressez maintenant un plan arrêté de toute la conduite que vous devez garder soit dans vôtre particulier, soit dans le commerce du monde.

CHAPITRE I.

De la retenuë qu'il faut garder dans les entretiens.

ARTICLE I.

IL faut garder ordinairement le silence, ne parlant que de choses necessaires, & en peu de mots. Ne nous mêlons point

SECONDE PARTIE DU MANUEL DU CHRE'TIEN.

Contenant un Réglement de vie pour un homme qui veut ſuivre les ſaintes Maximes de l'Evangile.

Afin que vôtre conduite ſoit toujours régulie-re & édifiante, appliquez les maximes générales qu'on vient d'établir, aux circonſtances particulieres de vôtre vie en cette ſorte.

CHAPITRE I.

De la retenuë, & de l'édification dans nos paroles.

ARTICLE I.

OU il y aura beaucoup de diſcours, il ne manquera pas d'y avoir beaucoup de fautes. Celui qui vient de la terre,

de déterminer la matiere de l'entretien, à moins que nous n'y soyons obligez par quelque raison de bienséance, ce qui arrive rarement; & alors nous nous garderons bien de parler de bagatelles, de combats de Gladiateurs, de luttes, de courses, de ragoûts, ou de vins exquis, matieres trop ordinaires d'entretiens inutiles; & nous aurons une attention particuliere en parlant des gens, à nous abstenir de blâmer, de loüer, & de faire des comparaisons.

ARTICLE 2.

QUand vous conversez avec vos amis, tournez l'entretien sur de bonnes choses, autant que vous le pouvez. Que si ce sont des étrangers qui ne vous en laissent pas le maître, gardez le silence.

ARTICLE 3.

NE riez pas beaucoup, ni de beaucoup de choses, ni jamais avec éclat.

ARTICLE 4.

DEfendez-vous, si vous le pouvez, d'assurer aucune chose avec serment;

étant terrestre, parle des choses de la terre. L'homme de bien tire de bonnes choses d'un bon fonds ; & le méchant homme tire de méchantes choses d'un méchant fonds. C'est à faire à l'homme de prémunir son cœur de prudence ; mais il n'appartient qu'au Seigneur de gouverner la langue de l'homme. Posez, Seigneur, un corps de garde devant ma bouche, & mettez une porte de circonspection au devant de mes lévres.

ARTICLE 2.

J*E ne me plais point à la compagnie des personnes malicieuses, & je ne prendray point place dans les cercles des impies.* Mais si je m'y trouvois engagé par malheur, mon silence au moins leur feroit la correction que mes paroles leur devroit faire. *Le vent de Nord fait cesser la pluye, & un visage severe glace la médisance.*

ARTICLE 3.

L*'Insensé a un rire éclatant & déconcerté ; le Sage n'a tout au plus qu'un sourire gracieux & modeste.*

ARTICLE 4.

I*L a été dit à vos Ancêtres, Vous ne jurerez point à faux, & moy je vous*

& si vous ne le pouvez absolument, défendez-vous-en autant que vous le pourrez.



dis de ne point jurer du tout. Dites simplement, Oüi, oüi; non, non: car ce qui se dit de plus, vient d'un mauvais principe.

ARTICLE I. In multiloquio non deerit peccatum, *Prov. c.* 10.
Qui est de terra, de terra est, & terrena loquitur. *Joan. c.* 3.
Bonus homo de bono thesauro profert bona, & malus homo de malo thesauro profert mala. *Matth. c.* 12.
Hominis est animam præparare, & Domini gubernare linguam. *Prov. c.* 16.
Pone Domine custodiam ori meo, & ostium circumstantiæ labiis meis. *Ps.* 140.

ARTICLE 2. Odivi Ecclesiam malignantium, & cum impiis non sedebo. *Ps.* 25.
Ventus aquilo dissipat pluvias, & facies tristis linguam detrahentem. *Prov. c.* 24.

ARTICLE 3. Fatuus in risu exaltat vocem suam, sapiens autem vix tacitè ridebit... In labiis sensati invenietur gratia. *Eccl. c.* 21.

ART. 4. Dictum est antiquis, Non perjurabis... Ego autem dico vobis non jurare omnino... Sit autem sermo vester, est, est; non, non: quod autem his abundantius est, à malo est. *Matth. c.* 5.



CHAPITRE II.

Du soin modéré des choses qui regardent le corps.

ARTICLE I.

EXcusez vous d'aller manger chez les étrangers, & plus encore d'être des festins qui se font en public. Que si quelque raison vous y force, soyez extrêmement attentif sur vous-même pour n'y pas donner dans les bassesses ordinaires du peuple. Souvenez-vous enfin que l'homme le plus propre se salira infailliblement, s'il se frotte à son compagnon qui est tout couvert de boüe.

ARTICLE 2.

LE soin du corps doit estre réglé par rapport aux fonctions spirituelles de l'ame. C'est la régle que l'on doit observer dans le manger, dans le boire, dans la maniere de s'habiller, & de se faire servir. Rejettez absolument tout ce qui tient du luxe & de la mollesse.

CHAPITRE II.

De la néceſſité de traiter rudement nôtre corps, & de le réduire en ſervitude.

ARTICLE I.

GArdez-vous de paroître aux feſtins des beuveurs intempérans, & d'être de ces parties de table, où pluſieurs apportent chacun ſon plat pour manger en compagnie. Qui eſt celui à qui on peut dire, Malheur à vous, & malheur à vôtre Pere ; vous aurez des querelles ; vous tomberez dans des piéges ; on vous couvrira de playes pour rien ; vous perdrez les yeux ? N'eſt-ce pas à celui qui paſſe ſon temps à boire, & qui fait vanité d'accepter ces défis de table ?

ARTICLE 2.

NOus ne devons pas tant de condeſcendence à nôtre chair que de vivre ſelon ſes appétits, nous qui ſommes perſuadez que ceux qui vivent ſelon la chair ne ſçauroient plaire à Dieu. Car la chair nous porte à l'yvrognerie, à l'impureté, & à toutes les voluptez les plus abomi-

ARTICLE 3.

ON doit se faire effort pour s'abstenir jusqu'au temps du mariage des plaisirs que le seul mariage peut rendre permis, & alors même on n'en doit user qu'avec bienseance & avec moderation. Cependant gardez-vous de censurer ceux qui n'en usent pas aussi sagement que vous, & ne faites point parade à tout propos de vôtre continence



nables. Et comme il nous a été déclaré que ceux qui les commettent n'obtiendront point le Royaume de Dieu, cela fait que ceux qui sont à JESUS-CHRIST, crucifient leur chair avec ses vices, & ses desirs déréglez.

ARTICLE 3.

QUiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence, a déja commis l'adultere en son cœur. Ni Sparte, ni Athenes, ni l'ancienne Rome n'avoient connu cette sorte d'adultere.

ARTICLE. 1. Noli esse in convivio potatorum, nec in comessationibus eorum qui carnes ad vescendum conferunt... Cui væ? cui patri væ? cui rixæ? cui foveæ? cui sine causa vulnera? cui suffossio oculorum? Nonne his qui commorantur in vino, & student calicibus epotandis? *Prov. c. 23.*

ART. 2. Debitores sumus non carni ut secundùm carnem vivamus... Qui in carne sunt Deo placere non possunt. *Rom. c. 8.*
Manifesta sunt carnis, quæ sunt fornicatio, immunditia & ebrietates, comessationes, & his similia: quæ prædico vobis quoniam qui talia agunt, regnum Dei non consequentur... Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, & concupiscentiis. *Gal. c. 5.*

ART. 3. Omnis qui viderit mulierem ad concupiscendum eam, jam mœchatus est eam in corde suo. *Matth. cap. 5.*



CHAPITRE III

Ce que nous devons repondre à ceux qui nous rapportent des médiſances.

QUand on vous rapporte que quelqu'un a mal parlé de vous, ne vous mettez pas d'abord à faire vôtre apologie; mais dites plutôt, il faut bien que cet homme ſoit mal inſtruit de mes défauts, car il ne ſe ſeroit pas contenté du peu qu'il en a dit.

CHAPITRE IV.

Avoir peu de curioſité pour les ſpectacles.

Article I.

C'Eſt une occupation des moins neceſſaires que celle de frequenter l'Amphitheatre. Mais ſi par occaſion vous y paroiſſez quelquefois, faites voir que vous y eſtes pour vous, non pour aucun

de

CHAPITRE III.

Celui qui est veritablement humble n'a que des remercimens pour tous ceux qui relevent ses fautes.

Le *Juste est le premier à s'accuser.* Quand il apprend que quelque autre s'en est donné la peine, il l'en aime davantage comme un ami qui veut lui aider à se corriger. Il ne croit pas qu'on puisse faire de médisance sur son chapitre. Vous me dites qu'un tel m'a blâmé, j'aurois à me plaindre de lui s'il m'avoit loüé.

Justus prior est accusator sui. *Prov. c.* 18.

CHAPITRE IV.

Fuir les spectacles profanes.

Article I.

N'Examinez pas avec quelle décence il vous convient de paroître aux spectacles profanes, que vous n'ayez examiné auparavant si un Chrétien, *qui est crucifié pour le monde, & pour qui le*

de ceux qui s'y disputent la victoire ; estant toujours content de tout ce qui s'y passe & ne souhaitant l'avantage qu'à celuy qui l'a. Car de cette sorte tout reussira à votre satisfaction. Evitez d'y faire beaucoup de bruit ou par vos acclamations ou par vos risées. Au sortir du Cirque ne parlez pas beaucoup des choses qui s'y sont passées, si elles ne sont de quelque utilité pour le reglement de vôtre conduite. Autrement il paroîtra que vous avez esté au spectacle comme le peuple, pour admirer.

ARTICLE 2

NE courez point les declamateurs ; sans distinction & sans choix, & montrez-vous difficile à en aller entendre. Si vous paroissez dans leurs auditoires, que ce soit avec beaucoup de gravité & de bienseance, & sans vous y rendre incommode à personne.



monde est crucifié, peut paroître à de tels ſpectacles avec quelque décence.

ARTICLE 2.

EST-il poſſible que de ces fades Déclamateurs qui ſe contentoient anciennement de s'étaler ſur des chaires d'Académie, il s'en ſoit tranſplanté quelques-uns dans les Chaires de Moyſe & de Pierre ? Ne perdez point le temps à entendre le *bruit de ces caiſſes d'airain, & de ces cymbales ſonnantes.* Cherchez des Prédicateurs *qui ne ſe prêchent pas eux-mêmes, mais qui prêchent JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.* Car heureuſement nous avons encore des Prophetes & des Apôtres.

ARTICLE 1. Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo. *Galat. c. 6.*

ARTICLE 2. Velut æs ſonans, aut cymbalum tiniens. 1. *Cor. c.* 13.

Non noſmetipſos prædicamus, ſed JESUM CHRISTUM Dominum noſtrum. 2. *Cor. c.* 4.



CHAPITRE V.

Approcher les Grands avec precaution, & comptant toujours ſur leur faſte & ſur leur mauvaiſe humeur

Article I.

Quand vous avez à traitter de quelque affaire, ſur tout ſi c'eſt avec une perſonne de diſtinction, examinez en vous-même comment s'y conduiroit Socrate ou Zenon. Ainſi vous ne manquerez jamais de tirer le meilleur parti de vôtre negotiation, de quelque maniere qu'elle tourne.

Article 2.

Quand vous allez viſiter quelque grand Seigneur, vous devez être preparé en tous cas à vous entendre dire, qu'il eſt ſorti, ou quil ne voit perſonne, ou qu'il a donné ordre qu'on vous ferme ſa porte, & qu'il n'a que faire de vous. Que ſi malgré ces réflexions vous ne pouvez vous diſpenſer de luy rendre viſite, ſouffrez-en les ſuites ſans murmurer & ne dites point en vous-même, ce n'eſtoit

CHAPITRE V.

Approcher les Grands avec un ſentiment de religion, & comptant toûjours ſur leur charité.

ARTICLE I.

IL *n'y a point de Puiſſance qui ne vienne du Seigneur.* Approchez donc vos Maîtres avec un ſentiment de religion. Ils y gagneront du côté de vôtre ſoumiſſion ; & vous n'y perdrez rien du côté de la reſpectueuſe liberté qui doit accompagner vos juſtes demandes : puiſque nous n'offrons jamais avec plus de confiance nos humbles prieres à Dieu, que quand nous le conjurons de proteger l'innocence & la juſtice.

ARTICLE 2.

SI vos vûës de charité & de zele pour le prochain, ou même vos propres beſoins vous expoſent quelquefois à eſſuyer le faſte incommode de la grandeur, ſouvenez-vous que les Grands ſe trouvent auſſi expoſez à l'importunité des petits. *Portez les fardeaux les uns des*

pas la peine de m'aller faire maltraitter. Car ce retour est d'un homme du commun, qui rejette sur des choses extérieures la cause de ses chagrins.

CHAPITRE VI.

Eviter de se vanter, de dire des mots pour rire, & de tenir des discours messéans.

ARTICLE I.

GArdez vous bien de mêler dans vos entretiens de longs & indiscrets recits de vos beaux exploits, & des périls auxquels vôtre courage vous a exposé. Car quoiqu'il vous soit doux d'en rappeler le souvenir, ce n'est pas à dire que les autres soient également charmez de vous entendre parler.

ARTICLE 2.

NE vous mettez pas sur le pied de diseur de mots pour rire : Car vous tomberiez par là dans le mauvais goût du peuple; outre quil n'est rien plus capable de vous faire perdre l'estime de ceux que vous fréquentez.

autres, & vous accomplirez ainsi la Loy de JESUS-CHRIST.

ART. 1. Non est potestas nisi à Domino. *Rom. c. 13.*
ART. 2. Alter alterius onera portate, & sic adimplebitis legem Christi. *Gal. c. 6.*

CHAPITRE VI.

Eviter de se vanter, de dire des mots pour rire, & de tenir des discours messéans.

ARTICLE 1.

SElon la loy du monde chaque homme s'estime, & tous les autres hommes le méprisent : Selon la loy de l'Evangile chacun se méprise, & tous les autres sont obligez de l'estimer. *Que ce soit donc la langue d'un autre qui vous louë, & non pas la vôtre ; que ce soit un homme qui ne vous soit rien, & non pas vous-même.* Se vanter est une maniere de s'humilier qui n'est pas permise, mais elle seroit bien la plus efficace de toutes pour se rendre surement méprisable.

ARTICLE 2.

QU'on n'entende pas même nommer parmi vous les vices honteux ; ce se-

ARTICLE 3.

DE plus il est dangereux de passer des mauvaises plaisanteries aux discours deshonnêtes. Si on en entame quelqu'un en vôtre presence, ou reprenez tout haut celui qui parle si mal, quand vous le pouvez avec bienseance, ou faites-lui connoître par vôtre silence & par la severité de vôtre visage, combien vous trouvez mauvais la liberté qu'il se donne, & que vous en rougissez pour lui.

CHAPITRE VII.

Soutenir les attaques de la Volupté par les forces de la raison.

SI vous vous sentez saisi par la vive representation de quelque Volupté, mettez-vous en garde contre cette tentation, ainsi que contre les autres, de peur que vous n'en soyez entraîné. Donnez-vous le loisir d'examiner le parti que vous devez prendre, & d'en deliberer avec vous-même, comparant ensemble deux sortes de tems, celuy du plaisir & celuy du repentir qui le suivra lorsque vous ne cesserez de vous le reprocher. Pensez au contraire à la veritable joye que vous aurez de

roit des indécences parmi des Saints, aussi-bien que toutes autres paroles des-honnêtes & folles, & que toutes bouffonneries impertinentes ; à quoy vous devez substituer l'agréable récit des bienfaits de Dieu.

ARTICLE I. Laudet te alienus, & non os tuum; extraneus, & non labia tua. *Prov. c. 27.*

ARTICLE 2. Fornicatio, & omnis immunditia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos, aut turpitudo, aut stulti loquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet: sed magis gratiarum actio. *Gal. c. 5.*

CHAPITRE VII.

Eviter les attaques de la volupté, ou y opposer la défiance de soy-même, & la priere.

DEfiez-vous de cette présomptueuse sagesse, qui malgré toutes les expériences de la foiblesse de l'homme, pense triompher du plaisir par les seules forces de la raison. La Philosophie vous fourniroit cent raisonnemens pour vous faire affronter cet ennemi, & pas un pour vous le faire combattre. Le vray sage est un homme de bonne foy: *J'ay sçû comprendre*, dit-il, *que je ne puis garder la continence, s'il ne m'est donné de Dieu; & même ma plus grande sagesse*

vous en être privé, & à l'approbation intérieure que vous donnerez à vôtre modération. Plus la commodité de pouvoir vous satisfaire à l'heure même vous paroît tentante, plus vous devez resister aux attraits les plus doux & les plus piquans du plaisir; persuadé que le plaisir d'une telle victoire est d'un ordre fort supérieur à celui que vous perdrez.

CHAPITRE VIII.

Ne se point cacher de faire son devoir.

AGissant comme vous croyez y être obligé, n'évitez la vûë de qui que ce soit, quand plusieurs devroient juger de vôtre action autrement que vous ne faites. Car ce seroit l'action même qu'il faudroit éviter, si elle étoit irréguliére: mais si elle est dans l'ordre, qu'avez-vous que faire de craindre ceux qui ne sçauroient vous en blâmer que mal à propos?

étoit de ſçavoir de qui venoit un tel don. Je me ſuis donc adreſſé au Seigneur, & je lui ay fait ma priere. Ajoûtez à la priere la fuite de l'occaſion, & *vous ne tenterez point le Seigneur vôtre Dieu.* Du reſte, *qui aime le péril y périra.*

Ut ſcivi quoniam aliter non poſſem eſſe continens niſi Deus det, & hoc ipſum erat ſumma ſapientia ſcire cujus eſſet hoc donum; adii Dominum & deprecatus ſum. *Sap. c.* 8.
Non tentabis Dominum Deum tuum. *Matth. c.* 4.
Qui amat periculum in illo peribit. *Eccli. c.* 3.

CHAPITRE VIII.

Ne point rougir de l'Evangile.

LE reſpect humain ne vous gouvernera jamais, ſi vous gravez profondément dans vôtre cœur cette parole du Souverain Juge : *Quiconque ſe déclarera pour moi devant les hommes, je me déclareray de même pour lui devant mon Pere qui eſt dans le Ciel; & quiconque me deſavoüera devant les hommes, je le deſavoüeray devant mon Pere qui eſt dans le Ciel.*

Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram Patre meo qui in cœlis eſt: qui autem negaverit me coram hominibus, negabo & ego eum coram Patre meo qui in cœlis eſt. *Marc c.* 10.
Non erubeſco Evangelium. *Rom. c.* 1.

CHAPITRE IX.

Ne se pas accommoder aux dépens du prochain.

COmme * *cette disjonctive est sensée*, Ou il est jour ou il est nuit, *parce qu'elle separe le jour d'avec la nuit*; *au lieu que cette proposition conjonctive est extravagante*, Il est jour & il est nuit, *parce qu'elle met ensemble le jour & la nuit: de même la maxime de prendre pour soy les meilleures choses qui sont servies sur une table, seroit une assez bonne maxime à ne consulter que son appetit, & supposé qu'on pût se regarder comme separé de ceux avec qui on mange : mais ce seroit au fonds une messéance grossiere, parce qu'on doit se considerer comme lié & uni avec les autres convives. Lors donc que quelqu'un vous donne à manger, ne regardez pas seulement à la qualité des viandes par rapport à vôtre appetit, mais faites aussi attention à ce que vous devez avoir d'honnesteté & de politesse par rapport à celui qui vous traite.*

Nota. * Les premieres lignes de ce Chapitre ne sont pas traduites à la lettre, mais j'ay crû que si la tradition étoit plus literale, elle en seroit moins intelligible. On peut voir un éclaircissement là-dessus à la fin de ce Livre.

CHAPITRE IX.

Ne penser que pour le prochain, parce que c'est Dieu lui-même qui pense pour nous.

CHacun *de nous est chargé du soin de son prochain* : & à même temps on dit à chacun de nous : *Rejettez sur le Seigneur le soin de vous-même.* Ne changeons point cet ordre, comme on fait souvent : Ne prenons pas sur nous le soin de nous-mêmes, laissant à Dieu le soin du prochain. Loin de prendre quelque chose sur les autres, abandonnons-leur du nôtre tout ce que nous pouvons ; cédons-leur nos avantages : on nous a donné une bonne assignation pour nos recouvremens. *Le Seigneur pense pour moi.*

Mandavit Dominus unicuique de proximo suo. *Ec.c.*17
Jacta super Dominum curam tuam. *Ps.* 34.
Dominus sollicitus est mei. *Ps.* 39.



CHAPITRE X.

Examiner ſes talens avant que d'entrer dans un employ.

SI vous vous ingerez de joüer dans le monde quelque rolle qui paſſe vos forces, vous n'y gagnerez que de la confuſion, & vous négligerez cependant celui que vous y pourriez joüer avec la ſatisfaction du public.

CHAPITRE XI.

Il ne faut jamais aller contre les lumiéres de la raiſon.

COmme en vous promenant vous prenez bien garde de ne pas marcher ſur quelque choſe qui vous puiſſe entrer dans le pied, ou vous y faire faire une entorſe : ainſi dans les démarches de vôtre conduite prenez garde que cette partie de vous-même qui la doit régler, n'y ſouffre quelque choſe de violent.

CHAPITRE X.

Examiner la Vocation divine avant que d'entrer dans un employ.

N*E vous élevez pas aux choses qui sont au dessus de vous. Nul ne doit prendre pour soy les places d'honneur, sinon celui qui y est appellé de Dieu.* Mais aussi aprés une vocation bien examinée & bien marquée, n'examinez plus vos forces : dites, *Le Seigneur est ma force.*

Altiora te ne quæsieris. *Eccli. c.* 3. Nec quisquam sumit, &c. *Hebr. c.* 5. Dominus fortitudo mea. *Ps.* 17.

CHAPITRE XI.

Il ne faut jamais agir contre sa conscience.

POur quelque interest que ce soit ne forcez jamais la conscience, ou vous marcherez sur des épines ; car *elle a un trait qui pique* cruellement. Quoy-qu'on en dise, il n'est point d'injustice impunie dans le monde. *Celui qui n'a point de peché sur la conscience, est un homme fort aisé :* il possede tout. *La tranquilité de l'ame est un festin continuel.*

Est qui quasi gladio pungitur, &c. *Prov. c.* 12. Bona est substantia, &c. *Eccli. c.* 13. Secura mens, &c. *Prov. c.* 15.

CHAPITRE XII.

Ne posséder, & ne souhaiter de biens qu'autant qu'il en faut pour l'entretien frugal du corps.

La mesure de vôtre bien c'est vôtre corps, comme la mesure de vôtre soulier c'est vôtre pied. Si vous en voulez avoir au de-là, vous marcherez en chancellant entre des précipices, & vous n'aurez plus de régle pour borner vôtre cupidité. Comme du moment qu'on regarde à autre chose qu'à la commodité du pied, tantôt on veut de la dorure, ou des couleurs voyantes à sa chaussure, tantôt on la veut brodée, & tantôt piquée. Car ce qui passe une fois la juste mesure n'a plus de bornes.



CHAPITRE XII.

N'avoir rien, & être aussi content que si l'on possedoit toutes choses.

NE posseder rien, ou se borner au plus simple necessaire ; ce sont les deux régles Evangeliques au regard des biens de la terre. *C'est un grand gain pour les personnes pieuses que de se contenter de ce qui suffit. Car nous n'avons rien apporté dans ce monde, & il est hors de doute que nous n'en pouvons rien emporter. Ayant donc de quoy nous nourrir, & de quoy nous couvrir, que cela nous suffise.* Mais *si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, & donnez-le aux pauvres ; & vous aurez un Trésor dans le Ciel.*

Est quæstus magnus pietas cum sufficientia. Nihil enim intulimus in hunc mundum, haud dubium quod nec auferre quid possumus. Habentes autem alimenta, & quibus tegamur ; his contenti simus. 1. *Tim. c.* 6.

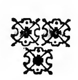
Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, & da pauperibus ; & habebis thesaurum in cœlo. *Matth. c.* 19.

Tanquam nihil habentes, & omnia possidentes. 2. *Cor. c.* 6.

CHAPITRE XIII.

Ce sont les Hommes qui inspirent eux-mêmes aux Femmes les vanitez & les inutilitez qu'ils leur reprochent.

LES Femmes voyent que dés qu'elles ont quatorze ans, les Hommes qui s'attachent à elles les nomment leurs Maîtresses. De là elles ont quelque raison de conclure qu'avoir acquis l'âge d'être meres, c'est pour elles avoir acquis tout ce qu'on leur veut de merite. De sorte que puisqu'on les quitte de tout le reste, elles se donnent toutes entieres au soin de leur beauté sur laquelle elles fondent toutes leurs esperances. Il seroit bon de leur faire sentir qu'on ne les honore qu'à cause de leur modestie, de leur retenuë, & de leur bonne conduite.



CHAPITRE XIII.

Les femmes étant capables de la plus haute vertu, les hommes ont d'autant plus de tort de les tourner à la bagatelle.

ON a demandé *qui feroit la découverte d'une Femme forte*, on a dit *que ce ne seroit pas trop pour ce qu'elle vaut, de l'aller chercher fort loin, fût-ce à l'extremité de la Terre*. Cependant les Judith, les Esther, les Machabées seront multipliées dans le champ de l'Eglise. *Dans les derniers tems*, avoit dit le Seigneur, *je répandray mon esprit sur toute chair, vos enfans & vos filles remplaceront les Prophetes.* Ne loüons & n'estimons que la vertu dans celles qui en sont aussi capables que nous. Le tort en est aux hommes, si quelques-unes se tournent à des vanitez dont il suffit de l'age même pour les punir.

Mulierem fortem quis inveniet? procul & de ultimis finibus pretium ejus. *Prov. c. 31.*

In novissimis diebus effundam de spiritu meo super omnem carnem, & prophetabunt filiæ vestræ. *Act. c. 2.*

CHAPITRE XIV.

Le Sage a regret aux soins qu'il est obligé de donner à son corps.

C'Est une marque de mollesse d'être lent dans toutes les fonctions du corps, comme dans ses exercices, dans son boire & dans son manger, dans ses necessitez & dans ses plaisirs. Ce sont toutes choses à se faire comme en passant; mais il faut donner aux fonctions de l'esprit toute l'application dont on est capable.

CHAPITRE XV.

Recevoir avec douceur les injures, & les mauvais traitemens.

Article I.

LOrsque quelqu'un vous fait quelque déplaisir, ou qu'il parle contre vôtre honneur, croyez qu'il s'imagine suivre en

CHAPITRE XIV.

Le Chrétien regarde les ſoins qu'il eſt obligé de donner à ſon corps, comme une peine, & une humiliation.

LE Chrétien ſpirituel trouve qu'il a moins à ſouffrir du côté des miſeres de ſa chair, que du côté de leur ſoulagement neceſſaire. *Il prie le Seigneur de le délivrer de ſemblables neceſſitez : Il ſoûpire avant que d'aller manger.* Le châtiment, & le ſoin de ſon corps, ſont deux exercices de ſa pénitence.

De neceſſitatibus meis erue me. Pſ. 24.
Antequam comedam ſuſpiro. *Job. c. 3.*

CHAPITRE XV.

Recevoir avec douceur les injures, & les mauvais traitemens.

ARTICLE I.

QUelqu'un s'emporte contre vous, il eſt en colere ; c'eſt toûjours ou vôtre tort, ou vôtre malheur qu'il y ſoit ;

cela les règles de son devoir, n'étant pas possible d'ailleurs qu'il se conduise par vos lumieres, mais par les siennes. S'il juge mal, son erreur ne peut nuire qu'à celui qui se trompe. De même que quand quelqu'un tient pour faux un fait dont la verité est difficile à découvrir, ce n'est pas la verité qui en souffre, mais c'est celui qui s'y méprend. Ainsi préparé, vous écouterez avec beaucoup de douceur l'homme le plus emporté : car à chaque fausseté qu'il avancera, vous vous direz de vôtre côté : Il ne dit que ce qu'il pense.

ARTICLE 2.

CHaque chose a deux anses ; l'une qui la rend tres-legere ; l'autre qui la rend si pesante, qu'on ne sçauroit la porter. Si vôtre frere vous fait une injustice, ne prenez pas son procédé par l'endroit de l'injustice, car c'en est l'anse mauvaise par laquelle vous ne sçauriez le soûtenir. Mais prenez la chose par la bonne anse : c'est mon frere avec qui j'ay été nourri & élevé ; & vous le prendrez par le côté qui vous la fera trouver legere.

ou vôtre tort, parce que vous y avez donné occaſion ; ou vôtre malheur, parce que Dieu y eſt offenſé. Ne vous appliquez pas à ce qu'on vous fait ou à ce qu'on vous dit, car vous n'en répondrez pas à Dieu ; ne vous laiſſez point donner le change. Un retour ſur vous ; vous fournira toûjours l'une de ces deux réponſes, ſouvent toutes les deux : *J'ay tort* de vous avoir fâché ; Je m'eſtime bien malheureux de vous déplaire. Ajoûtez-en un troiſiéme, qui eſt *une priere que vous lui faites de n'avoir aucun reſſentiment contre vous. La douce réponſe fait tomber la colere.*

ARTICLE 2.

FIgurez-vous toûjours deux mains qui concourent à vous preſenter le calice du rude traitement qu'on vous fait ; la main de Dieu, & la main de l'homme. Si vous regardez à la main de l'homme, le chagrin vous fera dire : *Que ce calice ne ſoit point pour moi, qu'il paſſe à quelque autre*, ou qu'il demeure à celui qui me le preſente. Si vous regardez à la main du Seigneur, vous direz avec beaucoup de courage : *Ne boiray-je pas de bon cœur le calice que mon Pere m'a donné ?*

ARTICLE. 1. Ego ſum qui, &c. 2. *Reg. c.* 24. Ne quæſo ſit, &c. *Gen. c.* 1·. Reſponſio mollis, &c. *Prov c.* 15.
AR. 2. Tranſeat, &c. *Mat, c.* 26, Calicem, &c. *Joan. c.* 18

CHAPITRE XVI.

Contre l'orgueil, & les jugemens téméraires.

ARTICLE I.

CEs *consequences-là sont mal tirées.:* Je suis plus riche que vous, donc je vaux mieux que vous : Je suis plus éloquent que vous, donc je vous suis préférable. *Mais celles-cy sont justes :* Je suis plus riche que vous, donc mon bien vaut mieux qne le vôtre : Je suis plus éloquent que vous, donc mon éloquence est préférable à la vôtre. *Quant à vous, vous n'êtes ni du bien, ni de l'éloquence.*

ARTICLE 2.

U*N homme n'est que peu de temps au bain ; dites qu'il se baigne fort vîte, non qu'il ne se baigne pas autant de temps qu'il faut. Un autre boit beaucoup de vin ; dites qu'il en boit beaucoup, non qu'il en boit plus qu'il ne faut. Car pourquoy vous mêlez-vous de trouver à redire à ce qu'il fait, avant qu'il soit décidé si vous en jugez sainement vous-même : c'est*

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Contre l'Orgueil, & les Jugemens téméraires.

ARTICLE I.

QUels raiſonnemens feroient-ce-là ? Je dois plus de reconnoiſſance à Dieu, donc je dois auſſi moins de charité à mes freres, ſes enfans ; J'ay reçû de nôtre Pere commun quelques avantages ſur eux, donc je dois m'emparer encore de ce peu de bien qu'ils ont receu de lui. C'eſt ce que vous faites lorſque vous abuſez de vôtre pouvoir ou de vôtre habileté pour opprimer le prochain. Raiſonnez mieux ainſi : Je commande à celui à qui je meriterois d'obéir, donc je dois au moins lui commander avec douceur. J'ay un plus grand compte à rendre, donc je dois être plus humble. *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choſes.*

ARTICLE 2.

NE *jugez pas ſur les dehors, mais ſelon l'équité* ; & pour vous épargner le ſoin de faire ce diſcernement,

ainsi qu'il vous arrive souvent de voir une chose, & de vous la figurer toute autre par un mauvais tour d'imagination.

CHAPITRE XVII.

Contre la suffisance, & l'hypocrisie.

Article I.

Ne vous donnez pas des airs de Philosophe, discourant à perte de vûë sur la Théorie des vertus en presence des ignorans; mais mettez toute cette Théorie en pratique. Par exemple, quand vous êtes d'un grand repas, ne parlez point des bienséances qu'il y faut garder, mais gardez-y toutes les bienséances. Souvenez-vous que c'étoit ainsi que Socrate évitoit avec soin tout ce qui l'auroit pû faire remarquer. Il se faisoit si peu connoître pour Philosophe, que bien des gens s'addressoient à lui afin qu'il leur fist connoître un Philosophe, & il ne manquoit pas de les mener luy-même à quelque autre Philoso-

ne jugez point, & vous ne serez point jugez; ne condamnez point, & vous ne serez point condamnez. Car on se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis pour les autres.

Article I. Quanto magnus es, humilia te in omnibus. *Eccli. c. 3.*
Art. 2. Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate. *Joan. c. 7.*
Nolite judicare, & non judicabimini, &c. *Luc. c. 6.*

CHAPITRE XVII.

Contre la suffisance, & l'hypocrisie.

Article I.

Le bien que vous faites, gardez-vous de le faire devant les hommes, à dessein d'être vû d'eux : autrement il n'y a point de récompense pour vous auprés de vôtre Pere qui est dans le Ciel. Quand donc vous faites l'aumône, ne faites pas sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites, mais que vôtre main gauche ne sçache point ce que fait vôtre main droite. A cette hypocrisie vulgaire qui cache le vice sous les apparences de la vertu, opposez lui une hypocrisie plus fine, & plus innocente qui cache la plus pure vertu sous les apparences

phe, tant il étoit éloigné de trouver mauvais qu'on ne l'eût pas pris pour ce qu'il étoit.

ARTICLE 2.

LOrs donc que dans vos entretiens avec les personnes du commun le discours sera tombé sur quelque maxime de sagesse, gardez ordinairement le silence ; car il y a danger que vôtre estomac ne rejette, pour ainsi dire, des alimens qu'il n'a pas encore bien digerez. Que s'il arrive que quelqu'un vous dise : Il me semble que vous joüez-là le rolle d'un ignorant, & que l'entendiez sans émotion ; sçachez qu'alors vous commencez à donner des leçons de sagesse. Les brebis ne font pas considerer à leurs Bergers la quantité d'herbes qu'elles brouttent pour leur faire juger qu'elles font bien leur devoir de broutter ; mais aprés avoir bien digeré la pâture au dedans de leur corps, elles montrent au dehors leur lait & leur laine. Faites de même, & n'étalez pas des maximes au peuple, mais des actions loüables qui sont l'effet des maximes bien digérées.

ARTICLE 3.

QUelque réglé que vous puissiez être pour tout ce qui regarde le corps,

d'une conduite ordinaire. *Lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête, & lavez-vous le visage, afin que ce ne soit pas aux yeux des hommes qu'il paroisse que vous jeûnez.*

ARTICLE 2.

NE soyez point de *ceux qui disent, & ne font point*. Souvenez-vous que le Maître *a commencé par faire avant que d'enseigner*. A moins d'une vocation particuliere, n'invectivez publiquement contre l'esprit du siécle, qu'en faisant voir que vous avez l'Esprit de Dieu, & que vous en produisez les fruits, *qui sont la charité, la joye, la paix, la patience, la condescendance, la la bonté, la constance à souffrir, la douceur, la foy, la modestie, la continence, la chasteté*. On ne trouve dans ce dénombrement ni les gémissemens continuels sur les desordres publics, ni la censure des Puissances Ecclesiastiques, & Séculieres.

ARTICLE 3.

FUyez l'ostentation, sur tout dans les exercices de l'humilité & de la pénitence. *Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme les hypocrites,*

n'en faites point parade ; & si vous vous êtes réduit à ne boire que de l'eau, n'en avertissez pas les gens à tout propos. Si vous voulez vous exercer à vous faire souffrir quelque chose, faites-le pour vous-même, & non pour les autres. N'allez pas au fort de l'hyver embrasser par mortification les statuës qui sont dans le marché ; mais quand vous avez le plus de soif, prenez de l'eau fraîche dans vôtre bouche, & la crachez aussi-tôt sans en parler à personne.



car ils se font un visage have pour faire remarquer aux hommes qu'ils jeûnent. C'est perdre de deux côtez que d'entretenir l'enflure de son esprit aux dépens de son corps, puisqu'on renonce à ses commoditez, & qu'on sera puni de son orgueil. Aprés tout, *le rude exercice qu'on donne à son corps est compté pour peu de chose*, s'il n'est animé des sentimens de *la pieté* qui *est utile à tout.*

1. ARTICLE. Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis: alioquin mercedem nonhabebitis apud Patrem vestrum qui in cœlis est. Cùm ergo facis eleemosynam noli tubâ canere ante te, sicut hypocritæ faciunt. Nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua. Tu autem cùm jejunas, unge caput tuum, & faciem tuam lava ne videaris hominibus jejunans. *Matth. c. 6.*

2. ART. Dicunt & non faciunt. *Matth. c. 23.*
Cœpit JESUS facere, & docere. *Act. c. 1.*
Fructus Spiritus est, charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. *Gal. c. 5.*

3. ART. Cùm jejunatis nolite fieri, sicut hypocritæ, tristes: exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes. *Matth. c. 6.*
Corporalis exercitatio ad modicum utilis est, pietas autem ad omnia utilis est 1. *Tim. c. 4.*



CHAPITRE XVIII.

Caractere du sage de l'Académie, & son portrait.

ARTICLE I.

LA situation, & le caractere d'un homme du commun, est de n'attendre de luy-même ni son bien, ni son mal; mais d'attendre tout de dehors: la situation, & le caractere du vray sage, est d'attendre tout son bien, & tout son mal de luy-même.

ARTICLE 2.

VOici les marques ausquelles on peut connoître un homme qui s'avance dans les voyes de la sagesse. Ne reprendre, ne loüer, ne blâmer, ni n'accuser personne de rien; ne parler jamais de soy à dessein de faire remarquer que l'on soit ou que l'on sçache quelque chose; si l'on réussit mal dans quelque entreprise, ou si l'on y est traversé, s'en donner toûjours tout le tort; si l'on est loüé, se rire en secret de celuy qui s'en donne la peine; si l'on est blâmé, plaindre celle de se justifier; se contentant de se tenir en repos, comme les malades,

CHAPITRE XVIII.

Caractère du vray Chrétien, & son portrait.

ARTICLE I.

LE Mondain ne s'occupe que des choses exterieures, & de la figure passagere du monde ; le Philosophe ne s'occupe que de luy-même ; le vray Chrétien ne s'occupe que de Dieu seul.

ARTICLE 2.

DOnnez-moi un homme *patient, & bienfaisant ; sans envie, sans dissimulation, sans orgueil, & sans ambition ; qui ne cherche point ses propres interests, qui ne se fâche jamais, qui ne juge jamais desavantageusement de personne ; si éloigné de s'applaudir d'une méchanceté, & si porté à faire justice à tout le monde, qu'il aime mieux souffrir tout, croire tout, esperer tout, que de s'exposer par sa résistance ou par sa défiance, à donner quelque atteinte à l'union des cœurs ; c'est la charité elle-même sous la figure d'un homme :* ce sera à ces marques qu'un vray Chrétien se fera connoître. Mais

& craignant que la plus petite émotion ne ſoit capable d'ébranler quelque bonne reſolution déja priſe, mais encore mal affermie : s'être rendu maître de ſes deſirs ; ne ſe ſentir d'averſion que pour ce qui fait violence aux ſentimens que la Nature nous inſpire par raport aux choſes qui dépendent de nous ; n'avoir que des inclinations modérées ; ſi l'on paſſe pour un homme ſans eſprit & ſans étude, ne s'en point embarraſſer ; enfin ſe garder de ſoy-même comme d'un ennemi dont on ſe doit défier.

CHAPITRE XIX.

On n'eſt pas ſage par la Théorie, mais par la pratique de la ſageſſe.

QUand quelqu'un ſe croit homme de poids, pour être entré dans le fond de la doctrine de Chryſippe, & pour être en état d'en déveloper les miſteres ; dites en vous-même voila un homme qui n'auroit aucun merite s'il avoit plû à Chriſippe d'écrire d'une manière intelligible. Mais moy qu'eſt-ce que je cherche ? à bien connoître la Nature pour en ſuivre les impreſſions. Je m'informe qui en a le mieux

pour les avoir il faut qu'il ait aussi le cœur rempli d'amour pour Dieu, & de haine contre luy-même. Ces deux traits achevent son portait, & ils y sont essentiels.

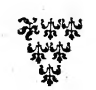
Charitas patiens est, benigna est. Charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, &c. 1. *Cor. c.* 13.

CHAPITRE XIX.

On n'est pas Chrêtien par sa créance, mais par ses œuvres.

QUand je serois aussi éclairé que l'ont été les Prophetes, quand j'aurois approfondi tous les Mystéres de la Religion, & toutes sortes de sciences, si je n'ay point la charité je ne sçay rien. La science enfle, mais c'est la charité qui édifie.* Le contrepoids du sçavoir, c'est le compte qu'il en faudra rendre. *Car le Serviteur qui sçachant les intentions de son Maître n'aura mis ordre à rien, & ne*

écrit, on me dit que c'est Chrysippe. J'ay aussi-tôt recours à ses écrits; mais les trouvant d'une obscurité impenetrable pour moy, je suis obligé de chercher quelqu'un qui m'en puisse donner l'intelligence: jusques-là je ne vois rien dont je doive me sçavoir beaucoup de gré. Aprés avoir trouvé un interprete, il me reste à mettre en pratique les enseignemens de Chrysippe. Car de m'admirer parceque j'aurai bien sçu prendre le sens de cet Auteur, c'est me glorifier d'estre Grammairien au lieu d'estre Philosophe, avec cette seule difference que les Grammairiens ordinaires s'attachent à commenter Homere, & moy je suis le commentateur de Chrysippe. Cela me satisfait si peu, que quand quelqu'un me prie de luy lire quelque endroit de Chrysippe, je rougis de ne pouvoir faire voir des actions conformes à ma lecture.

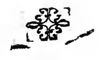


les aura pas suivies, sera châtié rigoureusement. Pour celui qui ne les ayant pas sçûës aura fait des choses dignes de châtiment, il ne sera que legerement châtié. Vous ne seriez pas bien aise qu'on vous dist à tout propos que vous avez beaucoup de dettes, mais il vous seroit beau de payer vos dettes. N'ayez point de complaisance à vous entendre dire que vous êtes éclairé; mais examinez aussitôt si vous avez une conduite qui réponde à la beauté des lumieres que vous avez receuës. Car *on exigera beaucoup de celui à qui l'on aura beaucoup donné; & plus on aura confié à quelqu'un, plus on lui redemandera.*

Et si habuero Prophetiam & noverim Mysteria omnia & omnem scientiam, charitatem autem non habuero, nihil sum. 1. *Cor. c.* 13.

Scientia inflat, charitas autem ædificat. 1. *Cor. c.* 8.

Ille autem servus qui cognovit voluntatem domini sui, & non præparavit, & non fecit secundùm volontatem ejus, vapulabit multis: qui autem non cognovit, & facit digna plagis, vapulabit paucis. Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo: & cui commendaverunt multum, plus petent ab eo. *Luc. c.* 12.



CHAPITRE XX.

Conclusion qui comprend une exhortation à la pratique de ces maximes, avec trois Sentences d'une grande étenduë pour regler la conduite de celuy qui aura pris le parti de cultiver la sagesse.

Article I.

Tenez-vous à tout ce que vous aurez une fois arrêté par raport à vôtre conduite, comme à des loix sacrées que vous ne pourriez violer sans commettre une espece d'irréligion, & ne vous émbarrassez pas de ce qu'en pourront dire les gens, car vous n'estes pas maître de leurs discours.

Article 2.

Jusques à quand vous ferez-vous le tort de croire que vous n'estes pas fait pour vivre de la maniére la plus digne d'un homme, ni pour vous conduire en toutes choses par la lumière de la Raison, qui vous distingue des animaux ? Vous avez déja receû toutes les instructions necessaires,

CHAPITRE XX.

Conclusion qui comprend une exhortation à se donner à Dieu sans délay, avec trois sentences d'une grande étenduë pour le réglement de nôtre vie.

Article I.

JE finis *en vous exhortant d'affermir vôtre cœur dans la resolution de servir le Seigneur. Soyez inébranlable dans le dessein de lui plaire, je vous en conjure par toute la charité qu'il m'inspire pour vous.*

Article 2.

VOus avez été éclairé d'enhaut, trop heureux *enfant de lumiere*; vous êtes pleinement instruit, un Dieu s'en est mêlé. Il a paru sur la terre, ce *Docteur de Justice, qui étoit l'attente de toutes les Nations.* Ou dites que sa doctrine est fausse, ou suivez ses enseignemens. Auquel des deux êtes-vous déterminé, ou à vivre & à mourir sans religion, ou à deshonorer vôtre Religion par vôtre conduite? Quelle est la bru-

& vous les avez estimées. Quel Docteur attendez-vous encore pour survenir à vôtre amandement jusqu'à sa venüe ? Vos jeunes années sont passées, & vous êtes d'âge de vous gouverner. Si vous ne secoüez dez cette heure vôtre nonchalance, & vôtre paresse, si vous differez de vous corriger, si tout se passe en vains projets dont vous remettez l'execution d'un jour à l'autre, éloignant de plus en plus celui auquel vous avez déterminé de penser sérieusement à vous : le temps de vous perfectionner vous aura échappé avant que vous y ayiez pris garde, & vous ne serez qu'un homme du Peuple ni durant vôtre vie, ni à vôtre mort. Concevez donc dés ce moment une assez bonne opinion de vous-même pour vous juger capable de vous avancer dans la vertu & de vous y rendre parfait : & faites-vous une loi inviolable de tout ce qui vous paroîtra le meilleur en fait de conduite. A chaque occasion qui se présentera ou de peine, ou de plaisir ; ou de gloire, ou de confusion ; souvenez-vous que c'est le moment d'entrer en lice, que c'est pour vous l'ouverture des Jeux Olympiques, & le signal du combat, & qu'un seul coup que vous allez ou recevoir, ou porter, ruine ou asseure vôtre avancement. C'est parlà que Socrate est arrivé à une

talité qui puiſſe ſoûtenir cette penſée; ſi l'Evangile eſt vray, je ſuis un profane, un impie, & l'enfer eſt mon partage ? Eſt-on homme ſi l'on ne croit ſon ame immortelle, ou ſi la croyant immortelle on ne penſe jamais ſerieuſement à l'état où elle pourra ſe trouver durant cette durée éternelle qui en meſurera l'immortalité ? C'eſt la regarder comme quelque choſe qui n'eſt pas de nous; car nous ne nous oublions pas nous-mêmes; pluſieurs ne ſe connoiſſent que comme un corps, & ils ne ſe connoiſſent pourtant que par leur ame. Marcher ſans ſouci & ſans précaution entre deux éternitez, c'eſt meriter l'éternité malheureuſe. Il n'eſt pas encore temps d'y penſer, dites-vous; fixez-en donc le temps. Eſt-ce à dix ans d'ici, ou à un an ſeulement, ou à un mois, ou à une ſemaine ? Imprudent que vous êtes, le temps que vous avez fixé peut être poſterieur à celui de vôtre mort, car vous pouvez mourir aujourd'huy. *Ne tardez pas à vous tourner du côté du Seigneur; ne differez pas d'un jour à l'autre : ſçauroit été un grand bien pour vous d'avoir porté ſon joug dès vôtre tendre jeuneſſe; car ſon joug eſt doux & ſon fardeau eſt leger* Déterminez-vous enfin à en faire l'é-

perfection consommée, se faisant de toutes choses un moyen de s'avancer dans la vertu, & ne suivant jamais d'autre guide que la raison. Pour vous, vous ne serez jamais un Socrate, mais vous ne devez pas laisser de vivre comme si vous espériez de le devenir.

ARTICLE 3.

DE *ce qu'on nomme* Lieux *en termes de Philosophie, le premier & le plus necessaire est celui qu'on appelle* la pratique des maximes; *par exemple;* Qu'il ne faut jamais mentir. *Le second est celui* qui donne la démonstration *des maximes, comme,* D'où vient qu'il ne faut jamais mentir? *Le troisiéme est celui qui justifie la bonté des démonstrations, & qui les distingue en leurs differentes especes: comme*, D'où vient qu'une telle Démonstration en particulier est dans les régles? *Là on explique ce que c'est que Démonstration, que conséquence, qu'opposition, en quoy consiste la nature du vray & du faux. Ainsi le troisiéme lieu est necessaire pour le second, & le second pour le premier: d'où il suit que le premier est le plus necessaire des trois, & celui auquel il faut s'arrêter. Mais il nous plaît de renverser*

preuve. Seigneur, le parti en eſt pris: *Je l'ay dit, je vais commencer dés ce moment. Ce changement eſt un coup de la droite du Tres-Haut.*

ARTICLE 3.

DAns toute ſorte d'Arts la Théorie n'eſt que pour la pratique; la ſpeculation ſe rapporte à l'action. On n'eſt ni Peintre, ni Architecte que pour ſçavoir les régles de la Peinture & de l'Architecture. Ce qui fait le Connoiſſeur ne fait pas le Maître. Cependant quelque avantage que nous donnions au caractére de Maître ſur celui de Connoiſſeur, lorſqu'il s'agit de l'art de bien vivre, nous nous contentons de cette derniere qualité. On ſçait ſa Religion, & l'on vit en profane. *A quoy nous pouvons juger ſi nous reconnoiſſons JESUS-CHRIST pour nôtre Maître, c'eſt ſi nous gardons ſes Commandemens. Celui qui dit qu'il le reconnoît, & qui ne garde pas ſes Commandemens, c'eſt un menteur, & la verité n'eſt point en lui. Mais ſi quelqu'un obſerve ce que ſa parole preſcrit, l'amour de Dieu eſt vraiment parfait en lui.*

cet ordre : nous nous donnons carriere sur le troisiéme, nous y consumons toute nôtre application. Quant au premier nous ne nous en mettons point en peine. Ainsi nous mentons sans retenüe ; mais nous sommes forts sur la manière de bien démontrer, qu'il ne faut jamais mentir.

ARTICLE 4.

DAns toutes vos entreprises voici la priére que vous devez faire, Grand Jupiter, & vous Fortune, menez-moi là où vous avez déterminé, & puissé-je suivre de bon gré, car vous me feriez bien suivre malgré que j'en eûsse !

ARTICLE 5.

CEluy qui plie de bonne grace à la necessité, c'est un sage qui étant encore sur la terre en sçait autant que les Dieux.

ARTICLE 6.

ENcore ce beau sentiment de Socrate. O Criton, *si les Dieux veulent la chose de cette manière, c'est aussi comme je le veux. Il est bien au pouvoir d'*Anyte

Article 4.

VOici une parole *qui met vôtre cœur dans la main du Seigneur*, qui fait de ſa volonté la vôtre, qui fixe ſur lui toute vôtre attention, qui vous tient toûjours dans l'ordre, & qui vous rend parfait. Dans toutes vos entrepriſes dites : *Seigneur que voulez-vous que je faſſe ?* Cette diſpoſition d'eſprit ſe rapporte & à la qualité des actions & à la maniere de les faire.

Article 5.

VOici une ſentence qui ſaiſit toûjours & qui porte coup. Tous les deſirs ambitieux ſont glacez, les choſes de la terre ne nous ſont plus rien. *Que ſert à un homme de gagner tout l'Univers s'il vient à perdre ſon ame, ou que donnera-t'il en échange pour la recouvrer quand il l'aura une fois perduë ?*

Article 6.

CE mot enfin pour défier même ceux qui en voudroient à vôtre vie, à plus forte raiſon ceux qui n'en voudroient qu'à vôtre bien, ou à vôtre repos. *Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, & qui ne peuvent ôter celle de l'ame : mais craignez plûtôt celui qui peut précipiter dans l'enfer l'ame & le corps.*

& de Melite *de m'oter la vie, mais non pas de me nuire & de me donner du chagrin.*

Fin du Manuel du Philoſophe.



ARTICLE I. Hortabatur omnes in proposito cordis permanere in Domino. *Act. c.* 11. Itaque fratres mei charissimi & desideratissimi, gaudium meum & corona mea; sic state in Domino. charissimi. *Philip. c.* 4.

ART. 2. Dedit vobis doctorem justitiæ. *Joel c.* 2. Ipse erit expectatio gentium. *Gen. c.* 49. Ne tardes converti ad Dominum, & ne differas de die in diem. *Eccli. c.* 5. Bonum est viro si tulerit jugum ab adolescentia sua. *Thren. c.* 3. Jugum meum suave est, & onus meum lève. *Matt.* c. 11. Dixi nunc cœpi: hæc mutatio dexteræ Excelsi. *Ps.* 76.

ART. 3. In hoc scimus quia cognovimus JESUM CHRISTUM, si mandata ejus observemus. Qui dicit se nosse eum, & mandata ejus non custodit, mendax est, & in hoc veritas non est. Qui autem servat verbum ejus, verè in hoc charitas Dei perfecta est. 1. *Joan. c.* 2.

ART. 4. Cor regis in manu Domini. *Prov. c.* 21. Domine, quid me vis facere? *Act. c.* 9.

ART. 5. Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur: aut quam dabit homo commutationem pro anima sua? *Matt. c.* 16.

ART. 6. Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere: sed potius timete eum qui potest & animam & corpus perdere in gehennam. *Matt. c.* 10.

Fin du Manuël du Chrêtien.



Remarques & éclairciſſemens.

JE ne doute pas que cette correction du texte ne paroiſſe naturelle, quoy qu'elle ait échappé à Simplicius. Il lit dans ſon Chapitre XXI qui répond au Chap. XIII. de la premiere partie ſelon ma diſtribution, il y lit, dis-je, Μέμνησο ὅτι ἐν συμποσίῳ σε δεῖ ἀναστρέφεσθαι περιφερόμενον. γέγονέ τι κατὰ σέ; & l'on a traduit, *Memento ſic in vita eſſe verſandum, tanquam in convivio circumferaris. Si quid ad te perveniat*, & le reſte. Ce *circumferaris*, & le mot qui y répond dans le Grec, ne veulent rien dire. Il n'y a qu'à changer un ο en un ω, & à faire la ponctuation en cette ſorte, Μέμνησο ὅτι ἐν συμποσίῳ σε δεῖ ἀναστρέφεσθαι. περιφερομένων γέγονέ τι κατὰ σέ. Et l'endroit ſera tres-intelligible, *Memento ſic tibi in vita eſſe verſandum tanquam in convivio. Eorum quæ circumferuntur ſi quid ad te pervenerit. &c.* Περιφερόμενον feroit un ſens auſſi intelligible que περιφερομένων, ſuppoſé toujours qu'il fût détaché d'ἀναστρέφεσθαι.

Voici une correction plus importante,

te, & que je ne donne pas pour auſſi ſure que la précedente. Simplicius dans ſon Chapitre XXXIV. qui ſe rapporte au XXV. de ma premiere Partie, lit ainſi Ὥσπερ σκοπὸς οὐ τίθεται πρὸς τὸ ἀποτυχεῖν. οὕτως οὐδὲ κακοῦ φύσις ἐν τῷ κόσμῳ γίνεται. C'eſt-à-dire, *Quemadmodum aberrandi cauſâ meta non ponitur, ſic nec mali natura in mundo exiſtit*; & en nôtre langue, *Comme un but n'eſt pas fait pour eſtre manqué, ainſi le mal n'eſt pas dans le monde*: ou, *ainſi il n'y a rien d'eſſentiellement mauvais dans le monde.* Je demande d'abord ſi cette ſuite eſt au point de netteté où Epictete met tout ce qu'il dit? Simplicius employe 27. pages de fort beau Grec pour juſtifier *Que le mal n'eſt point naturel, qu'il eſt contre nature, & que par cette raiſon il n'eſt point dans la nature*: il nous ramene à l'idée de ceux qui ſe figuroient *qu'il y avoit deux Principes de toutes choſes, le bien & le mal*: Il agite la Theſe, *ſi l'on peut aimer le mal comme tel.* On ſeroit plus ſatisfait s'il avoit cité quelque Philoſophe de la connoiſſance d'Epictete qui eût ſoutenu cette Theſe, qu'*il n'eſt point de mal au monde.* encore luy reſteroit-il à faire voir que la liaiſon de cette Theſe avec ce qu'il

dit du But, eſt tout-à-fait naturelle. Epictete dit, il eſt vrai, *que le bien & le mal ne ſont que dans les choſes qui dépendent de nous* ; c'eſt-à-dire, comme il s'explique lui-même, *dans nos propres actions* : mais il ne dit pas abſolument *que le mal n'eſt point* : il dit au contraire, que nos actions ſont mauvaiſes, & qu'il y a du mal toutes les fois qu'elles s'écartent des premieres impreſſions de la nature. Quel moyen qu'il diſe ici que le mal n'eſt point dans le monde ? Cela m'a fait penſer qu'on pourroit rétablir cet endroit par un aſſez leger changement de κόσμῳ en σκοπῷ, liſant ἐν σκοπῷ, ou εἰς σκοπόν ; c'eſt-à-dire, *pro meta*, ou *in metam*, au lieu de *in mundo* ; & traduire comme j'ay fait, *Un but n'eſt pas fait pour être manqué, ainſi ce qui eſt mauvais de ſoi ne doit jamais eſtre noſtre but.* J'ay ajoûté par forme d'éclairciſſement à la place de ces 27. pages de Commentaire, *parce que ce ſeroit commettre un manquement que de donner dans ce but.* Simplicius en vient lui-même à dire aprés tant de peine, *Que le mal ne peut ſervir de but, puis que le mal eſt toujours un coup porté hors du but*, ὅτι ἀπολυχία σκοποῦ ἐστὶ τὸ κακόν. De ſorte

que ma conjecture éclairciſſant d'un côté le ſens inconteſtable de cet endroit du Manuël, le décharge d'ailleurs d'un principe, ou étranger, ou douteux, ou même un peu contraire à d'autres endroits tres-intelligibles du même Manuël.

Voici l'éclairciſſement que j'ay promis ſur le Chapitre LVIII. qui eſt le IX. de la ſeconde partie, ſelon ma diviſion.

Ὡς τὸ, Ἡμέρα ἐςὶ, καὶ, Νύξ ἐςι, πρὸς μὲν τὶ διεζευγμένον μεγάλην ἔχει ἀξίαν, πρὸς δὲ τὸ συμπεπλεγμένον ἢ συνημμένον ἀπαξίαν ὅλω &c. Wolfius traduit ainſi, *ut hoc pronunciatum*, Dies eſt, & nox eſt, *magnam habet in ſejunctione vim, in conjunctione verò prorsùs nihil valet : ita, &c.* Voici le ſens que Caſaubon donne à ce paſſage, *Comme cette disjonctive*, ou il eſt jour ou il eſt nuit, *eſt raiſonnable, parce qu'elle ſépare le jour de la nuit : au lieu que cette propoſition conjonctive*, Il eſt jour & il eſt nuit, *eſt abſurde, parce qu'elle met enſemble le jour & la nuit : de même, &c.* Cela ſeroit fort intelligible ; mais Epictete ſe ſeroit expliqué d'une maniere trop myſterieuſe s'il n'avoit voulu dire autre choſe. Simplicius qui a fait un grand

& beau Commentaire Grec ſur le Manuël, trouve renfermée dans ce peu de paroles toute la queſtion du Syllogiſme Hypothetique disjonctif & conjonctif, qui eſt une queſtion des plus ſubtiles de la Logique. Comme nous ne ſçaurions marquer en nôtre langue le cas de l'abſurdité dont il s'agit ici ſelon Simplicius ; nous nous ſervirons de la langue Latine plus généralement entenduë que la Grecque. Le Syllogiſme Hypothetique disjonctif eſt de cette forme.

Aut dies eſt aut nox eſt.
Atqui nox eſt.
Ergo dies non eſt.

Ou bien,
Atqui nox non eſt,
Ergo dies eſt.

Si dies eſt, nox non eſt.
Atqui non *nox* non *eſt,*
Ergo dies non eſt.

Les deux negations de la mineure, dit-on, valent une affirmation ; ſi-bien qu'il en reſulte équivalemment une mineure affirmative, *Atqui nox eſt.* d'où on conclut negativement, *Ergo dies non eſt*, contre une régle eſſentielle de

ce Syllogiſme, qui veut *que le conſequent étant affirmé dans la mineure, l'antecédent ſoit auſſi affirmé dans la conſequence* : d'où il reſulteroit un Syllogiſme dont la conſéquence ſeroit tres-abſurde. La voila.

Si dies eſt, nox non eſt.
Atqui non *nox* non *eſt*,
Ou équivalemment,
Atqui nox eſt.
Ergo dies eſt.

Chaque ſiécle a ſon goût. Du temps d'Epictete ces ſubtilitez de Dialectique pouvoient avoir leur place dans les entretiens des gens du monde : aujourd'huy hors de l'Ecole on traitteroit tout cela de galimatias. Voici la traduction du Chapitre en queſtion ſelon la penſée de Simplicius. Le commencement du Texte y eſt un peu paraphraſé pour le rendre plus intelligible.

Comme ces deux termes d'une propoſition complexe, il eſt jour & il eſt nuit, *font une bonne majeure à la tête du Syllogiſme qui les ſepare ; au lieu qu'ils ne ſervent de rien à la tête de celuy qui lie & qui les unit : de même la maxime de prendre pour ſoy les meilleures choſes qui ſont ſervies ſur une table, ſeroit*

une bonne maxime, à ne conſulter que ſon appetit, & ſuppoſé qu'on pût ſe regarder comme ſeparé de ceux avec qui on mange: mais ce ſeroit au fonds une mcſſéance groſſiére; parce qu'on doit ſe conſidérer comme lié & uni avec les autres conviez. Lors donc que quelqu'un vous donne à manger, ne regardez pas ſeulement à la qualité des viandes par rapport à vôtre appétit, mais auſſi à ce que vous devez avoir d'honnêteté & de politeſſe par rapport à celui qui vous traitte.

Si j'ay ſuivi l'idée de Caſaubon dans la traduction qu'on a leüe de cet endroit dans le corps de l'Ouvrage; ç'a été parce que je n'aurois ſcêu faire entendre la penſée de Simplicius ſans cet éclairciſſement: ce qui ne me paroiſſoit pas aſſez important pour y arreſter le Lecteur, & qui étoit ici neceſſaire pour rendre à cet habile Commentateur la juſtice qui lui eſt deüe.

FIN.

PARAPHRASE
CHRE'TIENNE
DU MANUEL
D'EPICTETE.



AVERTISSEMENT.

CE qu'on vient de lire ayant été envoyé avant l'impression à un des plus sçavans Prélats du Royaume ; comme il connoît tous les bons Livres sur chaque matiere, il jugea que cette *Paraphrase* devoit assortir *le Parallele*, pour lequel il eut la bonté de s'interesser. La Lettre qui suit, contient un ample éclaircissement sur le dessein & sur la qualité de l'Auteur anonyme de cette Piéce. On se contente d'avertir ici qu'elle est bien ancienne ; qu'elle est d'un bon goût dans sa langue originale, qui est la Grecque ; & qu'elle n'avoit point encore paru en la nôtre ; enfin que bien qu'elle soit adressée à des Solitaires, parce que son Auteur étoit de cette Profession, elle n'entre nullement dans leurs affaires

particulieres, & qu'elle n'a rien qui ne puisse être utile aux gens du monde. Si quelqu'un trouve que mon travail, de la maniere dont je l'ay conduit, ne peut pas bien porter le nom de Traduction; il n'a qu'à y substituer celui de Remarques ou d'Analyse. Il semble qu'ajoûter à la Traduction entiere du Manuel celle de tous les endroits de la Paraphrase qui ne sont pas du Manuel, c'est quelque chose d'assez approchant d'une Traduction complette. Aprés tout j'auray executé ce que je m'étois proposé, pourvû que tout ce qui concerne cette Paraphrase, se trouve éclairci.





A MONSEIGNEUR

CHARLES LE GOUX DE LA BERCHERE,

ARCHEVÊQUE

ET SEIGNEUR D'ALBY,

II. LETTRE.

ONSEIGNEUR,

La Paraphrase Chrétienne d'Epictete, que VOTRE GRANDEUR m'a fait la grace de me communiquer, est une Piece exquise & nécessaire. Le Manuel ne peut plus aller sans elle depuis qu'ils se sont vûs ensemble; car elle le releve toutes les fois qu'il fait un faux pas, & elle

le redresse dès qu'il s'égare. Je dois avoüer que ne la connoissant pas, j'étois, pour un Traducteur d'Epictete, dans une grande ignorance; & tout autre que Vous, MONSEIGNEUR, m'y auroit pû laisser par une raison aisée à comprendre. Car ce ne seroit point un cas extraordinaire qu'un Grand Seigneur, ayant tous les Livres qu'on peut avoir, ne les eût pas tous lûs & entendus, sur tout ses Livres Grecs, autant qu'il faudroit pour en indiquer les meilleurs aux Ecrivains qui en pourroient avoir affaire. Lucien sçavoit un homme, nous dit-il, qui avoit fait chez lui une belle Bibliothèque seulement pour se donner un air d'érudition: c'étoit le même qui avoit acheté la lampe de nôtre Epictete trois mille drachmes, la regardant comme un meuble sçavant. Il y a aujourd'huy, comme alors, des Seigneurs qui ont des Livres pour occuper un Bibliothécaire, & pour amuser certaines visites en attendant qu'on soit en commodité de les recevoir. Mais il paroît que vôtre rare Bibliotheque est pour Vous, & qu'autre que Vous, MONSEIGNEUR, n'est capable de la connoître comme vous faites. Nous n'avons point dans la nôtre cette belle Paraphrase Grecque dont vôtre Lettre m'a découvert le merite, & sur la-

quelle j'auray l'honneur de vous exposer ici mes petites observations, comme vous me l'ordonnez, persuadé que je suis que le Public éclairé s'en contentera si vous les trouvez raisonnables.

La Paraphrase dont il s'agit, n'est autre chose, ce me semble, que le Manuel d'Epictete reformé pour l'usage des Chrétiens, & en particulier pour celui des anciennes Solitudes de l'Orient. Distinction glorieuse pour ce Philosophe : car nous ne trouvons pas qu'on se soit donné la peine de reformer le langage d'aucun autre de ces anciens Maîtres de la Morale Payenne pour le faire parler Chrétien. Nous n'appellerions pas cela aujourd'huy une Paraphrase, *comme a fait son Auteur, qui entendoit bien sa Langue ; & il faut que ce terme ait changé de signification en se dépaïsant. A le prendre selon nôtre idée, il nous feroit penser que c'est ici un Commentaire net & succinct pour éclaircir les endroits obscurs d'Epictete ; & ce n'est rien moins que cela. C'est Epictete corrigé, en sorte qu'un Chrétien & un Solitaire en peut faire le sujet d'une lecture édifiante, &, comme on dit dans les Solitudes, son Livre spirituel. Je vois assez maintenant que cette correction étoit nécessaire pour préserver les Lecteurs du*

Manuel d'y prendre insensiblement une teinture de Stoicité qui leur rendroit l'ame bien dure pour le prochain, & bien seche pour la priere. Car la comparaison que vous m'avez fait faire, MONSEIGNEUR, de la Paraphrase avec le Texte d'Epictete, m'a établi de plus en plus dans l'idée que je m'étois formée des divers caracteres du Chrétien & du Philosophe, tels que j'avois eû l'honneur de Vous les exposer dans ma premiere Lettre, & dans le Discours qui la suit, dont Vous avez eû la bonté de me témoigner que vous étiez satisfait. Un Philosophe est aprés tout une assez odieuse espece d'homme dans la societé commune, sans cœur, sans application pour le prochain, cherchant le point de l'obligation indispensable jusques envers ses parens & sa famille, pour ne passer jamais ce point dans les services qu'il leur veut rendre, à condition qu'il n'en perdra jamais un moment de sa chere tranquillité. Il s'aime, & c'est tout; toûjours replié sur lui; épuisé d'attention, d'amour, d'estime pour sa propre personne: le genre humain lui est indifferent. Personne ne peut ni l'obliger, ni le desobliger, ni lui rien donner, ni lui rien ôter: on ne voit pas par lequel de ces bouts il peut tenir au reste des hom-

mes, supposé qu'il y tienne ; rien ne semble plus isolé. Il est vray qu'il ne se rend point fâcheux ; il en plaint la peine : ceux qui sont affamez de richesses ; ceux qui briguent des emplois honorables, ne le trouveront jamais dans leur chemin ; il a plûtôt fait de se passer de tout. Il est commode aux autres de peur de s'incommoder : on ne lui en a pas l'obligation, il se l'a toute entiere : il se contente, & il se suffit ; c'est tout dire. Mais il se suffit si bien, que si tous ses Dieux vouloient ou le gratifier ou se rendre necessaires, ils ne sçauroient comment s'y prendre. Il ne veut point de tout ce qu'ils voudroient lui présenter : ce sont, dit-il, des biens exterieurs dès-là qu'ils me peuvent venir d'ailleurs que de mon propre fonds ; je n'en ay que faire. Mais les Immortels pourroient vous ôter la santé, & la vie. Cela ne regarde que mon corps ; je n'y prends aucun interest. Ainsi, peu ou point de priere : indépendance reciproque ; les Dieux se passent de lui, & il peut se passer des Dieux. Il leur abandonne la conduite du monde extérieur, & il leur fait la justice de croire que tout s'y passe dans l'ordre : c'est toute sa Religion. S'ils n'avoient à faire tourner les Cieux, & à conserver les fruits de la terre, il ne sçauroit à quoy les employer

dans l'Univers, ils y seroient de trop. Il y a surement un peu d'impieté mêlée à cette fine Philosophie ; & Socrate ne fut peut-être pas si mal condamné qu'on le dit à prendre du poison : que ç'ait été pour avoir ridiculisé la pluralité des Dieux ; ce fait n'est pas trop constant dans l'Histoire. Tel est enfin le vray Philosophe, & le seul Manuel en peut fournir des preuves.

Un Chrétien, je parle d'un Chrétien élevé, tout religieux, tout humble, parfaitement soumis, tout occupé de sa dépendance, convaincu de ses tenebres & de sa foiblesse, tout à la priere ou tout en action de graces, se hait, se méprise ou s'oublie, & n'aime que Dieu ; mais il l'aime au point de voir par-tout la seule chose qu'il aime, dans des persecuteurs, dans des ennemis, jusqu'à dire, Je donneray tres-volontiers pour vous tout ce que j'ay & au-de-là ; *parce que nôtre Dieu, aprés s'être venu confondre dans nôtre méprisable espece par un excés de son amour, a poussé cet excez jusqu'à nous dire,* Tout ce que vous ferez pour quelqu'un des plus petits de mes Freres que voila, ce sera pour moi que vous le ferez. *Un Chrétien n'en croit pas pouvoir faire assez pour son prochain, parce qu'il n'en peut*

jamais faire assez pour son Dieu : sa charité est l'exercice de sa Religion. Il y a donc bien loin, MONSEIGNEUR, de lui au Philosophe ; & l'habile Auteur de la Paraphrase a été hardi de les vouloir r'approcher. J'admire son adresse : on diroit qu'il veut convertir Epictete, au lieu que je l'avois reprouvé dans mon Manuel Chrétien. Il parle comme lui le plus qu'il peut ; il le suit jusqu'au mauvais pas ; là il s'offre à le guider à son tour, & il le fait passer du bon côté. Il lui donne adroitement le change, & quelquefois trois ou quatre paroles, pour autant d'autres, en font l'affaire. Il ne le coupe jamais qu'à propos, & pour quelque chose de mieux que ce qu'il alloit dire. Il le veut modeste & serieux ; il ne sçauroit lui passer une expression ou trop enjoüée, ou trop libre, ou trop fiere ; on diroit qu'il a soin de sa réputation, & qu'il le souhaite un peu moins Stoïcien, & un peu plus honnête homme. Ce Solitaire entend aussi-bien son monde que sa Religion. Du reste un Grec aussi pur que celui d'Epictete même, un stile aussi serré que le sien, c'est à dire, plus que ne l'est communément le stile de ceux qui ont écrit en cette langue. Car on a dit autrefois que les Grecs parloient comme des femmes, & les Latins comme

des hommes: plus de délicatesse & de paroles d'un côté; plus de force & de pensées de l'autre: mais Epictete s'étoit fait Latin dans Rome, & le Commentateur l'est devenu en lisant son Epictete.

Ce Commentateur étoit un Solitaire; on n'en peut guere douter, il étoit de la Profession de ceux pour qui il écrit; & c'est pour des Anachorétes, *comme il paroist par la Paraphrase même; pour les* Hesychastes, *comme qui diroit les* Tranquilles. *Ces Hesychastes étoient ceux d'entre les Moines qui* s'alloient tranquilliser sur des montagnes, & dans des trous de rochers, *dit le saint Abbé Nilus*; uniquement appliquez au jeûne & à la priere, *comme en parle le Concile de Chalcedoine*, sans s'embarasser de nulle sorte d'affaires ni Ecclesiastiques, ni séculieres... Ἡσυχίαν ἀσπάζεσθαι, καὶ προσέχειν μόνῃ τῇ νηστείᾳ, καὶ τῇ προσευχῇ.. μήτε δὲ ἐκκλησιαστικοῖς, μήτε βιωτικοῖς παρενοχλεῖν πράγμασιν, ἢ ἐπικοινωνεῖν. *Le premier mot de cet Extrait du quatriéme Canon de l'Action quinziéme fait voir que cette régle regardoit plus particulierement les Hesychastes, quoy-qu'elle soit pour tous les Solitaires. D'autres auroient plus de raison que Vous, MONSEIGNEUR, de trouver mauvais la liberté de mettre*

du Grec dans les Lettres qu'on leur écrivoit. Nôtre Auteur fait comprendre que le Public avoit bien plus de veneration pour les Solitaires de cet Ordre, que pour le commun des Solitaires : car il veut qu'un Hesychaste soit assez modeste pour ne pas dire ce qu'il est ; par où l'on voit qu'il ne portoit point d'habit qui le distinguast de ses Freres qui se tenoient dans les Monasteres. C'est proprement à ceux-cy que le Paraphraste s'adresse ; car il leur propose comme quelque chose de plus parfait que ce qu'ils sont déja, de se faire Hesychastes. Dans le fonds ils étoient d'une même Profession les uns & les autres ; ils se regardoient comme Freres, & s'en donnoient le nom. Leur Profession, leur état se nommoit Ἐνάρετος πολιτεία, *& ce n'étoit pas seulement des termes d'honneur pour dire que leur* maniere de vie *étoit toute sainte, toute* vertueuse ; *c'étoit le nom propre & particulier de cet état : l'usage que l'Auteur fait de ces deux mots, dont le premier est fort rare par tout ailleurs, prouve ce que je dis. Il se sert aussi d'une expression assez singuliere & vraysemblablement affectée pour marquer leur consécration particuliere au service de Dieu; ce qu'il nomme* Ἀνακεῖσθαι θεῷ, *comme S. Chrysostome appelle* τοὺς ἀνακειμένους θεῷ.

ceux qui avoient pris un si saint engagement. J'employe le terme d'engagement, parce qu'on ne nous laisse pas douter ici qu'ils n'en prissent de quelque sorte. Il est vray que leurs Promesses, *dont il est fait mention expresse, n'étoient point encore alors de la force de nos Vœux de Religion, puisqu'elles ne les rendoient pas absolument incapables d'entrer dans les Charges Séculieres en repassant dans les Villes; quoy-que ce retour fût regardé de leurs Freres comme une espece de désertion scandaleuse. Au reste on nous apprend ici, selon que l'occasion s'en présente, quelques autres particularitez de leur forme de vie; comme, qu'ils vivoient dans le célibat; qu'ils ne mangeoient point le matin, c'est à dire, qu'ils ne faisoient qu'un repas; qu'ils sortoient rarement, & qu'ils étoient reservez à rapporter à leurs Freres ce qu'ils pouvoient avoir vû à la Ville; qu'ils n'auroient osé paroître dans les Bains publics; & qu'on n'approuvoit guéres davantage que quelqu'un prît un valet pour se faire servir.*

Je m'attache à toutes ces observations par l'extrême curiosité que j'ay de découvrir par quelque circonstance favorable le Siécle qui a porté un Auteur si judicieux. Cinq ou six termes qu'il a de particuliers,

quoy-qu'ils ne soient pas du Grec de l'ancienne Athenes, ne laissent pas d'être de nos anciens Peres. Ἀνακεῖσθαι θεῷ *se lit dans saint Chrysostome :* πολιτεία *pour signifier une Profession de retraite & de régularité, est plus d'une fois dans saint Basile :* Ἡσυχαστὴς *dans les Lettres de saint Nil disciple de S. Chrysostome sur la fin du quatriéme Siécle ; ce qui peut justifier la réfléxion qui a été faite sur le Canon du Concile de Chalcedoine, puisque les Hesychastes étoient avant la celebration de ce Concile :* προσοχὴ *terme assez singulier & tout-à-fait du langage Ascetique, est employé & expliqué à fonds par le Moine Nicephore. Quant au mot d'*Ἄσκησις*, il est de toute ancienneté pour dire les exercices pénibles de la vie retirée. Celui de* κονδὸς *pour signifier un homme de petite taille, surprend dans un Auteur qui ne quitte les anciens Maîtres de la Langue que sur les matieres dont ils n'auroient sçû avoir connoissance comme sont les Anachoretes : Cependant ce terme, & celui de* κοντὸς*, qui est la même chose, s'écrivent au moins depuis la fin du IV. Siécle ; ce qui fait juger qu'ils se disoient auparavant, sans qu'on puisse déterminer depuis combien de temps. Ils étoient même du langage de la Cour, puis-*

que les Empereurs Maurice & Leon les ont mis en œuvre. Ceux qui ont crû qu'il suffisoit de justifier l'ancienneté de ces termes pour établir celle de la Paraphrase, ont raisonné, je m'imagine, sur ce principe : Qu'une si bonne Piéce & écrite si purement, doit être r'approchée des sources autant que ces termes, qui n'en sont pas, le peuvent permettre ; quoy-que d'ailleurs cette preuve soit des plus foibles. On peut bien assurer qu'un Auteur qui n'employe que des mots reçus, comme fait tout Auteur exact, n'a pas écrit avant le temps qu'ils furent reçus, mais non pas qu'il ait écrit aussi-tôt qu'ils le furent. J'ay voulu chercher quelque meilleure preuve, & je croy en avoir trouvé deux. Je fonde la premiere sur ces paroles de la Paraphrase : Si vous avez fait quelque songe qui vous effraye ; dites en vous-même : Ce n'est point à moi, mais c'est ou à mon corps, ou à ma réputation que ce songe présage quelque chose de sinistre. *Aujourd'huy nous dirions :* Faites-vous un sujet de confusion de cette foiblesse, qui n'est d'ailleurs qu'une superstition populaire & puerile. *Les paroles de cet Auteur supposent donc que de son temps la foy aux songes n'étoit pas encore regardée comme une superstition con-*

damnée. Or il y a bien du temps qu'elle est sur ce pied-là dans l'Eglise, du moins dans l'Occidentale, & il y a apparence qu'il en est de même de l'Orientale. Tertullien dans le Livre de l'ame *appelle cela*, croire le Pere des mensonges; *& il dit fort sensément que les songes peuvent être tenus pour vrais aprés que la chose est arrivée, & non pas quand on l'a crû voir en songe* : Fides somniorum de effectu non de conspectu renuncianda est. *Le Capitulaire du Pape Gregoire II. sous l'Empire d'Anastase II. c'est à dire environ l'an 714. contient un Chapitre, c'est le VIII. conceu en ces termes:* Ut somnia & auguria, quia juxta divina oracula vana sunt, non attendenda penitus doceantur. *Quand on voudroit supposer contre toute apparence que l'Eglise Orientale ne se seroit conformée que d'alors, sous un Empereur tres-Catholique, avec l'Occidentale sur le sujet de la condamnation des songes, ou plûtôt de la créance qu'on y pourroit avoir; il seroit vray de dire qu'il y a plus de mille ans que cette Paraphrase a paru. Mais voici une seconde conjecture qui la fait remonter un peu plus haut. Je trouve que du temps qu'elle fut faite les Solitaires pouvoient se rengager dans le monde, sans que leurs sortes de Vœux, ou leurs* Pro-

messes *les rendissent absolument incapables des Administrations Séculieres. Or on voit dans la Collection de Balsamon une Novelle de Justinien, par laquelle il est ordonné que ces deserteurs soient renfermez dans un Monastere, autre pourtant que celui dont ils ont deserté, & qu'une seconde fuite ne soit pas impunie, mais que les Juges ordinaires fassent le procez à ces Fugitifs.* Ὁ ἀπὸ Μοναχοῦ γινόμενος Κοσμικὸς, μεθ' ὧν ἐπεκτήσατο εἰς ἕτερον ἐμβαλλέσθω Μοναστήριον. Εἰ δὲ πάλιν γένηται Κοσμικὸς, τῇ τάξει παραδιδόσθω. *Qui pourroit dire combien de temps avant celui de Justinien cette Loy avoit été faite (car on sçait assez que les Loix de cet Empereur ne sont pour la pluspart qu'une compilation de celles des Empereurs qui l'avoient précédé) ce seroit une Epoque au dessus de laquelle on seroit obligé de mettre la Paraphrase. Car si cette Loy eût été lorsque le Paraphraste écrivoit, il ne se seroit jamais contenté de representer comme il fait à un Moine tenté d'inconstance, que quand il parviendroit aprés son apostasie à la dignité d'*Archon, *qui étoit la premiere de la Justice ou de la Police d'une Ville, il n'y seroit pas aussi utile à ses Compatriotes, qu'odieux à ses Freres de Religion. Il lui auroit dit tout court que cette vûë est chimerique,*

merique, ou comme nous dirions aujourd'huy à un Moine qui voudroit apostasier, qu'il se feroit mettre entre quatre murailles. Voila une ancienneté d'onze Siècles tout au moins assez bien établie, ce me semble, pour cette Piéce, dans laquelle Casaubon a reconnu le stile du Siècle de Justinien. Il me semble que je puis aller plus loin en remaniant un peu le Canon du Concile de Chalcedoine dont j'ay parlé. Car ce Canon qui recommande d'avoir beaucoup de consideration pour les veritables Solitaires, se déclare fortement contre les Moines coureurs, περιϊόντας ἀδιαφόρως ἐν ταῖς πόλεσιν, *& restraint la liberté qu'on se donnoit dans les Monasteres de prendre ce qu'on nommeroit aujourd'huy des Freres Servans ou des Freres Lais pour servir les Moines, jusques à* recevoir en cette qualité des gens qui étoient en service hors des Monasteres, *& de le faire* sans l'agrément des Maîtres à qui ils étoient. *L'Auteur de la Paraphrase dit aussi à ces Solitaires qu'il ne leur sied pas de se montrer trop frequemment dans les Villes, beaucoup moins à un Solitaire en particulier de se donner un Valet à gages pour se faire servir; & il lui represente* qu'il faut pour cela se sentir une patience à l'épreuve des impertinences

d'un Valet qui peut faire le sourd quand on l'appelle, ou prendre de travers tout ce que l'on lui commande. *Il me semble qu'après qu'un Concile s'est expliqué sur certains Réglemens, ou l'on n'y touche plus, ou qu'on le fait d'une maniere à faire comprendre qu'y manquer est autre chose que manquer contre les maximes de la bienséance ou de la Philosophie. Cela me feroit croire que la Paraphrase avoit vû le jour avant ce Concile qui en a authorisé quelques articles ; & si cela est, elle y gagne au moins un Siécle ; de sorte qu'elle est apparemment bien ancienne. Vous avez, MONSEIGNEUR, des lumieres tres particulieres pour la Chronologie des Auteurs & des Canons Ecclesiastiques, car c'est la matiere d'une partie de ces Volumes de Collections, que j'ay dit ailleurs que vous avez faits ; & l'intelligence parfaite de la Langue Grecque peut vous faire connoître au juste la généalogie de ces termes singuliers dont il a été parlé*, leur naissance, leur chûte, & leur renaissance suivant le bon plaisir de l'Usage, *pour parler avec Horace : & j'espere de vôtre Esprit & de vôtre bonté quelque chose qui éclaircira cet endroit, & qui enrichira cet Ecrit.*

Je passe maintenant à la Traduction de

la Paraphrase, ou plûtôt de ce que son Auteur a changé dans le Manuel d'Epictete, & qui n'en fait pas un douziéme. Car ayant déja traduit une fois ce que ces deux Piéces ont de commun, il m'a paru ou que je me commettrois avec moy-même, si j'y employois d'autres termes, l'une des façons pouvant faire remarquer que l'autre est defectueuse; ou que je serois dégoûtant de dire deux fois la même chose de la même maniere. Je distribueray la Paraphrase en Chapitres & en Articles suivant le même ordre que j'ay gardé dans le Manuel; quoy-que ceux qui ont fait imprimer ces Piéces en Grec & en Latin les ayent partagées & numerotées d'une maniere differente de la mienne; & ma raison est que de quatre Editions que j'ay vûës du Manuel, il n'y en a pas deux qui s'accordent en ce point, & la Paraphrase a encore sa division à part. Outre qu'il est de l'ordre de placer sous un même titre les Articles qui roulent sur une même matiere. Les Chapitres & les Articles supprimez dans ma Traduction de la Paraphrase peuvent être lûs dans le Manuel, puisque cette suppression marque qu'Epictete & son Commentateur n'y disent que la même chose. Souvent je ne mets qu'en façon de

Note ce qu'ils ont de different, & cela me fournit quelquefois des Notes assez curieuses : mais quand le Commentateur fait des corrections ou des additions considerables au Texte de son Philosophe, je les traduits toutes entieres. Il me semble que la Paraphrase se trouve ainsi toute éclaircie, & que rien ne s'en perd. J'ay l'honneur d'être, &c.





TRADUCTION
DE LA
PARAPHRASE GRECQUE
QUI A POUR TITRE,
L'ART DE REGLER LES HOMMES
PAR EPICTETE.

Ou Maximes que d'habiles Gens ont voulu avoir par écrit pour leur servir de regles de conduite, sous le nom de Manuël.

PRMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

IL est divisé en quatre articles, dont les deux premiers ne sont que le pur texte d'Epictete, qu'on peut voir dans son Manuel; & les deux autres n'en sont differens que dans ce qu'on va marquer.

ARTICLE 3.

EPictete, *Personne ne vous* nuira : *Vous n'aurez point d'ennemi ; car il ne vous arrivera rien de nuisible.* L'Auteur de la Paraphrase. *Vous n'aurez point d'ennemi, puisque personne n'est en état de vous nuire.*

Nuira & *nuisible*, βλάψει & βλαβερὸν sont une petite redite dans Epictete, qui a été évitée par son Commentateur. Et à cette occasion je proposeray ma conjecture sur quantité de changemens de mots que je remarque dans la Paraphrase en la confrontant avec le Manuel, & dont on ne voit pas quelquefois la necessité. Je m'imagine que bien des gens apprenoient par cœur le Manuel d'Epictete ; car en effet les Grecs ne donnoient le nom d'*Enchiridion*, & les Latins celui de *Manuel*, comme nous faisons aprés eux, qu'à de certains petits livres qu'on veut sçavoir par cœur, & qu'on est bien aise d'avoir toûjours sur soi & souvent à la main, pour s'en inculquer les belles Sentences. Or les choses que l'on a apprises par cœur, on les écrit de memoire quand on a à les écrire ; & si ce ne sont pas des Vers dont la mesure fait retenir tous les ter-

mes, il eſt aiſé d'y en changer quelques-uns. C'eſt peut-être la cauſe la plus apparente de la diverſité des Editions du Manuel, & de ce que l'Auteur de la Paraphraſe y a changé quant aux mots, lors qu'il a dit au fond la même choſe. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de certains mots qu'il paroît éviter avec reflexion, comme celui de Τυχὸν qui ne veut dire dans Epictete que *par hazard*, *peut-être*. Mais parce que les Gentils y entendoient quelquefois du ſort & de la fatalité au prejudice de la Providence reconnuë par les Chrétiens, & qu'en effet S. Gregoire de Nazianze oppoſe ἐκ προνοίας à τυχὴν; nôtre Paraphraſte qui eſt correct change ordinairement, comme je l'ay remarqué, un terme ſujet à ſi mauvaiſe équivoque. Mais que dira-t-on de celui de *Dieux* qu'il a receu dans ce méme article, Μέμψῃ θεοὺς καὶ ἀνθρώπους, *que vous quereliez les* Dieux, *& les Hommes?* ceux qui voudroient conclure de là que ce Commentateur étoit pour la pluralité des Dieux, s'y méprendroient encore plus groſſiérement que *Barthius*, qui a publié qu'Epictete étoit Chrétien, ayant équivoqué de l'Auteur de la Paraphaſe à celui du Manuel. *Quereler les Dieux & les Hommes*, eſt une de ces

phrases Proverbiales, où l'on ne peut rien changer, où chaque terme ne se prend point à la rigueur, & qui se disent sans conséquence.

ARTICLE 4.

APrés ces paroles que vous pouvez lire dans le texte d'Epictete, *Il faut que vous abandonniez pour jamais une partie de vos desseins, & que vous en remettiez l'autre à une meilleure saison*, son Commentateur ajoute, *pour attacher vos premiers soins sur vous-même.* Ce qui détermine la qualité des projets que l'on doit abandonner ou remettre à un autre temps, c'est-à-dire, ceux qui nous tirent hors de nous-mêmes; & la sorte d'occupation que nous devons y substituer, qui est celle de nous rendre parfaits. Peu aprés, au lieu de dire avec Epictete, *Pour vous mettre en possession de ce seul bien par lequel on obtient la liberté & la felicité*, il dit, *par lequel on obtient la liberté & la veritable pieté.* C'étoit une des chimeres de l'ancienne Philosophie, de promettre ici-bas la felicité, qui n'y pourroit estre que violente & forcée, comme hors de sa place. La terre n'en est pas le sejour: Nous y sommes assujettis à la douleur & à mille

choses désagréables. Il faut passer condamnation, & nous préparer à les soutenir avec un esprit de soumission & de penitence.

CHAPITRE III.

EPictete. *Si vous aimez vôtre fils ou vôtre femme...* L'Auteur de la Paraphrase : *Si vous aimez vôtre frere, si vous avez un ami...* Ce qui marque assez qu'il écrivoit pour des personnes qui vivoient dans le celibat, & comme on verra dans la suite, pour des solitaires. Et comme ce n'étoient pas des gens qui pussent paroître au Bain public, (car S. Amphilochius faisoit considérer à ses Moines que la délicatesse de se baigner ne convenoit de son temps qu'aux infirmes, ou à des comediennes, à des joüeusses de Luth, λούεσθαι ἀρρώστοις, καὶ θυμελικαῖς γυναιξὶν ἁρμόζει) le Paraphraste change dans l'Article suivant la supposition du bain en celle d'un repas, & voila comme il tourne cet Article.

Ne faites jamais quoy que ce soit qu'après avoir bien examiné les circonstances de vôtre action. Si vous allez à un festin proposez-vous ce qui se passe en ces sortes d'assemblées : Qu'il y pourra avoir des personnes plus considérables que vous, aus-

quelles il faudra ceder les premieres places; que vous y pourrez trouver des gens trop réjoüis, & trop libres pous vous ; des buveurs hardis qui vous présenteront des défis, & qui se mocqueront de vôtre retenüe ; des intempérans qui ne garderont aucunes mesures. Aprés de telles reflexions vous vous embarquerez avec moins de danger dans cette partie, sur tout quand vous vous serez dit, Je veux bien être de ce repas, mais comme en doit être un homme de ma sorte. C'est ainsi que vous devez prévoir les circonstances de tout ce que vous entreprenez : car si dans la suite il vous y arrive quelque fâcheux contretems, vous pourez vous dire ; J'ai bien voulu en courir le risque, mais je me suis proposé aussi d'y conserver toute ma tranquillité ; ce que je ne ferois pas, si je me troublois de ce qui vient d'arriver.

CHAPITRE IV.

ARTICLE I.

OU Epictete dit, *La mort par exemple, n'est pas un mal, car Socrate s'en feroit bien apperceû :* son Paraphraste ne manque pas de dire, *car les Martyrs s'en seroient bien apperceûs.*

CHAPITRE V.

Article I.

ON y remarque, quoique par de petits traits, que le Commentateur choisit ses comparaisons, & même toutes ses paroles; en substituant de plus sérieuses à celles qui sentent les maniéres enjoüées des gens du monde. Epictete dit, *si un cheval se vantoit d'être beau cheval*; & le solitaire dit, *si un habit se vantoit d'être fort propre.* Le premier dit un peu plus bas, *il vous sera permis de vous en élever, comme d'une bonne qualité qui est à vous*, ἐπαρθήσῃ. Le second dit, *il vous sera permis de vous en faire honneur*, σεμνύνῃ. Le Philosophe permet à son sage de *s'élever* de sa vertu, le Chrêtien permet seulement à son solitaire de *se faire un ornement* de la sienne. Cela est bien d'un meilleur goût.

Article 2.

DAns cette allégorie d'ailleurs si belle & si naturelle, où le cours de cette vie est comparé à un embarquement & à une navigation, le Commentateur

trouve trop peu sérieuse cette expression d'Epictete, *s'il vous a été donné une femme ou un fils en guise d'un coquillage ou d'un oignon de fleurs*; & il y substitüe, *s'il vous a été donné ou des freres, ou des amis, ou des parens, ou une maison.* Il trouve quelque sorte d'affectation dans ces diminutifs, Κοχλίδιον ἢ βολβάριον, ψεκάδας & il met à leur place κοχλίδας ἢ ψεκάδας : ce dernier mot signifie de *ces grains luisans* qui se trouvent parmi le sable d'un rivage : & cela fait mieux dans cet endroit d'Epictete que ses *petits oignons de fleurs*. Le Paraphraste ajoûte enfin au texte de l'Auteur ces paroles pour conclusion de cet article, *car celui qui ne veut pas suivre de bon gré, sera embarqué malgré qu'il en ait* pour l'autre vie. Il veut dire qu'il faut plier à la necessité de mourir, & s'y tenir préparé ; puisqu'on n'en mourroit pas moins, & qu'on n'en seroit que plus malheureux, quand on ne voudroit pas s'y resigner.

CHAPITRE VII.

A Ces paroles d'Epictete, *sur chaque chose qui se presente, examinez ce qui dépend de vous par rapport à son usage* :

nôtre Solitaire ajoûte : *car Dieu nous a donné des forces naturelles pour vaincre les tentations que l'ennemi nous presente*, φυσικὰς γὰρ δυνάμεις ἡμῖν ἐχαρίσατο ὁ θεὸς νικητὰς τῶν ἀπὸ τοῦ ἐχθροῦ προσβαλλομένων. Il ne veut point passer ces paroles du Texte, *Ce qui dépend de vous*, ou plus literalement, *la force que vous avez*, τὴν δύναμιν ἔχει, sans nous faire souvenir d'où elle nous vient, sur tout celle qui nous fait vaincre la tentation : C'est Dieu, dit-il, qui nous fortifie contre les attaques de *l'Ennemi*, c'est à dire, *du Démon*: les forces *naturelles* peuvent suffire contre les tentations ordinaires ; c'est comme il faut l'entendre : car pour les plus violentes, le Seigneur nous fournit des secours d'un ordre superieur. Nicephore Moine ayant dit de S. Theodose, qu'il avoit accompli pleinement le commandement d'aimer Dieu, ajoûte dans les propres termes du Paraphraste, *ce qui ne se peut faire à moins que les facultez naturelles de l'ame sans se porter à aucun des biens presens, soient tenduës ensemble au seul desir de posseder le Créateur.* Ὅπερ οὐκ ἄλλως γένοιτο, ἢ τῶν φυσικῶν τῆς ψυχῆς δυνάμεων πρὸς οὐδὲν ἄλλο τῶν παρόντων, ὅτι μὴ πρὸς μόνον τὸν τοῦ δημιουργοῦ πόθον συντεινομένων. Ces *facultez naturelles*,

comme celle d'aimer & de penſer, ne ſe prennent pas en cet endroit & en cette matiére, avec excluſion de la grace; & il y a aſſez d'apparence que le Commentateur parlant des *forces naturelles* que Dieu nous a données pour vaincre les tentations, entend par là ſans autre fineſſe *les facultez ſpirituelles de nôtre ame*, νοερὰς τῆς ψυχῆς ἐνεργείας, comme les nomme encore Nicephore. De ſorte que ce ſeroit mal à propos qu'on voudroit lui faire un procés de Religion là-deſſus. Un Philoſophe aimoit à s'imaginer que ſes Dieux l'avoient laiſſé ſur ſon compte: dans cette idée il ſe ſçavoit plus de gré de tout le bien qu'il faiſoit. Il ſe flattoit d'être indépendant d'eux en un ſens; c'eſt qu'il ne croyoit pas qu'ils vouluſſent ſe donner la peine de le gouverner. Le retranchement d'un ſeul mot, qu'il n'eſt pas neceſſaire de ſpécifier ici, & que ce Commentateur a ſupprimé en parlant des objets qui peuvent tenter, cette ſuppreſſion, dis-je, fera remarquer à ceux qui voudront comparer les deux textes, combien il étoit délicat ſur l'honnêteté & ſur les bienſéances. Les Stoiciens n'y étoient pas fort ſcrupuleux.

CHAPITRE VIII.

VOicy la Paraphrase assez differente du texte.

Ne dites jamais d'aucune chose, je l'ai perduë, *mais*, je l'ai renduë. *La mort vous a enlevé un frere ; vous l'avez rendu à celui qui vous l'avoit donné : on vous a enlevé vôtre bien, vous l'avez aussi rendu. Mais vous croyez avoir sujet d'entrer en indignation contre l'usurpateur, parce que c'est un méchant homme. Que vous importe de quelle main celui de qui vous teniez ce bien, ait voulu se servir pour le retirer. C'est ainsi que Job cet Homme éclairé, disoit*, Le Seigneur m'a donné tout ce que j'ai eû, & le Seigneur me l'a osté. *Il n'est pas juste, dit-il, de resister à qui ne veut que reprendre ce qu'il a prêté, & qui sçait bien ce qui nous convient.* Il en est arrivé, *ajoûte-t-il*, comme il a plu au Seigneur. *En effet si vous êtes bien convaincu qu'il est le maître, vous devez souffrir sans peine qu'il fasse ce qu'il lui plaît, puisque telle est la disposition d'un bon serviteur envers un bon maître. Du reste tandis qu'il vous*

laisse dans la joüissance de quelque chose, vous devez vous y regarder comme dans la possession d'un bien qui n'est pas à vous, & comme les voyageurs se regardent dans une Hôtellerie.

CAPITRE IX.

EPictete : *Si je ne châtie mon valet, j'en ferai un faineant* : & plus bas, *Il vaut encore mieux que vôtre valet soit un faineant, que si vous estiez un homme inquiet & malheureux.* L'amour propre paroît un peu trop dans le parti de souffrir les fautes d'un valet pour s'épargner la peine de le corriger : la charité demande qu'on s'en donne le soin tandis qu'on peut espérer d'y réussir. Le Paraphraste rectifie icy le texte d'une maniére conforme à la pratique des solitaires qui regardoient comme une mondanité d'avoir quelqu'un pour se faire servir. *Il vaux mieux*, dit-il, *avoir la peine de se servir, que de donner à la correction d'un serviteur l'attention qu'on dêvroit à l'amandement de ses propres fautes.* Malgré *tout cela*, continüe-t-il, *vous êtes determiné à prendre un valet, & vous vous promettez autant de patience qu'il vous en*

faudra en ce cas : Commencez donc à la mettre en usage dans les plus petites occasions. Vôtre huile a été répanduë ; vous avez trouvé à dire à vôtre petite provision de vin; vos pains se sont moisis. Sçachez vous dire, C'est à ce prix-là qu'on me vend la patience : si je veux acheter de la moderation, voila ce qu'on m'en demande : on ne donne rien pour rien. Quand vous appellez ; pensez qu'il se peut que vôtre valet ne vous ait point entendu ; ou que s'il vous a entendu, il ne luy plaise pas de faire ce que vous lui avez commandé. Du reste ne faites pas tant d'honneur à un valet que de le faire le maître de vôtre tranquillité. Mais, direz-vous, mon émotion ne tend qu'à le corriger de ses défauts & qu'à le rendre sage. Voyez avant toutes choses si vous n'avez point une poutre dans l'œil. Mais fussiez-vous sans défaut ; encore faudroit-il proceder à la correction d'un serviteur, comme fait un Medecin à la guerison d'un malade ; car le medecin n'a garde de se mettre en colere contre celui qu'il traite d'une playe, ou de quelque autre indisposition : il a seulement en vûe de le guerir. Ainsi un sage se contenta de dire à son valet qui avoit commis quelque manquement : je te donnerois bien les étrivieres, n'étoit que je suis en colere.

Ce bon-mot est de Platon ; & la comparaison du Medecin est attribuée au Philosophe Demonax contemporain de Lucien.

CHAPITRE X. ET XI.

EPictete... *Car ce seroit regarder comme dépendant de vôtre volonté ce qui n'en peut jamais dépendre ; & comme une chose à vous, celle qui ne peut jamais y être.* Il parle de la conservation de la vie & de sa santé. Son Commentateur retranche ces derniéres paroles, *& comme une chose à vous, celle &c.* & il les retranche par une délicatesse de Religion, comme si elles pouvoient faire penser qu'il y eût d'autres choses qui fussent à nous quoyque celles-là n'y soient pas, & que Dieu ne fût pas le seul Maître de toutes choses. Il prend aussi cette occasion d'insinuer le Dogme capital de la Providence, ajoûtant ces mots aux derniers que nous avons rapportez de lui & d'Epictete : *D'où il arriveroit que les choses tournant autrement que vous n'auriez désiré, vous en concevriez du chagrin, & vous vous en prendriez à la Providence qui regle toutes choses.*

Epictete. *Si vous réglez vos desirs de la même sorte* &c. Le Paraphraste : *Réglez vos desirs de la même sorte par rapport aux amis, ou quand il s'agit des honneurs, dignitez, ou des aises de la vie ; & vous mériterez d'être un jour receu à la Table de* JESUS-CHRIST *dans son Royaume. Que si vous n'acceptez pas même tout le bien qui vous est offert, vous ne serez pas seulement son convive, mais aussi son cohéritier.* Comme le Paraphraste ne perd jamais de vüe ceux pour qui il écrit, il change ces mots περὶ τέκνα, περὶ γυναῖκα, περὶ πλοῦτον en ceux ci περὶ φίλους, περὶ τὰς χρείας : où l'on voit non seulement le célibat des anciennes solitudes, mais leur renoncement aux richesses & aux bien du monde, par la profession de la pauvreté Evangelique. Aprés ces paroles communes à Epictete & au commentateur, *Que si vous n'acceptez pas même tout le bien qui vous est offert*, le premier ajoute, ἀλλ' ὑπερίδῃς, *& si vous le regardez avec mépris*, & comme de haut en bas : mais nôtre solitaire supprime cette expression qui est tout à fait du caractere des Philosophes, mais qui n'est pas également de l'esprit Chrétien, toûjours simple, & ennemi de ces fiéres & fastueuses idées que les Payens

ſe faiſoient de la vertu. Le diſcernement de ce Commentateur paroît juſques dans les plus petites choſes.

CHAPITRE XIV.

IL y eſt parlé des impreſſions que peuvent faire ſur nous les maux & les miſeres du Prochain. Epictete : *Vous pouvez bien lui dire* (à celui qui eſt affligé) *quelque choſe capable de le conſoler ; pourvû toutefois que vous n'y mettiez que des paroles*, & que la compaſſion n'en ſoit point : *il ne vous eſt pas même défendu de joindre vos regrets aux ſiens, ſi la bienſéance le demande. Mais gardez-vous bien que ces regrets ne vous partent du cœur.* J'aime bien le Paraphraſte d'avoir ſupprimé cette dure maxime dont je m'étois trouvé bleſſé avant que d'avoir vû la Paraphraſe, comme je l'avois témoigné dans ma premiére lettre au ſçavant Archevêque d'Alby. Voici un ſentiment & plus humain & plus Chretien de nôtre Solitaire: *Faites-vous pourtant un agréable devoir de conſoler celuy qui eſt affligé, & de luy donner tout le ſecours qui peut dépendre de vous.*

CHAPITRE XV.

ON verra ici une réformation édifiante de ce Chapitre, quoyqu'il soit des plus beaux d'Epictete. *Vous n'avez*, dit le Paraphraste, *qu'à vous tenir toujours dans le poste que Dieu vous a marqué, & en la manière qu'il vous y veut; petit & modeste, s'il vous met dans de petits postes; également ferme & resigné, soit qu'il vous veuille dans des places d'honneur, soit que vous vous trouviez confondu avec les plus pauvres, ou privé de l'usage de quelqu'un de vos membres*; (ou boiteux) *soit enfin qu'il vous veuille dans l'état séculier ou dans l'état Ecclesiastique*, (ou homme du monde ou Clerc..) *Ce qui vous regarde, c'est de vous bien gouverner dans le poste que Dieu vous aura assigné : mais c'est à* Dieu *de vous assigner vôtre poste.* Quand nous avons fait remarquer que cette Paraphrase a été faite pour l'usage des solitudes, nous n'avons pas prétendu que chaque chose en particulier y fût dite pour les seuls solitaires : car par exemple ceux-ci n'avoient plus de choix à faire par rapport à l'état de vie,

ils étoiént engagez, quoique autrement que les Religieux ne le font aujourd'hui. Au reste le terme de κληρικὸς, *Clerc*, qui est ici employé, n'est pas un préjugé contre l'opinion commune de l'ancienneté de cette Paraphrase ; puisque l'Empereur Julien l'employe vers le milieu du quatriéme siécle, comme un terme fort commun quoique particulier aux Chrétiens. Voici comme il parle dans sa 52. lettre *Ad Bostrenos*, τὰ γοῦν πλήθη τὰ παρὰ τῶν λεγομένων Κληρικῶν ἐξηπατημένα, πρόδηλον ὅτι ταύτης ἀφαιρεθείσης στασιάζει τῆς ἀδείας. Le Concile de Laodicée environ le même tems parle des *Clercs* dans son Canon 25. & le passage de Julien fait voir que ce mot est de plus ancienne date que ce Canon. Cet Empereur en pouvoit parler, puisqu'on tient qu'il avoit été clerc lui-même.

CHAPITRE XVI.

EPictete. *Si le croacement de quelque corbeau semble vous annoncer un malheur...* Le Commentateur : *Si vous avez fait quelque songe qui semble vous présager un malheur...* Cette diversité de suppositions fait voir que la mode n'étoit plus

de s'effrayer du croacement d'un corbeau, quand la Paraphrase fut faite ; mais qu'il y avoit encore des Chrétiens qui ne regardoient pas comme une superstition condamnée, d'ajouter foy aux songes. D'où on peut tirer quelque conjecture pour l'ancienneté de la Paraphrase, comme on l'a vû dans ma seconde Lettre. Le Paraphraste semble aussi avoir trouvé dans un endroit de ce Chapitre je ne sçay quelle mignardise de paroles dont il n'a pû s'accommoder parce qu'elle tient du langage des ruelles. *Ce n'est pas à moi*, dit Epictete, *à qui ce croacement pronostique quelque chose de sinistre, mais c'est ou à mon corps, ou à mon bien ou à ma reputation, ou à mes enfans, ou à ma femme :* mais voici comme il se met sur le diminutif en sa langue naturelle... ἀλλ' ἢ τῷ σωματίῳ μου, ἢ τῷ κτησιδίῳ μου, ἢ τῷ δοξαρίῳ ; & je ne sçai pourquoy il n'a pas poursuivi sur le même ton, en disant comme un peu auparavant ἢ τῷ παιδίῳ, ἢ τῷ γυναικαρίῳ. Au lieu de ces affectations le Commentateur dit d'un ton ferme en parlant de la gloire mondaine ; ἢ τῇ δοκούσῃ δόξῃ pour faire voir que les personnes éclairées d'enhaut, ne la regardent que comme une vaine apparence d'estime, ou comme un heureux

caprice du public qui ſe tourne à nous loüer ſans raiſon, aprés nous avoir peut-être blâmez ſans plus de raiſon. Il conclut cet article par un ſentiment qui n'eſt que d'une ame forte. *Quant à moi*, dit-il, *ce ſonge ne peut me préſager que du bien, ſi je veux : car ſi ces diſgraces m'arrivent il ne tient qu'à moi d'en faire un bon uſage en les recevant non ſeulement avec patience, mais encore avec action de graces.* Si les Dieux du Paganiſme vouloient un adorateur ; c'eſtoit à condition qu'ils éloigneroient de lui les diſgraces : elles ne leur valurent jamais un remerciment : c'eſtoit une ſorte de reconnoiſſance reſervée pour le vray Dieu.

CHAPITRE XVII.

EPictete. *Vous pouvez toûjours être invincible ſi vous ne vous engagez dans aucun combat, dont il ne dépende de vous de ſortir victorieux.* L'Auteur de la Paraphraſe. *Vous ne ſerez jamais inquiet ſi vous n'entreprenez rien dont vous ne puiſſiez venir à bout.* Le Philoſophe, & le Chrétien ſe tiennent chacun dans ſon caractére ; l'un fier ; & un peu vague ; l'autre plus ſimple & plus précis.

CHAP.

CHAPITRE XVIII.

ARTICLE I.

LA Paraphrafe y eft affez differente du Texte, pour demander fa Traduction particuliere. *Prenez garde que voyant quelqu'un dans un haut degré de gloire ou de puiffance, ou dans une approbation univerfelle parmi le peuple, vous ne vous laiffiez auffi entraîner à dire qu'il eft heureux, & que pour vous, vous êtes fort malheureux. Car s'il eft parvenu à cet état par des moyens qu'il vous foit permis de mettre en ufage, vous pouvez y prétendre par les mêmes voyes, & vous épargner les chagrins de l'envie. Mais fi pour cela il a été obligé de faire violence aux fages impreffions de la nature, vous qui êtes déterminé à les fuivre, qu'avez-vous à lui envier? Car ce n'eft ni à avoir des Charges, ni à poffeder des richeff.s que vous afpirez; mais à être veritablement libre, & à ne dépendre que de Dieu feul. Or la feule voye pour parvenir à cet état, c'eft le mépris de toutes les chofes qui ne dépendent pas de nous.*

ARTICLE 2.

POur rendre ſenſible ce qu'Epictete avance au ſujet des paroles injurieuſes qu'on peut nous dire, ſçavoir, qu'elles n'ont rien qui doive nous émouvoir, ſon Commentateur ajoûte avec eſprit, *Aprés tout nous n'avons nulle peine à nous en dire nous-mêmes d'auſſi injurieuſes.* Nous nous reconnoiſſons interieurement ſujets aux vices qu'on nous reproche, ou à d'autres plus reprochables; c'eſt en quelque ſorte nous dire nous-mêmes des injures tout bas. Le Commentateur a pourtant des additions meilleures que celle-là.

CHAPITRE XIX.

AYez chaque jour la mort devant les yeux, diſent nos deux Auteurs; *& vous n'aurez jamais de bas ſentimens*, continuë Epictete: *& vous n'aurez jamais de ſentiment indigne de vous*, ſubſtituë le Commentateur. Pourquoy ce changement? Dans le ſtile Payen ταπεινον ſe prenoit toûjours en mauvaiſe part, & ne marquoit que baſſeſſe de cœur. Dans le ſtile Evangelique ce terme ſignifie hu-

milité, modeftie. Le fage Commentateur le fupprime, & au lieu de οὐδὲν οὐδέποτε ταπεινὸν ἐνθυμηθήσῃ, il aime mieux dire οὐδὲν οὐδέποτε ἀνάξιον σου ἐνθυμήσεις, pour ôter toute équivoque. Car les mêmes paroles qui ont un beau fens dans le Manuel, auroient voulu dire dans la Paraphrafe, *Ayez chaque jour la mort devant les yeux, & vous n'aurez jamais d'humbles fentimens.* L'humilité n'étoit pas une vertu de la connoiffance des Payens, & c'eft une des raifons pour lefquelles elle a été nommée la vertu de JESUS-CHRIST. Il y a là beaucoup de circonfpection & de délicateffe de la part du Commentateur.

CHAPITRE XX. & XXI.

LE Texte. *Le parti de vaquer à l'étude de la Philofophie vous plaît-il ? Préparez-vous à entendre dire par les Railleurs : Voila un Philofophe qui eft venu tout en une nuit comme un Champignon* La Paraphrafe. *Le parti d'une vie vertueufe & réglée vous plaît-il ? Préparez-vous à vous entendre dire par vos Railleurs : Vous voila fubitement métamorphofé en Anachorete.* La remarque qu'il y a

à faire sur cet endroit, c'est que le nom de Philosophie étant devenu profane dans l'idée des Chrétiens, au lieu de Φιλοσοφίας ἐπιθυμεῖς, on met ici Τῆς ἐναρέτου πολιτείας ἐπιθυμεῖς. On voit peu aprés que le φιλόσοφος des Payens étoit regardé parmi eux sur le même pied que l'Ἀναχωρητὴς parmi les Chrétiens, & qu'il étoit constant de part & d'autre qu'on n'arrivoit pas dans un jour à la perfection de ces états.

Epictete. *Qu'il vous suffise donc d'une chose pour toutes ; je veux dire d'être Philosophe.* J'ay traduit dans le Manuel, *d'être homme de bien*, à cause que le terme de *Philosophe* en nôtre Langne ne signifie presque plus rien de ce qu'il signifioit dans la Langue Grecque. Au lieu de Ἀρκοῦ οὖν ἐν παντὶ τῷ εἶναι φιλόσοφος, le Paraphraste dit τῷ εἶναι ἐν παντὶ τῶν τῷ θεῷ μόνῳ ἀνακειμένων, *Qu'il vous suffise d'être de ceux qui sont sous la conduite de Dieu seul pour toutes choses*, qui se sont dévoüez à ne servir que lui seul. Et voila la veritable définition de l'*Anachorete* que l'on met en parallele avec le *Philosophe*, ou plûtôt que l'on lui oppose : car leurs caracteres sont des plus opposez. L'un ne vit que pour luy-même ; l'autre ne vit que pour Dieu seul. Les

Chrétiens les plus imparfaits valent mieux que les Philosophes les plus achevez : car ceux-ci s'aimoient uniquement, & ils croyoient le meriter : ceux-là s'aiment aussi, mais ils se le reprochent. Une lumiere éclatante, quoy-qu'importune, leur fait voir qu'ils ne devroient aimer que leur Auteur.

CHAPITRE XXII.

Ce Chapitre qui est le plus long d'Epictete, est considérablement changé & rectifié dans sa Paraphrase : en voicy la Traduction toute entiere.

Que ces réfléxions ne vous donnent point d'inquiétude, Je seray au monde sans que personne y daigne penser à moi ; je n'y seray rien, ni bon à rien. *Dites plûtôt en vous-même : Est-ce donc une chose que je sois tenu de faire moy-même que de m'attirer des distinctions, iou d'être de la Ceremonie de la Consecrat on d'un Prélat qui m'oublie, ou d'avoir la premiere place dans des Assemblées où l'on ne me l'offre pas ? Pourquoy donc regarderay-je comme un affront de ne recevoir pas ces marques d'estime qu'il ne dé-*

pend pas de moi de me procurer ? Pourquoy encore ne suis-je rien, ni bon à rien, *moi qui ne dois être bon à quelque chose que quand il s'agit de choses qui puissent dépendre de moi, auquel cas j'y puis être bon à tout ce qu'il me plaît, & aussi bon que je veux ? Que si vos pensées vous suggerent* qu'il est bien beau de se rendre utile à ses amis, *mortifiez-les, en leur repliquant : Qu'appellez-vous être utile à mes amis ? Les faire riches ? les faire briller aux yeux de la foule ? Et qui m'a dit que ces choses soient de celles qui dépendent de moi, & non pas de celles qui dépendent d'autruy ? Qui est-ce qui peut donner les choses dont il n'est pas le maître ?* Mais *vous dira vôtre esprit* : Que n'avez-vous quelque chose que vous puissiez donner ? *Repliquez-lui, S'il y a quelque moyen de me mettre en état de donner les choses que vous voulez dire sans rien perdre de ma modestie, de ma droiture, & de ma liberté, on me fera plaisir de me l'indiquer. Mais si vous me parlez de me dessaisir de mes biens veritables pour en donner d'imaginaires, voyez combien vos conseils sont pernicieux & déraisonnables ? Mais qu'est-ce qu'attendent de vous de sinceres amis ? Est-ce de l'argent, ou un ami fidelle & modeste ?*

Attachez-vous donc à leur être utile par ce dernier endroit : car ceux qui ne s'en contentent pas, & qui font plus de cas d'un vil intérêt, ne doivent pas être regardez sur le pied d'amis. Mais vos réfléxions se revoltent encore. Quel goût, *disent-elles*, pouvons-nous trouver à la vie ? Personne ne pense à nous ; nous n'avons ni nom ni distinction dans la Ville, le reste des Citoyens ignore que j'en suis un. *Mais vous, mon esprit, qu'entendez-vous encore par ces distinctions ? Ne voulez-vous pas dire qu'on nous laissera vieillir sans nous donner aucune place ni dans la Prélature, ni dans la Magistrature ? Hé que nous importe, puisque nous ne nous y sommes ni destinez ni attendus ? Car nous ne nous sommes pas faits Magistrats, ni d'aucunes de ces Professions qui donnent part à la conduite des affaires civiles. Que si quelques-uns, sans en être plus que nous, ne laissent pas de s'y ingérer avec plus d'empressement, que nous importe, à nous, dis-je, qui nous sommes proposez d'être à Dieu sans partage, entierement tournez de ce côté-là ? Car c'est bien assez que chacun occupe dignement sa place : & puisque vous avez pris le parti de la vertu & de la retraitte, il ne vous convient pas de por-*

ter vos desirs à ces autres choses, mais d'aspirer uniquement à remplir vos engagemens. Mais, *ajoûtez-vous*, il n'y a pas un seul homme de tête dans le lieu de ma naissance, pas un Magistrat capable de rendre ma Patrie celebre par un sage gouvernement. *Cette réfléxion, si vous voulez la suivre, vous persuadera à la fin que vous n'êtes nullement propre pour la Profession dans laquelle vous avez promis à Dieu de le servir; car si vous avez de la capacité pour des choses qui ne sont pas de vôtre état, vous en manquez surement pour celles qui en sont. Que si parce que vôtre Ville manque d'un bon Chef de Police, il faut necessairement que vous alliez remplir ce vuide; supposons qu'elle manque aussi d'un Serrurier ou d'un Charpentier, ou d'un Maître à écrire; & si vous dites que vous n'en sçavez pas assez pour y faire ces métiers-là, comment ne vous apercevez-vous pas que vous en sçavez au moins assez pour y être ou Garde de porte ou Conducteur d'un tombereau pour ôter les bouës? Vos pensées n'ont garde de vous faire souvenir que vous en seriez tres-capable; mais se contentant de vous dire que la figure que fait un premier Magistrat, un Officier qui a tout le commandement, est la seule*

qui vous convienne ; elles vous empêchent de suivre la vocation de Dieu, & de demeurer par son ordre & par un sentiment de reconnoissance dans l'état auquel il a bien daigné vous appeller. Vos réflexions reviennent à la charge, & demandent encore : Quel rang enfin vous prétendez de vous donner dans vôtre Ville ? *Celui que vous y pourrez tenir sans préjudice de vôtre engagement à être tout à Dieu. Que si la malheureuse condition d'y avoir un autre rang de distinction, vous fait renoncer à la place que vous pourriez esperer dans le Ciel ; à quoy serez-vous utile ? Car de cette sorte vôtre Ville aura en vôtre personne un mauvais Citoyen, & vôtre Communauté un deserteur odieux à ses Freres.*

Outre la conjecture qu'on a tirée de ce Chapitre pour établir que la Paraphrase a été faite avant le temps de Justinien, il y a ici trois ou quatre termes assez singuliers dans l'usage qu'on en fait Ἄρχων, θυρωρὸς, Σαρωτὴς, &c. Il paroît par la contexture que le premier de ces termes se doit prendre ici pour le premier Magistrat d'une Ville, pour le Chef de la Police ; quoy-qu'il soit pris ordinairement pour quelque fonction plus étenduë qui regarde une Pro-

vince entiere, *Prætor Provinciæ*, ou pour une certaine Charge de la Cour ou de l'Armée. θυρωρὸς signifie en cet endroit un homme établi pour la garde d'une Porte de Ville, quoy-qu'il signifie ordinairement le Portier d'une maison particuliere. Pour Σαρατὴς c'est un terme si singulier qu'il a échapé même au Sçavant M. du Cange. L'habile Protestant *Abraham Berkelius* qui nous a donné cette Paraphrase avec une si belle Traduction Latine & avec de si belles Notes, rend ce terme par *Æditùus cui ædis mundandæ munus incumbit*, *celui des domestiques qui est chargé de la propreté d'une maison.* Mais on n'a qu'à lire l'endroit où ce terme est placé, pour être convaincu qu'il a rapport à toute une Ville, comme les métiers de Serrurier, de Charpentier, & de Maître Ecrivain : c'est donc un homme de ceux qui sont employez au netoyement des ruës, *un conducteur de tombereau pour ôter les bouës.* Ce Traducteur explique ces paroles οὐ χειροτονήσουσι πρεσβύτην par celle-ci, *non cooptabunt in ordinem Senatorium*, quoique dez le commencement du Chapitre il ait interpreté celle-cy, πρὸς ἄλλοι ἐπὶ χειροτονίαν ἐλθεῖν en cette sorte, *ad electiones vel consecrationes sacerdotum*

in aliena domo celebratas vocari. Cependant on voit que le paſſage mis ſur la fin du Chapitre, n'eſt qu'une repriſe de celui qui y eſt placé au commencement ; & puiſqu'il s'agiſſoit là d'une conſecration Eccleſiaſtique, c'eſt de cela même qu'il eſt ici queſtion. Mais les Proteſtans, ſur tout le Preſbyteriens, n'aiment pas trop à rebattre ces conſecrations d'Evêques qui ne ſont pas de leur uſage. Je ſçay que Demoſthene & Plutarque employent ce terme pour exprimer la maniere commune d'élire *en levant la main :* mais il ſe prend plus ordinairement par les Chrétiens pour l'élevation ou pour la conſecration qui ſe fait *par l'impoſition des mains* dans l'Ordre Eccleſiaſtique ; comme dans le ſecond Canon de l'Action 15. du Concile de Chalcedoine, εἴ τις Ἐπίσκοπος χειροτονίαν ποιήσαιτο ἐπὶ χρήμασι, καὶ εἰς πρᾶσιν καταγάγῃ τὴν ἄπρατον χάριν, καὶ χειροτονήσῃ ἐπὶ χρήμασιν Ἐπίσκοπον, ἢ Χωρεπίσκοπον, ἢ πρεσβύτερον, ἢ διάκονον, ἢ ἕτερόν τινα τῶν ἐν τῷ κλήρῳ κατηριθμημένων &c. Le Texte même nous conduit à cette conjecture. Car le Paraphraſte ſe ſert ici de deux termes differens, de l'un pour marquer l'élection à la dignité d'*Archon*, & de l'autre pour repreſenter l'élection d'un

Senateur, suivant Berkelius, & d'un Prélat, selon moi : οὐ χειροτονήσουσι πρεσβύτην, οὐδὲ Ἄρχοντα αἱρήσονται. Ces Reflexions m'ont donc déterminé à traduire ainsi : *On vous laissera vieillir sans vous donner aucune place dans la Prélature ni dans la Magistrature.* Il n'est pas sans exemple que πρεσβύτης soit pris pour un homme avancé en âge. Je ne puis m'empêcher de faire remarquer encore, avant que de passer au Chapitre suivant, que le Paraphraste supprime dans celui-ci, comme dans quelques autres, de certains sentimens un peu guindez de la Philosophie Payenne, qui sortent de la simplicité que tout nôtre Evangile respire; par exemple, celui-ci qui ne laisse pas d'avoir quelque chose de beau. *Ne vous tourmentez pas de cette pensée*, dit Epictete, *les hommes me vont mépriser. Car si le mépris est un mal, il ne dépend pas davantage d'autrui de vous faire du mal que de vous rendre mauvais.* Nôtre Solitaire a trouvé à propos de retrancher un raisonnement si brillant.



CHAPITRE XXIII.

LE Commentateur étend le texte d'Epictete de tout ce qui suit : Il s'agit du cas qu'un homme n'ait pas été prié à un repas de ceremonie, comme d'autres l'ont été sans avoir plus de droit que lui d'être invitez : Et le Paraphraste, aprés beaucoup d'autres choses qui sont d'Epictete, continuë de parler ainsi de son chef à celui qui croit avoir été méprisé en cette occasion : & il ne faut pas oublier que cela se dit particulierement pour des Solitaires, dont la figure déparoit assez une partie de Table.

Si vous considerez bien la valeur des choses dont il vous auroit fallu acheter ce repas, & dont vous vous conservez la possession ; vous trouverez qu'elles sont considerables. C'est de ne pas loüer un homme que vous ne voulez pas loüer ; (cet homme est celui qui donne le repas) *de ne pas souffrir ses défauts & ses humeurs : de ne pas admirer toutes ses pensées, quelque mauvaises qu'elles soient : de ne pas applaudir à des médisans, qui se mélent de blâmer des personnes dont ils*

n'ont pas le mérite. C'est d'être à couvert de l'importune curiosité des valets, qui veulent sçavoir quelle espece d'homme vous êtes; toûjours prêts à donner quelque brocard aux nouveaux conviez. Car souffrir à des valets toutes leurs impertinences, c'est leur refuser une correction charitable que vous leur devez; & y repliquer, c'est vous tourner en homme délicat & pointilleux: c'est soulever contre vous ceux avec qui vous êtes à table, qui vous diront que vous troublez la paix, & qu'à même temps que vous glacez la belle humeur des Convives, vous offensez celui qui vous a invité.

CHAPITRES XXIV. XXV. & XXVI.

LA Paraphrase est plus étenduë que le Texte dans le Chapitre XXIV. & plus succincte dans le XXVI. elle ne change rien dans le XXV.

Ce qu'elle ajoute le voilà. Il est question de souffrir avec modération la perte de nos amis & de nos proches. *Si quelqu'un est mort dans une famille qui nous soit indifferente; il n'est personne qui ne sçache dire, Qu'il ne faut qu'être mortel pour pouvoir mourir:* Aprés ces

paroles d'Epictete le Paraphraste continuë ainsi : *Souvenez-vous donc quand un pareil accident arrive dans vôtre propre famille, qu'il n'est pas surprenant qu'une personne qui étoit mortelle soit morte ; & tirez du fond de vôtre sagesse la consolation que les moins éclairez reçoivent du temps.*

Je suis de trop bonne foi pour dissimuler ici que j'ay trouvé dans la Paraphrase cette même proposition qui m'avoit paru si extraordinaire dans le Manuel, sçavoir, *Que la nature du mal n'est pas dans le monde*, ou, *Que le mal n'ayant rien de naturel, il n'y en a point dans le monde* ; à laquelle j'avois crû qu'on pouvoit substituer celle-ci qui est vraie & intelligible, *Le mal n'est point un but qu'il soit permis de se proposer*, supposant comme je faisois qu'il y avoit une faute de copiste dans le texte grec, & que κόσμῳ avoit été mis pour σκόπῳ. Mais aussi j'avoüe qu'ayant vû avec la Paraphrase beaucoup de belles Notes sur Epictete que je n'avois point vües, & qui sont de trois sçavans hommes, Casaubon, Wolfius, & Snecanus ; j'ai été bien aise de voir que le premier ne trouve pas cet endroit d'Epictete assez net, & que le second le nomme obscur &

ambigu, *Locus obscurus & dubius*. Il rapporte l'interpretation de Simplicius que l'on a pû voir dans mes corrections, & il ajoûte *Prorsus hic ex Epicteti verbis elici non potest*. Pour l'autre, je parle de Wolfius, il y cherche un dénoüëment, & le voilà. Epictete se contente de dire Ὥσπερ σκοπὸς πρὸς τὸ ἀποτυχεῖ. οὐ τίθεται, οὕτως οὐδὲ κακοῦ φύσις ἐν κόσμῳ γίνεται: & Wolfius prétend qu'il faut sous-entendre une repetition de πρὸς τὸ ἀποτυχεῖν, ce qui fera ce sens, *Comme un but n'est pas proposé pour être manqué, ainsi le mal n'est pas dans le monde pour faire commettre des manquemens*. Il s'apperçoit bien que cette proposition est encore bien louche, & il en détermine le sens en cette maniere. *L'Homme*, dit-il, *ne sçauroit éviter le mal : ainsi il doit se préparer à le soûtenir avec fermeté & avec sagesse*. Je l'aurois mieux entendu s'il eût dit plus simplement, *Ainsi le mal n'est pas dans le monde pour faire faire des manquemens*, πρὸς τὸ ἀποτυχεῖν, mais pour châtier & pour faire revenir à eux ceux qui en commettent. J'avois donc donné, sans le sçavoir, dans le sens d'un habile homme, quand j'avois jugé que cette proposition, *Le mal n'est point dans le monde*, ou étoit fausse, ou ne

ſignifioit rien. Et comme tout le monde ſçait qu'Epictete eſt par tout d'une netteté exquiſe ; les tenebres que trois Interpretes des plus éclairés rencontrent en cet endroit de ſon Texte, me font croire de plus en plus qu'il y a là quelque corruption, qui a bien pû être gliſſée du Texte dans la Paraphraſe par les Copiſtes qui auront voulu la rendre conforme au Texte, qui étoit lui-même mal copié.

A l'égard du Chapitre XXVI. dans lequel Epictete eſt extraordinairement diffus, ſon Paraphraſte le ſupprime tout entier: & je ne ſçay ſi je puis hazarder ſur cette ſuppreſſion une conjecture que j'aurois faite aſſurément avant la lecture de la Paraphraſe ; ſçavoir, que quelque Interprete ſe donnant carriere avoit prêté à ce Philoſophe tout ce verbiage *de Jeux Olympiques, d'Athletes, d'enfans tantôt luteurs, tantôt flûteurs, tantôt gladiateurs, tantôt joueurs de cornet, tantôt Acteurs de Comédie* ; & enfin de ce Protée, *ſucceſſivement Philoſophe, Banquier, Rheteur & Commis de Doüanes.* Epictete eſt plus ſerré & plus vif. D'ailleurs on voit là deux articles qui ne diſent que la même choſe, & qui ſont tous deux une pure redite du ſecond

Article du Chapitre III. comme on pourra voir en les comparant, pourveu qu'on s'attache à en prendre l'esprit.

CHAPITRE XXVII.

LE Commentateur Chrétien ne manque pas d'ajouter un éclaircissement édifiant & necessaire à ces paroles du Philosophe ; *C'est vôtre Pere ? ce caractere vous impose une obligation de le servir, de lui ceder en toutes choses ; & quand il en viendroit à vous dire des injures & à vous maltraiter, de souffrir tout de lui. Mais c'est un Pere déraisonnable. Il n'importe : la nature ne vous a pas lié à lui comme raisonnable, mais comme Pere.* Voilà maintenant l'addition du Paraphraste. *Car Dieu vous ayant ordonné d'honorer vôtre Pere, n'a pas ajouté : Pourveu qu'il soit raisonnable. Vous êtes donc chargé d'honorer vôtre Pere, & nullement de le juger : & vous devez être soûmis à tous ses ordres, hors le cas qu'ils se trouvassent contraires à ce que Dieu vous ordonne. Car il n'y a nulle comparaison à faire du respect dû à un Pere avec la veneration que l'on doit avoir pour Dieu ; puis que c'est Dieu qui*

nous a tirez du néant par sa seule bonté, & qu'un Pere n'est que le simple instrument de la disposition divine.

CHAPITRE DERNIER.

IL est divisé en deux articles qui regardent les Dieux & les Oracles. Le Paraphraste supprime celui des Oracles, & ne fait que quelque changement assez leger à l'article de la Divinité. Il y ajoûte de son chef, cette Sentence qui est assez belle : *Qu'il n'y peut avoir d'hommes mécontens que de deux sortes ; ou ceux qui regardent comme un bien ce qui leur nuit, & comme un mal ce qui leur est utile ; ou ceux qui s'attachent aux satisfactions de cette vie, comme si elle étoit capable de les contenter.* Ce qu'Epictete appelle *se plaindre des Dieux*, son Commentateur le nomme *se plaindre de la Providence*, μέμφεσθαι καὶ δυσφημεῖν τὴν διοίκησιν : C'est du vray stile des Peres de l'Eglise. L'Histoire d'Eteocle & de Polynice, il la laisse à Epictete ; & à tout ce que ce Philosophe dit tres-finement pour desabuser les plus Sages au sujet des Oracles, le Commentateur substituë les deux articles suivans.

Il convient que chacun fasse ses offran-

des à l'Autel, & ses charitez aux Pauvres ; les unes avec beaucoup de pureté & de décence ; les autres avec exactitude & sans regret ; mais ni les unes ni les autres au delà de ses biens.

Ne demandons dans nos prieres ni des richesses, ni d'autres biens extérieurs ; mais plûtôt que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses, puisqu'il connoît nos besoins mieux que nous ne les connoissons nous-mêmes, & qu'il a un soin continuel d'y pourvoir.





SECONDE PARTIE DE LA PARAPHRASE.

CHAPITRE I.

CASAUBON a reconnu que le 1. & le 2. Article de ce Chapitre ne sont pas si bien dans le Manuel que dans la Paraphrase. Voici comme elle les rectifie.

Gardez ordinairement le silence, & dites les choses necessaires en peu de mots. Quand vous ne pourrez vous dispenser de parler, que ce ne soit jamais d'affaires seculieres, de bonne chere, de distinctions honorables. Vous vous abstiendrez sur tout de blâmer, ou de faire des comparaisons en parlant des gens. Que si d'autres entament de tels discours; ou tournez la conversation sur des sujets plus convenables si

vous pouvez ; ou si vous ne le pouvez ; obstinez-vous à vous taire.

Epictete ne veut *ni loüange, ni censure, ni comparaison*, en parlant des gens. Nôtre Solitaire plus humain, ne deffend pas absolument de loüer. Il se contente de mettre la charité à couvert en banissant de nos entretiens deux choses qui blessent surement le prochain. La charité ne prend pas sur elle le soin de le mortifier, comme pourroit faire le refus des justes loüanges : c'est à faire à la verité de les régler, à la simplicité de les ménager, à la modestie de les refuser, ou à l'humilité de s'en faire intérieurement un sujet de confusion. L'article du jurement, quelque circonspection que le Philosophe y demande, est retranché tout court par un Chrétien qui a entendu de la bouche du Maître, *Et moi je vous dis de ne point jurer du tout.*

CHAPITRE II.

ARTICLE 2.

EPictete. *Le soin du corps doit être réglé sur les fonctions spirituelles de l'ame.* Voila une fort belle Sentence, &

si belle que le Paraphraste ne l'auroit jamais alterée si elle eût été effectivement d'Epictete. Il l'a pourtant changée en celle-ci, *Le soin du corps doit être réglé sur la simple necessité*; & ce sont deux Lettres en tout qui produisent ce changement dans le Grec : μέχρι τῆς χρείας ψιλῆς, *ad nudam necessitatem*, porte la Paraphrase : μέχρι τῆς χρείας ψυχῆς, *ad animæ necessaria*, porte le Texte. Casaubon est persuadé que les Copistes de la Paraphrase ont été plus fidelles que ceux du Texte sur cet endroit. Quoy-que le corps & l'esprit dépendent en quelque sens l'un de l'autre pour l'exercice de leurs fonctions, & qu'il soit de l'ordre que la partie materielle de l'homme soit subordonnée à la spirituelle ; néanmoins le point où le corps est mieux en état d'aider à l'ame, est difficile à trouver ; & une régle établie sur la découverte de ce point est toûjours un peu vague : celle qui est fondée sur la simple necessité est plus marquée. La necessité & la sensualité demandent des soins differens, & personne ne s'y méprend.

Voici le 3. Article conçû en des termes plus décens dans la Paraphrase que dans le Texte, comme on le peut voir

en comparant l'une avec l'autre dans leur Langue originale.

Gardez aussi parfaitement que vous pouvez les loix de la Continence dans tout ce qui est de la matiere de cette Vertu, & attachez-vous avec toute la fermeté possible aux moyens de l'acquerir. Mais ne vous tournez point en censeur ou en fâcheux sous ce prétexte ; & n'apprenez pas aux gens à toute occasion combien vous êtes severe en ce point.

CHAPITRE III.

QUand on vous rapporte les choses que quelqu'un a dites à vôtre desavantage, ne répondez rien pour vous justifier, ou ce mot seulement, Cet homme croit bien faire de dire mes veritez ; & je ne suis pas maître d'empêcher les autres de faire ce qu'ils jugent, moi qui n'ay sçû encore me rendre maître de mes propres passions : *ou cet autre petit mot*, Je ne recevrois pas cette correction si je ne l'avois meritée. *C'est ce que vous devez dire de bonne foy pour peu que vous sentiez que ce que l'on a dit de vous est veritable.*

Au lieu de tout cela, Epictete sugge-
re

re cette replique : *Cet homme connoiſt aſſez mal mes défauts, puiſqu'il en parle ſi ſobrement.* Elle n'a point plû à ſon Commentateur, & c'eſt peut-être parce qu'elle tient de la raillerie, & qu'elle reproche au Cenſeur de n'avoir pas de fort bons yeux.

La penſée d'Epictete ne laiſſoit pas d'être goûtée des Solitaires, comme on le peut voir dans le *Treſor Aſcetique* du docte P. Poſſines Jeſuite. Evagrius y ſuggere ce motif de patience : *Tout homme qui me dit mes veritez, ne m'en dit qu'une partie ; car il ne ſçait pas tout :* πᾶς γὰρ λοιδορῶν μέρος λέγει· τὰ δὲ πάντα οὐ δύναται εἰδέναι. En effet, pourſuit l'Abbé Zoſime, *il ne ſçait de mes défauts que ce qui en ſaute aux yeux, & j'en ay bien d'autres qu'il ne ſçait pas :* τὰ φανερά μου κακὰ μόνον οἶδε, καὶ οὐδὲ ὅλα.

CHAPITRE IV.

ARTICLE I.

IL n'eſt pas neceſſaire que vous alliez bien ſouvent vous faire voir dans les Places & dans les autres lieux les plus frequentez de la Ville. Si vous ne pou-

vez vous dispenser d'y aller quelquefois, faites toûjours paroître que c'est pour vos affaires que vous y êtes, & non pour celles des autres; laissez aller les choses comme elles vont. Gardez-vous d'y parler haut, & d'y rire, ou d'y avoir une action déconcertée, ou de témoigner aucun mécontentement de ce qui s'y passe. Aprés que vous vous serez tiré de ces endroits, mortifiez la demangeaison de conter aux autres tout ce que vous avez vû, & n'en parlez que sobrement; sur tout si ce sont choses dont le recit ne soit bon à rien dans vôtre Communauté. Car si vous en parlez avec ardeur, vous ferez appercevoir que vous avez pris plaisir à vous repaître les yeux des bagatelles du monde ausquelles vous avez renoncé.

Je demande si ces paroles ἐμφαίνεις ὅτι ἐθαύμασας τὴν θέαν ὧν ἑώρακας, sont litteralement traduites par *Berkelius* en cette sorte, *Manifestum erit te admiratum esse quæ invitus spectasse volebas videri*; & si la Traduction n'est pas plus nette, s'agissant d'un Solitaire comme celui-ci qui s'échauffe à regaler sa sainte Communauté des inutilitez qu'il a remarquées dans une sortie à la Ville; si dis-je la Traduction de ce Passage n'est pas plus naturelle en ce sens, *significabis te*

admiratum esse speciem earum rerum quibus jam nuncium remisisti. C'est ici presque le seul endroit où j'abandonne ce Sçavant Traducteur, à qui l'esprit de sa Religion permettoit d'avoir un peu moins d'attention que nous sur le caractere de ceux qu'on pouvoit nommer les Réguliers de ce temps-là, assez semblables à ceux d'à-present. Comme il n'y a pas de Communauté parmi les Protestans, où ce langage soit connu au sens qu'il a dans nos Maisons Religieuses, *Vous avez quitté le monde, vous y avez renoncé ; il ne vous sied pas d'admirer des bagatelles que vous avez abandonnées ;* il n'est pas surprenant que Berkelius n'ait pas tourné sa Traduction de ce côté-là, quoy-que ce soit le sens le plus naturel, & le veritable. Je n'ay pas besoin pour justifier ma remarque de faire observer la difference qu'on peut faire de ces deux expressions, θέαν ὧν ἔφυγες, & θέαν ἣν ἔφυγες : la premiere dit comme moi ; la seconde diroit comme Berkelius, mais ce n'est pas celle de la Paraphrase.

ARTICLE 2.

F*Aites choix des personnes que vous pouvez visiter, & ne multipliez pas sans necessité vos visites, &c.* En com-

parant les deux Articles de ce Chapitre de la Paraphrase avec les deux qui leur répondent dans le Manuel, on remarque que l'Auteur de la Paraphrase demande autant de circonspection pour les sorties à la Ville, & pour les simples visites, qu'Epictete en demande pour les spectacles du Théâtre & de l'Amphitéâtre, & pour l'assistance aux Déclamations publiques qui étoient une autre sorte de spectacle. Ce qui nous fait juger que de voir quelqu'un de ces anciens Solitaires fréquenter dans les maisons des gens du monde, ou se promener dans la Ville, c'étoit une chose à être aussi mal prise parmi les Chrétiens, que l'auroit été parmi les Payens de voir de leurs graves Stoiciens à la Comédie, ou aux Combats des Gladiateurs, ou enfin aux défis des Déclamateurs, qui n'étoient qu'une espece de Charlatans, plus beaux parleurs que ceux d'aujourd'huy. Ce parallele me paroist glorieux pour nôtre Religion, & non pas seulement pour l'Etat Religieux. La sainteté d'une Profession se peut prouver par la qualité des fautes dont elle se scandalise ; & ceux dont les manquemens nous choquent davantage, ne sont pas les plus imparfaits.

CHAPITRE V.

LE premier Article d'Epictete, qui propose ici Socrate & Zenon comme deux modelles de la fermeté qu'on doit avoir en traitant d'affaires avec ceux que le Ciel a mis sur nos têtes, est suprimé. Le Christianisme a de meilleurs modelles. Voila ce qui répond dans la Paraphrase au second Article du Texte.

Quand la necessité vous obligera d'aller voir quelques personnes de grande distinction dans le siécle, dites en vous-même : Il se peut que je ne le trouveray point chez lui ; qu'on ne voudra pas l'avertir que j'attends son audience ; que je l'entendray luy-même dire à celui de ces gens qui m'annoncera : Que me peut vouloir ce visage inconnu ? *que ses Laquais me diront des impertinences ; & qu'au bout de tout cela j'entendray de sa bouche pour toute réponse à mes propositions :* Si vous vous connoissiez bien, vous n'entreprendriez pas de me faire une telle demande. *Gardez-vous bien au moins de vous flater que vous ne serez pas si mal accueilli, & qu'on aura des égards pour un homme de vôtre Profession. Car aprés*

que vous aurez mis les choses au pis, s'il arrive que vous receviez tout ce mauvais traitement, vous n'en serez nullement surpris comme vous y étant bien attendu. Et si au contraire il ne vous arrive rien de desagréable, vous en rendrez graces à Dieu en disant : Pour moi j'étois tout préparé à recevoir le mauvais accueil que je méritois ; mais le Seigneur m'a assisté par sa bonté, & il n'a pas permis que j'aye été traité selon mon mérite.

Ce sentiment est plus beau sans doute que celui du Disciple d'Epictete, qui se dit dans le cas du mauvais accueil : *Si j'en concevois du chagrin, je serois de ces innocens, lesquels faute de lumiere, rejettent sur les choses exterieures la cause de leurs chagrins.* Le Traducteur Latin a rendu ces mots τί θέλει ὁ περιττὸς οὗτος, par ceux-cy : *Quid sibi vult eximius ille vir* ? Mais quoy-qu'il soit vray que περιττὸς se trouve souvent en ce sens, & que *Berkelius* puisse prétendre que cela se dise ici par ironie, ou même par politesse ; cependant la maniere cavaliére dont le Solitaire suppose qu'il pourroit bien être receu, me détermine à prendre le terme de περιττὸς dans le sens que lui donne Aristote, quand il nomme *les animaux rares, curieux, inconnus*

πεπλὰ ζῶα ; & me donne lieu de traduire ainſi τί θέλει ὁ πεπτὸ; οὗτος, *que me veut ce viſage inconnu* ? Cette expreſſion fait ſentir que l'apparition d'un Solitaire dans les appartemens d'un grand Seigneur a quelque choſe qui peut ſurprendre. Et tel eſt l'eſprit de cet Article.

CHAPITRE VI. & ſuivans.

LA Paraphraſe eſt peu differente du Manuel dans les trois Articles du Chapitre VI. & dans le Chapitre VII. Il met ici pourtant entre les vrais plaiſirs qu'on goûte pour prix d'avoir reſiſté à la penſée d'un mauvais plaiſir, la ſatisfaction de *pouvoir offrir des prieres pures au Ciel.*

Chapitre VIII. Epictete. *Quand vous faites quelque choſe que vous croyez bien devoir faire...* Le Commentateur. *Quand vous faites quelque choſe qui convient à un homme de vôtre Profeſſion...* Il veut que ſon Solitaire ſoit toûjours tendu ſur les bienſéances de ſon état. Un homme en ſocieté ne peut jamais faire que ce qui convient à ſa Societé:s'il en abandonne les interefts, il s'abandonne luy-même

Dans le Chapitre IX. à la place de cette vetille de Logique à laquelle Epictete attache une tres-belle régle de politesse pour les gens qui mangent ensemble, l'Auteur de la Paraphrase dit plus simplement & plus poliment : *Quand quelqu'un vous donne à manger, n'appliquez pas vôtre esprit à la chere qu'il vous fait ; mais à ce que vous devez faire vous-même, non seulement pour éviter de lui être à charge, mais beaucoup plus pour lui marquer que vous êtes confus de l'honneur que vous recevez.*

Peu ou point de changement dans les Chapitres X. XI. XII. Dans ce dernier on voit seulement la parure des souliers poussée plus loin qu'elle n'étoit du temps d'Epictete ; puisque le Paraphraste marque que plusieurs y mettoient des pierreries.

Le Chapitre XIII. qui concerne les Femmes, omis tout entier.

Le XIV. dans lequel Epictete n'a pas toute la délicatesse ni toute l'honnêteté possible, est réduit dans la Paraphrase à des choses qui se peuvent lire par toutes sortes de personnes. L'un & l'autre a écrit en Grec. On a beau dire que les Langues sont plus modestes les unes que les autres : le plus ou le moins

de modeſtie ſe prend de ceux qui les parlent. Les Stoiciens ſe voyoient traitez de *Chiens* ; & ce n'étoit pas ſeulement parce qu'ils mordoient : on leur faiſoit quelque juſtice, & ils ne ſe défendoient guéres du nom de *Cyniques*, qui ne faiſoit pas autrement honneur à leur retenuë.

CHAPITRE XV.

LE Paraphraſte. *Quand quelqu'un s'imagine agir ou parler à vôtre prejudice, ſoyez perſuadé qu'il y trouve quelque avantage. Que ſi le vôtre ne s'y rencontre pas, penſez qu'on ne peut pas obliger une perſonne, abandoner ſa ſatisfaction pour celle d'autruy. Il ne dépendoit donc pas de vous de l'empecher de faire ce qu'il a fait : or nous faiſons profeſſion d'inſenſibilité pour tout ce qui ne dépend pas de nous : D'ailleurs ſi cet homme-la s'égare de la droite raiſon dans le tort qu'il vous donne ou qu'il vous fait ; c'eſt luy-même qui ſe fait tort, puiſqu'il juge de travers prenant le faux pour le vray. Et de même que s'il s'aviſoit de dire que vous eſtes de trop grande taille vous qui eſtes trop petit, ou au contraire ; vous n'en concevriez ni de*

l'indignation ni de la complaisance, persuadé que vous n'y gagnez ni perdez du côté de la taille; de sorte que vous ne feriez que vous rire de luy comme d'un homme qui a de méchans yeux : ainsi vous devez vous épargner la peine de vous fâcher contre luy lors qu'il vous maltraite. S'il le fait sans raison, ayez pitié de sa bévüe : & s'il le fait avec sujet, songez à vous corriger de sorte qu'il n'ait plus lieu de vous blâmer. Mettez vous donc comme on vous l'a dit souvent, en telle disposition à l'égard de quiconque parle mal de vous, que vous soyez toujours prest à dire; Pour lui il croit avoir raison de parler comme il fait, & moy je ne suis pas commis pour empêcher les gens de discourir comme ils l'entendent. *Que si c'est vôtre Frere ou vôtre Voisin qui vous fait cette injustice, ne dites pas en vous-même*, celuy par qui je suis maltraitté comme il se le figure, c'est bien l'homme du monde à qui il convenoit moins de me faire ce traittement : & non seulement il n'en devoit pas user de la sorte, mais il estoit même obligé d'entrer dans mon ressentiment si quelque autre m'avoit offensé : *car cette réflexion n'est bonne qu'à nourrir vos chagrins, & qu'à vous donner une humeur insuportable. Dites plutost* : C'est mon frere; il faut tout souf-

frir d'une perſonne ſi chere : ceſt mon Voiſin ; je dois luy pardonner ce qu'il ne fait que par ignorance. Et aprés tout, cette prétenduë injuſtice ne touche qu'à des biens purement extérieurs : car pour ce qui eſt de mes ſentimens exterieurs, nul autre que moy n'en eſt le maître. *Ainſi rien ne vous paroîtra difficile à ſuporter.*

C'eſt par contagion que nôtre ſolitaire eſt devenu ſi Philoſophe avec Epictete ſur cette endroit. Car l'Evangile fournit pour le cas dont il s'agit, des penſées plus élevées & plus charitables. Celles-ci ne laiſſent pas d'eſtre judicieuſes ; & il a mis ailleurs les autres en œuvre. Il paroît plus ſurprennant qu'il n'ait pas retenu l'allegorie *des deux Anſes*, qui a eſté receuë avec tant d'applaudiſſement. Ne ſeroit-ce pas peut-être un rafinement de raiſon, qui a fait apercevoir qu'une allegorie ou une ſimilitude, de quelque ſujet qu'on la tire, doit eſtre fondée ſur ce qui eſt ordinaire & naturel à ce ſujet ; & qu'il n'eſt ni ordinaire ni naturel que les choſes qui ont deux anſes, ſoient plus prenables ou plus portatives par l'une que par l'autre : qu'au contraire une des beautez d'un Vaſe, par exemple, conſiſte en ce que ſes deux anſes ſont

de même moulure, de même saillie, de même matiére, & par conséquent également fortes & commodes? Je puis dire qu'avant la lecture de la Paraphrase je n'avois jamais trouvé tout-à-fait mon compte au fonds de cette comparaison de laquelle on fait d'ailleurs une application bien ingenieuse & bien morale.

J'avois fait le jugement de ce qui paroît d'abord spirituel dans le Chapitre XVII. où Epictete nous voulant faire comprendre qu'*au lieu de debiter des maximes dans nos entretiens, nous ferons mieux de prouver que nous en avons d'excellentes, par la régularité de nôtre conduite*, ajoute cette comparaison. Ἐπεὶ καὶ τὰ πρόβατα οὐ χόρτον φέροντα τοῖς ποιμέσιν ἐπιδεικνύει πόσον ἔφαγεν, ἀλλὰ τὴν νομὴν ἔσω πέψαντα, ἔριον ἔξω φέρει καὶ γάλα. *Car les brebis n'apportent pas leur herbe à leurs Bergers pour leur faire voir combien elles en ont mangé : mais ayant bien digeré leur pâture au dedans, elles poussent au dehors leur laine & leur lait.* Il n'est rien si joli que la seconde partie de la comparaison: mais la premiere ne ressemble-t-elle pas à du jargon? Une brebis, comment s'y prendroit-elle pour aller mettre de l'herbe devant son conducteur, afin de lui faire voir qu'elle a bien mangé, & qu'il

en doit être bien content ? On me dira qu'Epictete dit aussi que la chose ne se peut : mais j'ajoûteray qu'il faudroit au moins pouvoir comprendre comment elle se pourroit, afin qu'il parût que cette bête choisit le meilleur parti des deux qui sont marquez dans la comparaison, pour s'attirer la complaisance de son Berger. Quoiqu'il en soit, le Paraphraste ne s'est pas laissé surprendre à ce que ces deux similitudes ont de brillant, & il les a retranchées.

CHAPITRE XVI.

ARTICLE 2.

ABstenez vous de railler les gens, & gardez le silence sur leur conduite, toujours attentif à la vôtre. Quand vous avez à parler des autres, dites les choses comme vous les sçavez, & comme vous les voyez, non pas comme vous vous les figurez.... Quelqu'un de vos freres a dejeuné de bonne heure : ne dites pas qu'il a commis une irrégularité de dejeuner si matin; mais simplement, qu'il a déjeuné de bon matin. Car il se peut faire que le jugement que vous faites de luy, porte à

faux, & qu'il ait agi par des raisons de necessité ou de bienseance, soit parce qu'il s'est trouvé mal, soit parce que ses Freres l'ont obligé à prendre quelque chose, ou par quelque autre motif raisonnable qui vous est inconnu. De sorte qu'il n'a fait en cela que ce que luy a dicté sa prudence.

CHAPITRE XVII.

N'Avertissez pas vous-même les gens que vous estes de l'ordre le plus rigide des solitaires, & ne vous piquez point de parler par sentences en presence du peuple. Quand vous vous trouvez d'un repas, ne vous érigez point en maître des bienseances qu'on y doit garder; mais gardez-les exactement pour servir de modelle aux autres : car voila la regle que donne l'Apôtre (Saint Paul à Timothée,) soyez l'exemple des Fidelles. *Si vous portez un habit vil & grossier, ne vous en faites point un sujet de vanité; & si vous ne beuvez que de l'eau, n'allez pas de maison en maison cherchant l'occasion d'instruire un chacun de vôtre tempérance. Pratiquez les rudes exercices de la vie retirée pour vous seul, & non pas pour les gens du monde; afin que vous en ayiez*

vous seul toute la recompense. Ne vous montrez point en public avec des levres brûlées par l'ardeur de vos soupirs, & n'en poussez pas continuellement comme pour avertir les gens que vous estes en contemplation, & pour les obliger à vous demander, Qu'avez-vous à soupirer? & d'où vient que vous avez la bouche si seche, & le visage si have?

Ici nôtre Auteur se fait connoître, lui & ceux à qui il adresse son Manuel reformé. Il leur donne le nom *d'Hesychastes*, auquel comme trop peu connu aujourd'huy, j'ay substitué celui de *Solitaires rigides* : parce que ces *Hesychastes* ou *Tranquilles*, fort differens de certains Heretiques qui se voulurent parer d'un nom si respectable, étoient ce qu'il y avoit de plus austere & de plus régulier dans les solitudes de l'Orient. Il en a été parlé dans ma seconde Lettre à M. l'Archevêque d'Albi. Ces Hesychastes étoient de grands Contemplatifs, plus enfoncez dans la Mysticité que le commun des Solitaires. Voicy comme S. Jean Climaque les définissoit, au rapport du Moine Nicephore. *Un Hesychaste est un homme qui s'évertuë de loger & de renfermer dans un corps ce qui n'a point de corps : tentative difficile.*

Un Hesychaste est celui qui peut dire, je dors & mon cœur veille. Ἡσυχαστής ἐστιν ὁ τὸ ἀσώματον ἐν σωματικῷ οἴκῳ περιορίζειν φιλονεικῶν· τὸ παράδοξον. Ἡσυχαστής ἐστιν ἐκεῖνος ὁ εἰπών, Ἐγὼ καθεύδω, καὶ ἡ καρδία μου ἀγρυπνεῖ. Ces idées & ces états conviennent proprement à ceux qu'on appelle Hommes d'oraison. On ne peut presque pas douter que nôtre Paraphraste ne fût de cette Profession, puisqu'il croit estre en droit d'y inviter ceux pour qui il écrit, comme on le verra dans la conclusion de la Paraphrase.

CHAPITRE XVIII.

ARTICLE I.

IL n'y a d'autre changement que celuy des termes Ἰδιώτου & Φιλοσόφου employez par Epictete en ceux d'Ἀπαιδεύτου & de θεοφίλων. Je croy voir la raison de la supression du terme d'*Idiot* : cest que du tems que la paraphrase fut écrite, on nommoit ainsi ceux des communautez Reguliéres qu'on nomme aujourd'huy *Freres Lais* dans les Religions; ausquels cet Auteur ne veut pas faire le tort de leur appliquer ce qu'Epictete dit des

Idiots de son temps ; car c'estoit ainsi que les Philosophes nommoient ceux des gens du monde qui n'ayant fait aucune étude de la sagesse, vivoient sans principes, & avoient dans leurs pensées & dans leurs sentimens toute la bassesse du peuple. Le mot Ἀπαίδευτος signifioit la même chose, & ne faisoit point de mauvaise équivoque. Celui de θεότιμος qu'il y oppose, veut dire un homme qui n'agit que par des motifs sublimes & épurez, tels que celui de marquer à Dieu son amour. Car comme disoit à ses Moines l'Abbé Agathon : *Jusqu'à ce qu'un homme ait dit dans son cœur, Il n'y a que Dieu & moi au monde : il n'aura jamais de tranquilité*, Ἐὰν μὴ εἴπει ἐν τῇ καρδίᾳ αὐτοῦ ἄνθρωπος, Ὅτι ἐγὼ μόνος καὶ ὁ θεὸς ἐσμὲν ἐν τῷ κόσμῳ· οὐχ ἕξει ἀνάπαυσιν. Cela se rapporte bien au caractere de nos *Tranquilles* ou *Hesychastes*. On remarque dans l'Article suivant, un trait de cette circonspection admirable que le Paraphraste témoigne en toutes occasions. Car au lieu de dire cruëment avec Epictete, *Qu'il faut se rire en secret de ceux qui nous loüent*, il dit, *Qu'il faut se rire de leur erreur, & se reprocher en même temps à soi-même son hypocrisie, par*

laquelle après les avoir trompez, on les oblige ensuite à mentir en nous loüant sans sujet. Ce sentiment de l'humilité Chretienne corrige ce rire méprisant & peu honnête à l'égard d'une personne qui se donne la peine de nous loüer. Le rire ne tombe pas sur luy, mais il revient sur nous-mêmes.

CHAPITRE XIX.

MOrtifiez la demangeaison de vous ériger en interprete de l'Ecriture, sur tout n'y estant pas extremement versé: mais commencez par pratiquer ce qu'elle enseigne, laissant cependant à ceux qui en sont capables, le soin d'en éclaircir les difficultez. Que si négligeant d'agir conformément aux régles contenuës dans les saintes Lettres, vous vous bornez à y faire des Commentaires; ce n'est autre chose que vous tourner en Grammairien de Solitaire que vous estiez: avec cette difference, que les Grammairiens ordinaires s'attachent à faire des Leçons sur Homere, & que vous en faites sur l'Ecriture. Considerez combien il est honteux de vaquer à la lecture de l'Evangile, de l'interpreter aussi-bien qu'il se peut, & de n'y pas conformer sa conduite.

CONCLUSION.

JUsques à quand différerez-vous encore de prendre le bon parti, qui est celui de plaire à Dieu? A quel âge remettez-vous ce projet? Vous n'êtes plus enfant, mais homme fait. De sorte que si vous accordez à vôtre paresse delay sur delay, reculant d'un jour à l'autre le temps auquel vous voulez vous déterminer d'être à Dieu; vous vous déroberez vous-même, sans y penser, le loisir de vous avancer dans la perfection. Faites-vous donc la justice de vous croire déja meur pour les exercices laborieux de la vie solitaire. Concevez enfin qu'il est temps d'entrer en lice; que l'heure de combattre est venuë, & qu'il n'y a plus moyen de reculer. Souvenez-vous qu'un seul trait de lâcheté ou de vigueur fait perdre ou gagner la couronne à un Athlete. Ce fut aprés des coups d'une valeur prompte & hardie que le bienheureux Paul put dire : J'ay dignement combattu, & du reste la Couronne de Justice m'est reservée. *Pour vous, quoyque vous ne soyez pas un Paul, combattez pourtant comme si vous aspiriez à lui ressembler.*

Dans toutes les attaques soudaines, & dans toutes les tentations dont nous nous trouvons surpris, soyons prests à dire : Conduisez-nous, mon Sauveur, vous & vôtre Saint-Esprit, où & comme il vous plaist : & puissions-nous vous suivre de bon cœur ; car il faudroit bien le faire malgré nous, quand nôtre lâcheté nous y rendroit difficiles. *Celui qui suit toutes les dispositions de la Providence divine avec un cœur content & docile, c'est celuy-là qui passe pour un vray sage & ami de Dieu. Car le but de toutes nos Prieres est que la volonté du Seigneur s'accomplisse sur nous.*

Si nous vivons dans cette disposition, personne ne sçauroit nous nuire. Car quand on nous enleveroit ce qu'on s'imagine être nos biens ; quand on nous outrageroit & qu'on nous persécuteroit sans y garder aucune mesure ; quand on pousseroit la violence jusqu'à nous ôter la vie ; on pourroit nous tuer, mais non pas nous nuire. C'est pour nous marquer en effet qu'on ne sçauroit nous faire aucun tort, que le Seigneur nous a avertis de ne pas craindre, *ayant dit expressément :* Ne craignez point ceux qui ôtent la vie du corps, & qui ne peuvent ôter celle de l'ame.

C'étoit par cette même Sentence que j'avois terminé mon *Manuel du Chrétien*, sans avoir lû alors cette Paraphrase, dont la conclusion porte toute entiere (comme on vient de voir) sur la maxime fondamentale *d'agir toûjours en vûë de plaire à Dieu.* Ou selon l'expression d'un ancien Sage adoptée par ce Commentateur, *de suivre Dieu.* On a vû qu'il a aussi terminé par-là sa premiere partie : ce qui peut faire juger que si nôtre habile Solitaire avoit voulu faire un Manuel de sa façon au lieu de réformer celui d'Epictete ; il auroit bâti sur le même principe que j'ay donné pour fondement au *Manuel du Chrétien.* On ne peut pas trouver mauvais que je tâche de concilier un peu d'authorité à mon Ecrit par sa conformité avec cette belle Paraphrase.

Du reste son Auteur se fait connoître jusqu'au bout pour ce qu'il est, par ces expressions du langage des anciennes Solitudes, πονῆσαι ἐν τῇ ἀσκήσει καὶ προσοχῇ, *s'occuper aux exercices laborieux de l'Ascese, & de la* Prosoche. Car pour ne plus parler de l'*Ascese* dont il a été dit quelque chose ailleurs, voici ce que le Moine Nicephore veut qu'on entende par la *Prosoche. Quelques-uns des Saints*

Peres, dit-il, *l'ont nommée la Garde du cœur ; les autres la Sobrieté ; les autres la Tranquillité Spirituelle* (l'Hesychie) *& les autres de quelque autre nom : mais tout cela ne signifie que la même chose.* τὴν προσοχὴν οἱ μὲν τῶν Ἁγίων νοὸς τήρησιν ἔφησαν, ἄλλοι δὲ Καρδιακὴν, ἕτεροι δὲ Νῆψιν, καὶ ἄλλοι νοερὰν Ἡσυχίαν, καὶ ἄλλοι ἄλλως. τὰ γὰρ πάντα ἓν καὶ τὸ αὐτὸ δηλοῦσι. Ce passage est d'autant plus remarquable, qu'on y voit l'*Hesychie* prise dans le même sens que la *Prosoche*, & que nous avons vû d'ailleurs dans le Paraphraste d'Epictete ces deux termes joints à celui d'*Ascese* : ce qui fait juger que ce ne sont là que trois synonymes qui avoient un sens particulier dans les anciens Monasteres, inconnus en ce sens non-seulement aux Auteurs qui ne parloient pas en Chrétiens, mais encore aux Auteurs Chrétiens qui n'écrivoient pas pour les Solitaires.

Fin de la Paraphrase.

LE FRUIT QU'ON DOIT tirer de cette lecture.

APrés la lecture des quatre Piéces qui composent ce Paralléle, il se présente naturellement un second paralléle à faire du Chrétien spirituel & parfait avec le Chrétien sensuel & imparfait, considerez en divers états de la vie.

Le Chrétien sensuel, tout au dehors, tout occupé de l'établissement ou de la joüissance de sa fortune temporelle, rapportant tout à luy-même, ne donnant à Dieu qu'une partie de ses distractions, c'est à dire, quelques prieres tres-imparfaites, & ne se montrant dans les Temples que par coûtume & par bienséance ; fait de sa Religion une simple cérémonie.

Dans son particulier. En proye à ses passions, il vit tristement quelque semblant qu'il fasse, parce que ses divertissemens & ses délices mêmes ne sont que des sortes de remedes pour le soulagement des maladies de son esprit : le meilleur seroit d'avoir l'esprit sain, & de se

passer de remedes. Tous les accidens, tous les hommes disposent de sa tranquillité ; on l'agite même sans qu'on y pense. Il n'est pas d'assez mauvaise foy ni pour oser se dire heureux dans le monde, ni pour esperer sincerement de le devenir ailleurs. Cet état est affreux : car les lumieres celestes l'éclairent assez pour lui faire voir qu'il s'égare ; & il n'en profite pas assez pour prendre la bonne voye : sa Foy le trouble & l'embarasse ; & c'est tout.

Dans la societé ordinaire. Un homme de ce caractere ne sera ni parfaitement honnête homme, ni bon ami, ni bon citoyen. Point d'honnête homme sans probité ; point de probité sans Religion. Pour être bien commode aux autres, il faut être sans amour propre : pour être sans amour propre, il faut avoir un objet qu'on ait raison d'aimer plus que soy-même : il n'y a qu'un objet de ce mérite ; c'est Dieu seul. Quittez cet objet ; vôtre amour n'ira point à des étrangers, il reviendra sur vous-même ; vous n'aimerez ni parens ni amis que pour vous. Le regne de l'amour propre ainsi établi, tous les devoirs de la vie civile deviennent problematiques. Est-on toûjours obligé de s'incommoder pour ses freres,

ou de se sacrifier pour le public ? La chose n'est pas sans difficulté si l'on oublie que le Seigneur l'ordonne ou le conseille; & si l'on n'aime ce conseil ou ce commandement, cette base ôtée, tous les principes d'honneur & de justice portent en l'air. Cet homme ne sçauroit être constamment agréable & utile au prochain.

Dans les fonctions publiques. Le maniment des affaires civiles n'est pas bien entre ses mains. Car mettant à part la Religion, on ne peut tenir à l'interest commun que par celui de sa propre gloire. Or l'amour de la gloire est subordonné à l'amour propre dont on est plein, c'est à dire, à l'amour général du propre intérest, puisque la gloire n'est qu'un intérest particulier compris dans le vaste objet de cet amour général. Il n'est pas clair que dans tous les cas ce seul intérest doive l'emporter sur tous les autres, ou même les balancer ; par exemple, ceux du bien, du repos & du plaisir joints ensemble. Dans de certains cas on fera ses affaires aux dépens de celles du public, comme on le voit souvent.

Proposons-nous maintenant un Chrétien, que je nomme spirituel, parce

qu'il adore en esprit & en verité Dieu qui est Esprit.

Tout à Dieu, & tout à tous pour les gagner tous au Maître à qui il est ; il s'oublie luy-même, & ses interests temporels, parce qu'il ne croit pas en avoir de cette espece. La Religion est l'ame de toute sa conduite, & il est présque aussi religieux par tout ailleurs que dans le Temple, parce qu'il sçait que le monde entier est le Temple de la Divinité. Il la découvre par des vûës intérieures ; il l'adore, il l'aime en tout temps & en tous lieux.

Dans son particulier. Il n'aspire point à être pleinement content ici-bas, mais il l'est autant qu'on le peut être, & beaucoup plus que ceux qui n'aiment qu'eux-mêmes. Car déja il ne s'aime pas, & de tout le mal qui lui arrive il s'en fait une espece de plaisir, comme font les ames vindicatives de voir souffrir leur ennemi. Il a du moins des ressources dans les disgraces extérieures ; le fruit qu'il en peut tirer pour se rendre heureux dans le Ciel ; l'ordre de Dieu, la paix de sa conscience, la consolation des Ecritures, l'habitude de moderer ses passions, une espece d'insensibilité pour toutes les choses du monde

considerées sur le pied de vanitez & de bagatelles ; outre de certaines douceurs qui se sentent & qui ne s'expliquent pas, ce sont celles que le Seigneur garde pour ceux qui l'aiment. Couler paisiblement ce temps d'épreuve, & s'assurer une éternité heureuse, qu'on me dise devant le Seigneur si ce n'est point avoir choisi la meilleure part.

Dans la societé ordinaire. Il ne peut avoir rien d'incommode pour les autres que sa regularité & son exactitude ; encor n'est-ce que pour les personnes qui vivent sans ordre. Il n'est ni leur Juge ni leur censeur ; zelé sans indiscretion & sans impetuosité. Voila de ses maximes : Prendre sur luy tout ce qui pouroit faire quelque peine aux autres autant que le bon ordre le luy peut permettre : leur ceder tous les avantages ausquels il peut renoncer sans déplaire à Dieu. La charité Chretienne porte là à suivre toute son impulsion ; & si les hommes estoient ainsi faits, la societé seroit delicieuse. Il en est quelque chose dans les communautez regulieres : on en voit dans l'ordre Ecclesiastique, & sur tout dans le premier ordre de Hierarchie, on en voit même au milieu du siécle, de ces Saints qu'on

ne peut trop aimer, rigoureux pour eux-mêmes, officieux & accommodans pour le Prochain.

Dans les fonctions publiques. Chacun dira sans hésiter, Je me fierois de toutes choses à un homme qui a de la conscience & de la religion; & ce que chacun dit c'est le public qui le dit. C'est un homme seur pour tous les Emplois. Le desintereßement est une capacité universelle. La vertu n'exclut pas les lumieres naturelles, & elle en attire de surnaturelles. Tel est le Chretien élevé qu'on a peint encore en divers endroits de cet Ecrit, & rien ne nous empêche de le nommer *le Tranquille*, assez ressemblant à *l'Hesychaste* de la Paraphrase.

J'ose demander à mes lecteurs une revüe attentive des deux portraits que je viens dexposer à leurs yeux. Ce ne sont pas de ces lectures vaines & amusantes : il me semble que celle-cy remüe quelque chose dans l'ame, & qu'il en naît des reflexions serieuses. N'ont-ils pas en main quelques regles seûres pour le choix du meilleur de ces deux partis ? En tout cas la priere fervente les comprend toutes. En voici quatre qui ne tromperont jamais personne. La 1. J'examine ce que le Seigneur s'est pû pro-

poser en me mettant au monde, ce qu'il veut de moy, ce que je dois à son amour. La 2. ce que je conseillerois à un vrai ami que je voudrois bien parfait. La 3. lequel de ces deux hommes je voudrois avoir été s'il me faloit mourir sur l'heure. La 4. Et quand je feray présenté devant la Tribunal du Souverain Juge, voudrois-je avoir été un Chrétien sensuel & dissipé, ou spirituel & tranquille ?

FIN.





TABLE DES CHAPITRES du Manuel du Philosophe.

I. PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES du Manuel du Chrêtien.

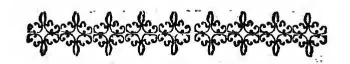
I. Partie.

Table des Chapitres de la seconde Partie du Manuel du Philosophe.

Table des Chapitres de la seconde Partie du Manuel du Chrétien.

Fin de la Table du Manuel du Philosophe.

Fin de la Table du Manuel du Chrêtien.



Approbation de deux Professeurs Royaux de l'Université de Toulouse.

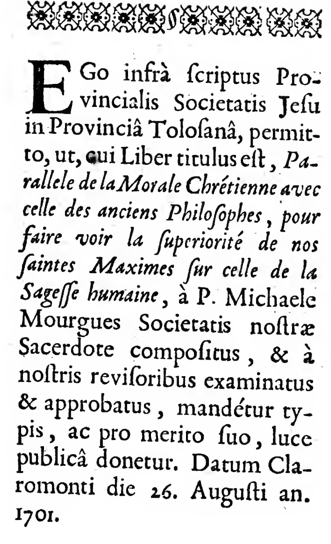
NOus soussignez Professeurs Royaux de Theologie en l'Université de Toulouse, certifions avoir lû le Livre qui a pour titre, *Parallele de la Morale de l'Evangile avec celle des anciens Philosophes, pour voir la superiorité de nos saintes Maximes sur celles de la Sagesse humaine*, où nous n'avons rien trouvé qui ne soit tres-conforme à la Doctrine de l'Eglise. L'Auteur qui s'est déja distingué par beaucoup d'autres Ouvrages, qui font voir & son génie & son sçavoir, fait sentir dans celui-ci d'une maniere si nette & si solide la prééminence de la Morale des Chrétiens sur celle des Payens, que nous jugeons que ce Livre sera tres-propre pour instruire & pour édifier les vrais Fidelles; c'est nôtre sentiment. A Toulouse ce 2. Avril 1701.

EDMOND RABY Professeur Royal de Theologie.

JEAN OBRIEN Professeur Royal de Theologie.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancellier un Manuſcrit intitulé, *Parallele de la Morale Chrêtienne avec celle des Anciens Philoſophes pour faire voir la ſuperiorité de nos ſaintes Maximes ſur celles de la Sageſſe Humaine*; *avec une Paraphraſe Chrêtienne du Manuel d'Epictete*, dans lequel je n'ay rien trouvé que de tres-édifiant, & qui ne puiſſe être fort utile au Public; rien qui ne me paroiſſe digne de l'impreſſion & des éloges que cet Ouvrage a receu du ſçavant Archevêque à qui il eſt dédié. Fait à Paris ce 16. Juillet 1701.

LAMARQUE-TILLADET



EGo infrà ſcriptus Provincialis Societatis Jeſu in Provinciâ Toloſanâ, permitto, ut, qui Liber titulus eſt, *Parallele de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philoſophes, pour faire voir la ſuperiorité de nos ſaintes Maximes ſur celle de la Sageſſe humaine*, à P. Michaele Mourgues Societatis noſtræ Sacerdote compoſitus, & à noſtris reviſoribus examinatus & approbatus, mandétur typis, ac pro merito ſuo, luce publicâ donetur. Datum Claromonti die 26. Auguſti an. 1701.

JOANNES GISBERT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: à nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévost de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut: Le Pere MICHEL MOURGUES, de la Compagnie de JESUS Professeur Royal en l'Université de Toulouse, Nous ayant fait remontrer qu'il desireroit faire imprimer un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Parallele de la Morale Chrétienne avec celle des anciens Philosophes*, s'il Nous plaisoit luy en accorder nos Lettres de Privilege: Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre par tel Imprimeur ou Libraire, en telle forme, marge & caractere & autant de fois que bon lui semblera pendant le temps & espace de huit années consécutives, *à compter du jour de la datte des Présentes*, & de le faire vendre & distribuer

par tout nôtre Royaume : faiſant défen-ſe à tous Imprimeurs-Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer ledit Livre ſous quelque prétexte que ce ſoit, même d'impreſſion étrangere & autrement, ſans le conſentement de l'Expoſant ou de ſes Ayans Cauſe, ſur peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge d'en mettre deux Exemplaires en en nôtre Bibliotheque publique, un autre dans le Cabinet des Livres de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-cher Feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelippeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, avant que de l'Expoſer en vente : De faire imprimer ledit Livre dans *nôtre Royaume, & non ailleurs*, en beau caractere & papier, ſuivant ce qui eſt porté par les *Réglemens des années* 1618. *&* 1686. & de faire enregiſtrer les *Préſentes ès Regiſtres de la Communauté des Marchands Libraires de nôtre bonne Ville de Paris*, le tout à peine de nullité d'Icelles, du contenu deſ-

quelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses Ayans-cause pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la Copie ou Extrait desdites Présentes qui sera au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & Feaux Conseillers, Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution des Présentes toutes significations, défenses, saisies & autres actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le 31. jour de Juillet l'an de Grace 1701. & de nôtre Regne le cinquante-neuviéme.

Par le Roy en son Conseil, LECOMTE.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires, conformément aux Reglemens; à Paris le 18. Aoust 1701. C. BALLARD, *Sindic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le premier Janvier 1702.

L'Auteur a cedé son droit du present Privilege à G. DUPUYS, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux.




ap

